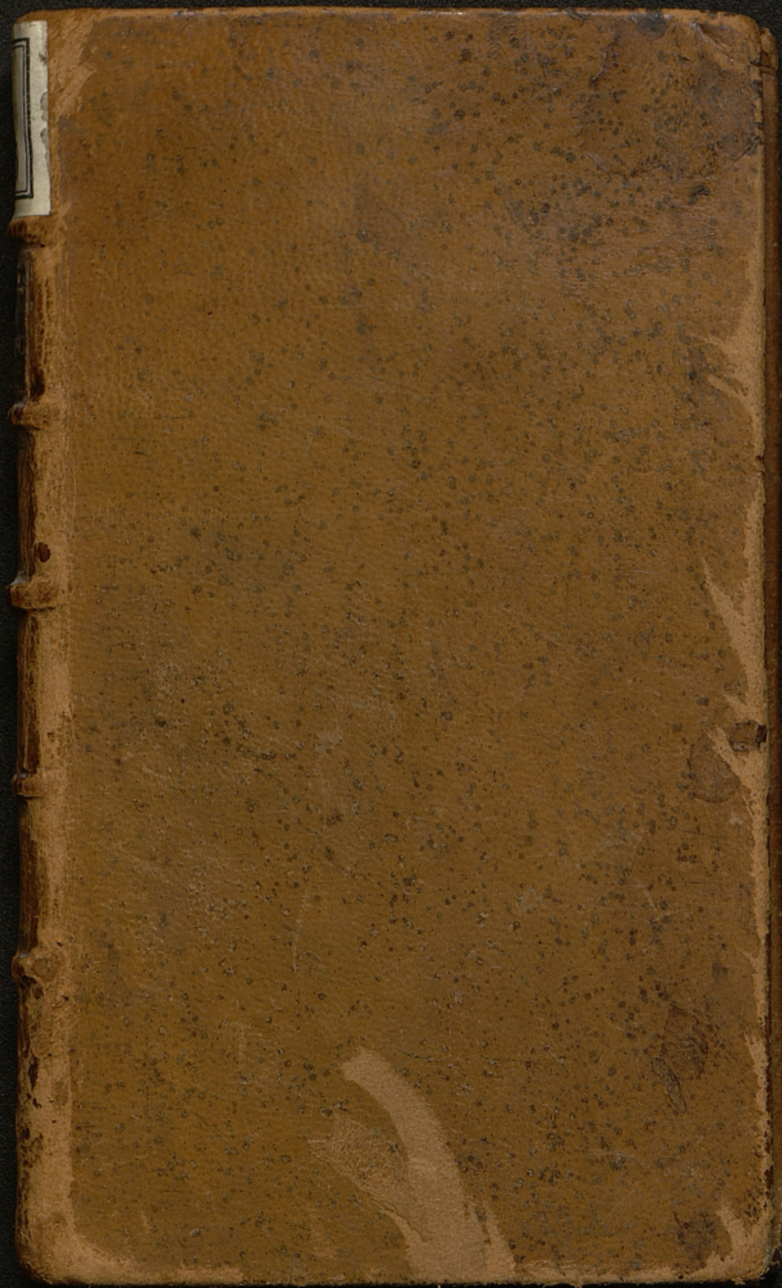
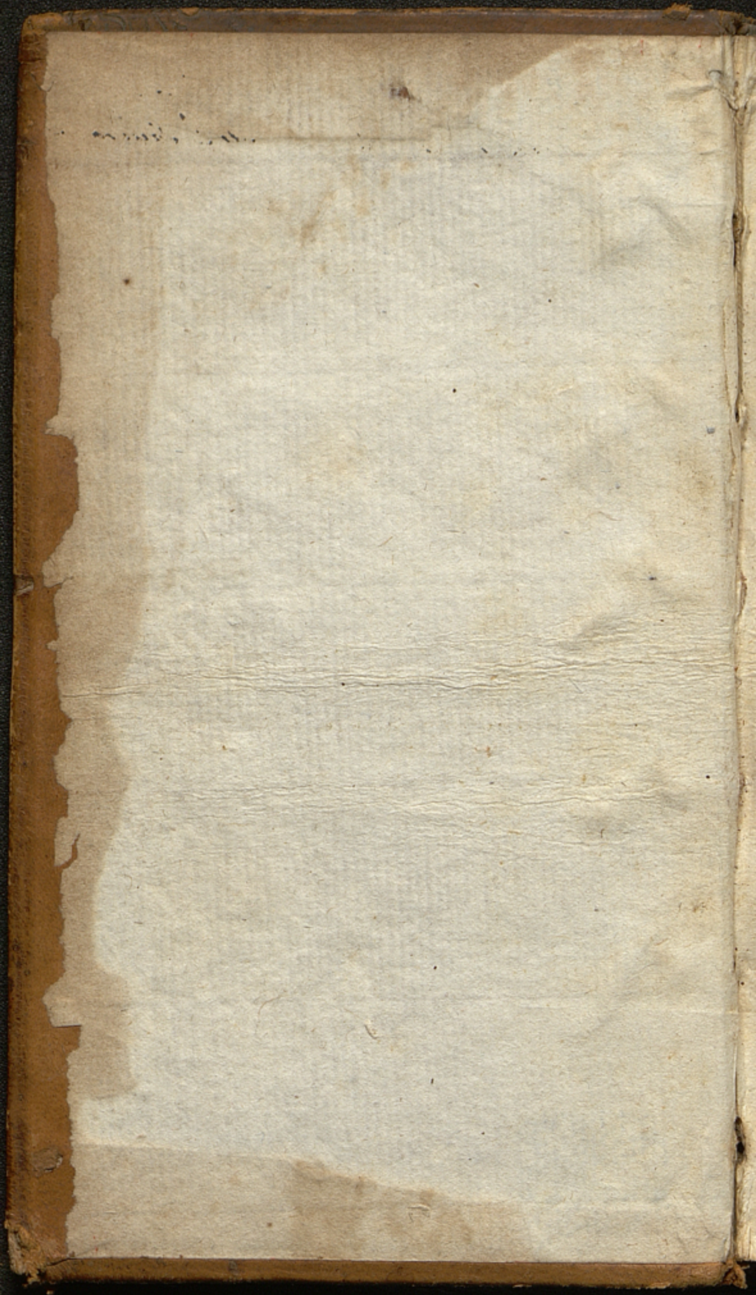


ETUDES
EN
PORTUG







ce livre m'a été donné par
l'excellente Madame de la Saudray

Verney probablement d'origine française était établi à Rome; il jouissait dans le pays d'une haute considération.

François Turben né en 1723 mort en 1803, est le traducteur de cet ouvrage

— f.B.

Verney fut d'abord fort avant dans les bonnes graces du Marquis de Pombal, mais il encourut sa disgrace et fut ignominieusement dépouillé de son emploi.

Voy. à ce sujet les mémoires du Marquis de Pombal. T. IV p. 7.

Le nom de Vernet est improprement employé dans les Supercheries littéraires.

SYNOPSIS
PRIMI TENTAMINIS
PRO
LITTERATURA SCIENTIISQUE
INSTAURANDIS
APUD LUSITANOS,

Ad Auctores Ephemeridum Parisiensium conscripta.

Per ANTONIUM TEIXEIRA-GAMBOA.



ULYSIPPONE,
Et Parisiis,
Apud P. AL. LE PRIEUR, Regis Typographum, & Bibliopolam in via San-Jacobea, sub signo Olivæ.

M. DCC. LXII.

ESSAI
SUR LES MOYENS DE RÉTABLIR
LES
SCIENCES & les LETTRES
EN PORTUGAL,

Adressé à MM. les Auteurs du Journal des Sçavans.

Par ANTOINE TEIXEIRA-GAMBOA.



A LISBONNE;
Et se trouve à Paris,
Chez P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.



M. DCC. LXII.

AVERTISSEMENT.

IL parut en 1746, ſous le nom poſtiche de *Barbadino*, donné à un prétendu Capucin d'au-delà des Monts, un Ouvrage Portugais en 2 vol. *in*-4°. intitulé littéralement : *La véritable Maniere d'Etudier au grand avantage de l'Etat & de l'Egliſe, accommodée aux uſages & aux beſoins du Portugal.* Cet Ouvrage fut diverſement accueilli : tous les habiles gens le goûterent ; mais il attaquoit trop de préjugés pour ne pas eſſuyer de contradictions, le Capucin Barbadino fut principalement l'objet des railleries d'un Ecrivain Eſpagnol, dont le Journal Etranger, d'Avril 1760, a fait connoître une Satyre aſſez picquante ; on reconnut ſous ce traveſtiſſement la plume hardie & ſavante d'un Archidiacre d'Evora, du célé-

bre M. *Louis-Antoine Verney*, Auteur d'une Logique & d'une Métaphyſique excellentes, ainſi que d'un *Apparatus ad Philoſophiam & Theologiam*, le tout à l'uſage de la Jeuneſſe Portugaiſe. Les traits que le P. *Iſla, J.* a ſemés dans ſa burleſque Hiſtoire du Frere Gerondif ou Gerondio, n'ont point empêché la nouvelle Méthode d'être très-bien reçue en Eſpagne, puiſqu'en 1760 elle a été traduite en Langue Caſtillane par le Docteur *Joſeph Maymo y Ribès*, Avocat des Conſeils-Royaux, & imprimée à Madrid.

Ce ſont les vûes & les procédés de cette Méthode, c'eſt la ſubſtance même de l'Ouvrage que préſente l'analyſe latine *d'Antoine Teixeira-Gamboa*, nom probablement ſuppoſé, ſous lequel ſe cache encore M. *Verney*. On a crû qu'un pareil Ouvrage méritoit d'être connu en France, & qu'il pourroit avoir ſon utilité; on l'a traduit en François

pour ceux que la ſeule vûe d'un texte Latin n'éloigne que trop ſouvent parmi nous de la lecture des bons Livres. Ils trouveront dans celui-ci un très beau Plan d'Etudes avec beaucoup de bonne critique & de goût, & une connoiſſance étendue des meilleures ſources en tout genre.





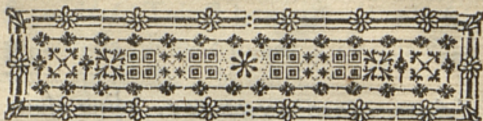
ANTONIUS TEIXEIRA-GAMBOA,

Viris doctissimis humanissimisque, qui Ephemerides sapientum conscribunt;

S. P. D.



UOD, ad vos, homo, ne nomine quidem notus, ex tam longinqua urbe, epistolas mittam; causa est ut vos, de iis quæ in nostro regno eveniunt, certiorem faciam, vestræque voluntati morem geram. Audivi enim nihil vobis gratius fieri posse, quam si de progressu studiorum in remotioribus provinciis, deque libris & recentioribus ea de causa conditis, atque vulgatis, diligentissime doceremini, quo facilius ephemerides vestras omni eruditionis supellectile exotica, ut ita dicam, & peregrina ornare possitis. Sed de causa satis, ad rem venio.



ANTOINE TEIXEIRA-GAMBOA,

Aux très-éclairés & très-honnêtes Auteurs du Journal des Sçavans, Salut.



JE ne vous ſuis point connu, pas même de nom, la diſtance des lieux la plus grande nous ſépare ; & cependant je vous écris, perſuadé que je remplirai vos déſirs, en vous apprenant ce qui ſe paſſe dans ma patrie. Si la renommée ne m'a point trompé, rien n'eſt plus agréable pour vous que de vous voir informés du progrès que les Lettres font au-dehors, & des ouvrages qui y paroiſſent, & qui tendent à en procurer l'avancement. Rien en effet ne doit vous l'être plus, puiſqu'au moyen de cette correſpondance toute la littérature étrangere paſſe entre vos mains, & vient comme d'elle-même

Anno CIↃIↃCCXXXXVI. *editus fuit Valentiæ in Hiſpania ab Antonio Balle, typotheta, liber duplici volumine in quarto, uti vocant, idque Luſitana lingua, hoc titulo:* Verdadeiro Metodo de eſtudar para ſer util à Republica, e à Igreja: proporcionnado ao eſtilo, e neceſidade de Portugal. *Quaſi dicas* Vera Methodus ſtudendi diſciplinis magno Reipublicæ & Civilis, & Eccleſiaſticæ commodo, ut Luſitanorum & conſuetudo, & neceſſitas poſtulare videtur. *Nullum auctoris nomen præfert opus, ſed ab Capuccino quodam Italo anonymo, qui Ulyſippone longum tempus fuiſſet, conſcriptum eſſe declarat. Tale autem eſt conſilium operis, & occaſio ſcribendi. Capuccinus noſter à doctore quodam Conimbricenſi rogatus, ut aperiret, quid ipſe judicaret de Luſitanorum docendi ratione, quoque modo domeſtica errata emendari poſſent, plures epiſtolas ad doctorem mittit, in quibus ſingulis de ſingulis diſciplinis diſputat. Has epiſtolas, neſcio quo modo, prædictus Balle nactus eſt, eaſque publico bono in lucem emiſit, muti-*

ſe placer dans votre Journal, & l'orner de ſa variété. Tel eſt le motif qui m'a fait prendre la plume : quant à ce que j'ai à vous apprendre, le voici.

En 1746, Antoine Balle, imprimeur, fit paroître à Valence en Eſpagne, un ouvrage en deux volumes in-4°. écrit en langue Portugaiſe, & intitulé : *Verdadeiro Methodo de eſtud ar para ſer util à Republica, e à Igreja : proporcionado ao eſtilo e neceſſidade de Portugal*, c'eſt-à-dire, *la véritable maniere d'étudier au grand avantage de l'Etat & de la Religion, conformément à la néceſſité dont il eſt de réformer à cet égard la méthode ſuivie en Portugal.* L'ouvrage eſt ſans nom d'auteur, mais l'éditeur nous apprend qu'il a été compoſé par un Capucin Italien qui avoit demeuré fort long-temps à Liſbonne. Il nous apprend encore à quelle occaſion. Preſſé par un docteur de Coïmbre de s'ouvrir à lui ſur ce qu'il penſoit de la maniere d'enſeigner uſitée en Portugal, & ſur les moyens de corriger ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, notre Capucin lui écrivit pluſieurs Lettres, dans chacune deſquelles il étoit queſtion d'un objet d'étude particulier. Le haſard ayant fait tomber ces Lettres entre les mains

latis nonnullis periodis, quæ aliquid ſecreti habere viderentur, ne crabrones irritaret. Hæc ipſe Balle in præfatione præ ſe fert: aliaſque anecdotas epiſtolas apud ſe exſtare declarat, quæ fortaſſe tempore edentur. Totum itaque opus ſexdecim epiſtolis abſolvitur: quarum octo in primo, totidem in altero volumine continentur. De quibus breviter diſputabo.

I. In prima epiſtola, poſtea quam ſcribendi occaſionem, itemque leges, quibus commercium illud epiſtolicum inſtitui deberet, exponit; de Grammatica Luſitana *explicat. Ac primum oſtendit, quam neceſſaria ſit hominibus, qui ad aliquam excellentiam pervenire cupiunt, domeſticæ linguæ interior cognitio, quæ non quidem uſu & conſuetudine popularium, ſed Grammaticæ præceptis, ac meditatione comparari debet. Quod ipſum exemplo Græcorum & Romanorum conficit: tum etiam recentiorum, qui huic ſtudio ſe dederunt in cultiſſimis Europæ regionibus. Deinde exponit quo modo Grammatica hæc inſtitutio*

d'Antoine Balle, il ſe hâta de les donner au public, auquel il crut qu'elles pourroient être de quelque utilité, après cependant y avoir ſupprimé quelques articles, dans la crainte d'indiſpoſer ceux auxquels ils paroiſſoient avoir trait. L'éditeur, qui nous apprend tout cela dans ſa préface, dit encore avoir entre ſes mains quelques autres lettres qu'il donnera peut-être par la ſuite. Tout l'ouvrage conſiſte en ſeize lettres; huit compoſent le premier volume, & huit le ſecond. Je vais faire connoître d'une maniere abrégée ce qu'elles contiennent.

I. Dans la premiere, l'auteur, après avoir expoſé le motif qui l'engage à écrire, & fixé les conditions auxquelles il ſe prête à ce commerce épiſtolaire, parle de la Grammaire Portugaiſe. Il montre d'abord combien il eſt néceſſaire pour tous ceux qui déſirent parvenir à une certaine perfection, d'avoir une connoiſſance approfondie de leur langue maternelle; connoiſſance que ne donnent ni l'habitude de la parler, ni la fréquentation de ſes compatriotes, & qui ne peut s'acquérir que par l'application des préceptes de la Grammaire, & par une ſérieuſe méditation: ce qu'il prouve par l'exemple des

fieri debeat præsertim in scholis. Tum errores quosdam, qui apud Lusitanos inveterarunt, enumerat, & confutat: ac Grammaticam Lusitanam P. Argote *de clericis regularibus sancti Caietani, haud ita pridem editam, non nullis flagitiis inquinari demonstrat, nec ad id, quod sibi proposuit auctor, esse accommodatam. Præterea de orthographia Lusitana plurimis verbis differit: ostendens, Lusitanos, qui ex domesticorum orthographorum præscripto non alio modo scribere deberent, quam loquuntur, plurima errata admisisse, litteras addendo, quæ nullo modo pronunciari possunt: quod ille per singulas alphabeti litteras currendo efficit exemplorum copia, & contrarium usum infirmat. Præterea de ratione secernendi vocabula, & periodos clare conformandi scite pertractat. Cumque sibi persuadeat Capuccinus, Lusitanam linguam arctis cancellis contineri, nec vocabulorum copia gaudere ad res singulas commode explicandas, docet & illud, qua ratione nova aliqua vocabula ex aliis Europæ linguis sumi possunt, & ad Lusitani idiomatis analogiam accommodari, vel de novo fingi ad id ipsum explicandum. Tum de euphonia, seu de facili ac suavi appellandarum litterarum ratione ad-*

Grecs & des Romains, & par celui de ceux d'entre les modernes qui ſe ſont adonnés à cette étude dans les pays les plus policés de l'Europe. Il expoſe enſuite la maniere dont il faut procéder, ſur-tout dans les écoles, à l'enſeignement des principes grammaticaux. Il fait à ce ſujet l'énumération de pluſieurs erreurs qui ont pris racine chez les Portugais, prouve ce qu'elles ont de défectueux, & démontre en particulier que la Grammaire Portugaiſe du P. Argote, de l'ordre des clercs réguliers de S. Cajetan, quoiqu'aſſez nouvellement imprimée, n'eſt pas exempte de fautes, & qu'elle ne remplit point l'objet que ſon auteur s'eſt propoſé. Il dit incidemment beaucoup de choſes ſur l'ortographe Portugaiſe, & fait voir que les Portugais, bien loin de ſe conformer à la regle donnée par leurs auteurs, qui veulent que l'on écrive comme l'on parle, ont introduit dans leur maniere d'ortographier beaucoup de lettres qu'il eſt abſolument impoſſible de prononcer. Il en trouve des exemples relativement à toutes les lettres de l'alphabet, qu'il paſſe en revue pour en démontrer l'emploi vicieux dans les cas indiqués. Ce qu'il dit ſur le choix des mots, & ſur la clarté qui

dit nonnulla. In quibus ſingulis plurima Luſitanis ipſis doctioribus non animadverſa vir ſane eruditus per tractat. Deinde de ratione interpungendi vocabula, & periodos ſejungendi clariſſime diſſerit. Ad extremum ſummatim docet quot errata in Lexico Luſitano P. Bulteavii ſe offerant, quoque modo emendari poſſit, & ad meliorem ordinem reduci, ut uſui ſit iis, qui puram Luſitanorum linguam addiſcere cupiunt. Ita enim in eo omnia turbata ſunt, veteraque & obſoleta novis & uſitatis vocabulis admiſta, ut ægre tueatur Luſitani ſermonis caſtimoniam. Mitto ſuper vacanea multa, quæ in eo Lexico continentur: mitto ortographiam depravatam, & interdum ipſis Bulteavii principiis parum conſentaneam: mitto cetera, quæ omnino emendationem poſtulare videntur. Hæc prima.

doit regner dans l'arrangement des périodes, ne laisse rien à désirer. Dans la persuasion où il est que la langue Portugaise se trouve resserrée dans des bornes étroites, & qu'elle manque d'un grand nombre de mots nécessaires, il donne quelques instructions sur la maniere dont il faut s'y prendre, soit pour naturaliser, sans violer les loix de l'analogie, des termes empruntés des autres langues de l'Europe, soit même pour en créer dans le cas d'une disette générale. Il passe à l'*euphonie* ou à l'art qui doit regner dans l'emploi des différentes lettres, pour que la prononciation en soit douce & facile. Cet homme vraiment savant fait sur toutes ces choses nombre d'observations échappées aux Portugais même les plus instruits. Les regles qu'il faut observer dans la ponctuation & dans la séparation des différens membres de phrase, viennent ensuite, & sont exposés avec la plus grande clarté. Cette lettre est enfin terminée par l'indication abrégée des fautes qui se trouvent dans le Dictionnaire Portugais du P. Bulteau, & par celle des moyens qu'il faut employer pour le corriger & pour lui donner une meilleure forme ; chose indispensable, si l'on veut

II. *Venio ad ſecundam epiſtolam, quæ in* Grammatica Latina *occupatur tota. Principio poſtquam longam, & moleſtam viam, qua Luſitani litteratores utuntur, ad imbuendos puellos Grammaticæ præceptionibus, exponit, doletque infelices pueros tot annos in ſcholis detineri non modo memoriter addiſcendis Alvari præceptis & ligata, & ſoluta oratione; ſed etiam domeſticorum doctorum longiſſimis expoſitionibus, quæ non pueri modo, ſed ne homines quidem hiſce litteris contriti ferre poſſint; ponit tamquam extra controverſiam,*

qu'il ſoit de quelque utilité pour ceux qui déſirent d'apprendre la langue Portugaiſe dans ſa pureté. Il regne en effet tant de confuſion dans ce Dictionnaire, les mots qui ont vieilli, & ceux qui ne ſont même plus d'aucun uſage, y ſont tellement entaſſés pêle-mêle avec les expreſſions nouvelles & uſitées, qu'il ne peut être regardé comme le vrai dépôt de la langue Portugaiſe; ſans parler de beaucoup de ſuperfluités qui s'y trouvent, de ſon ortographe vicieuſe & contradictoire aux propres principes du P. Bulteau, & de toutes les autres choſes qui en rendent la refonte néceſſaire. Tels ſont les objets dont il s'agit dans la premiere lettre.

II. La Grammaire Latine fait en entier le ſujet de la ſeconde lettre. L'auteur fait voir d'abord combien longue & combien rebutante eſt la route que tiennent les Profeſſeurs Portugais dans l'expoſition des préceptes de la Grammaire. Il plaint les enfans d'avoir à dévorer l'ennui de pluſieurs années employées à apprendre par cœur, tant en proſe qu'en vers, non-ſeulement les préceptes d'Alvarès, mais encore les propres commentaires de leurs maîtres; étude au dégoût de laquelle il eſt preſque im-

Grammaticam Latinam patrio ſermone declarari debere. Deinde rem à principio ducens, hiſtoriam Grammaticæ Latinæ præſertim à medio ſæculo XV. uſque in præſens enarrat : quidque in ea Auguſtinus Saturnius, *quid* Senior Scaliger, *quid* Franciſcus Sanctius, *quid* Voſſius, *quid* Scioppius, *quid* Lancelotus, *ceterique in ea mutarint, quantumque lumen præceptis adhibuerint falſas regulas tollendo, atque ad brevem numerum Syntaxis regulas revocando breviter, dilucideque exponit. Tum Grammaticam omnem in quatuor partes diſpertiens*, Etymologiam, Syntaxin, Ortographiam, & Proſodiam, *in ſingulis viam complanat, qua ad finem propoſitum nullo negotio, & quam minimo temporis diſpendio perveniri poſſit : idque ex* Sanctii & Scioppii *diſciplina : ubi & quid in Alvaro laudari, quid reprehendi debeat, ſine gratia, & ſimultate, uti Philoſophum decet, demonſtrat. In quo acerrimum ingenium Capuccinus præ ſe fert.*

possible que des enfans puissent résister, puisque les personnes mêmes les plus familiarisées avec ces matieres ont bien de la peine à s'en défendre. C'est de la langue maternelle qu'il faut se servir pour donner l'explication de la Grammaire Latine : la chose, de la maniere dont il en parle, ne lui paroît souffrir aucune difficulté. Il prend ensuite son objet dans l'origine, & trace l'histoire de la Grammaire Latine, surtout depuis le milieu du quinzieme siécle jusqu'à nous. Augustin Saturnius, le vieux Scaliger, François Sanctius, Vossius, Scioppius & Lancelot y ont fait beaucoup de changemens; il rend à chacun d'eux ce qui lui est dû, & montre combien de clarté ces différens personnages ont répandu sur cette matiere, en faisant disparoître de fausses régles, & en réduisant celles de la Syntaxe à un petit nombre : &, lui-même, il s'explique avec beaucoup de clarté, quoique d'une façon concise. Après cette narration il partage toute la Grammaire en quatre parties, qui sont l'Etymologie, la Syntaxe, l'Ortographe, & la Prosodie. La route qu'il faut suivre dans l'étude de chacune de ces parties est tracée, & l'on voit que cette route

III. *Jam tertia epiſtola de* Latina lingua *agit. Nam cum ex Quinctiliani teſtimonio Capuccinus admoneret*, aliud eſſe Grammatice, aliud Latine loqui, *totam hanc epiſtolam deſtinat tradendi præceptis, quibus purus & caſtus ſermo, & elegans, & ſuavis, & perſpicuus, & ſuis partibus apte colligatus, & numeris quibuſdam adſtrictus, æquabiliterque fluens comparari poſſit. Et, ut rem ordine ducat, primo ponit, eos qui bene Latine loquendi gloriam occupantur, in hoc eſſe totos debere, ut auctores, qui Auguſtæo ævo prius locuti ſunt, dies noctesque legant uſque donec politiſſimi ævi, & veræ eloquentiæ guſtum habeant. Quod ut facilius adſequantur, adoleſcentes ipſos monet, ut & meditate*

eſt la plus faite pour parvenir en peu de temps, & ſans beaucoup d'application, au but que l'on ſe propoſe. La méthode qu'il adopte eſt celle de Sanctius & de Scioppius, & il en prend occaſion de remarquer ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux dans celle d'Alvarès. Il ne regne ni flaterie ni envie dans la façon dont il s'explique, n'ayant d'autre ton que celui qui convient à un Philoſophe, & montrant partout un merveilleux diſcernement.

III. Il s'agit dans la troiſieme lettre de la langue Latine; *Car*, ſelon la remarque de Quintilien, rapportée par notre Capucin, *autre choſe eſt de ſçavoir la Grammaire Latine, & autre choſe de parler Latin*. Il ne s'occupe donc ici qu'à donner des préceptes, au moyen deſquels on puiſſe, relativement à l'idiome Latin, acquérir de la pureté, de l'élégance, de la douceur, de la clarté dans l'expreſſion, la liaiſon convenable dans les différentes parties du diſcours, du nombre dans les périodes & de l'unité dans le ſtyle. Et pour procéder méthodiquement, le premier principe qu'il poſe eſt la néceſſité dont il eſt, pour ceux qui aſpirent à la gloire de bien parler la langue

libros legant, & auctorum delectum habeant, nec poetas cum oratoribus, & historicis misceant. Quo in loco consuetudinem Lusitanorum reprehendit, qui libros longe dissimiles eodem tempore pueris interpretantur, aureos, argenteos, æneos, poetas, historicos; nec docent qua ætate scripserint, quantumque utilitatis ex singulorum lectione capi possit. Tum puerorum memoriam tam differentibus stylis, tamque in condita eruditione fatigant, ut vix, aut nullo modo ab his se possint flagitiis liberare, & aliquid fundere purum ac emendatum: quod non nullis exemplis confirmat. Deinde & illud reprehendit, quod præceptores Lusitani auditores suos cogant Latina lingua, quam nondum callent, multa scribere, & edere. Quem ipse errorem scite castigat: viamque tradit qua pueri in componenda Latina oratione cum pretio exerceri possint. Itemque subaccusat eos, qui puellos fundere versus ineptissime cogunt, eosque, ut faciant, duriter excipiunt: contenditque, ad intelligentiam Latinæ linguæ valde ineptum esse versus componere.

Latine, de lire les auteurs qui ont écrit avant le ſiécle d'Auguſte, & de ne diſcontiuer cette lecture que lorſqu'ils ſe ſentiront avoir puiſé ſuffiſamment, dans les écrits de ce ſiécle poli, le goût de la véritable éloquence. Un des plus ſûrs moyens d'y parvenir conſiſte à méditer ſur ſes lectures, à mettre du choix dans les auteurs, & à ne point lire indiſtinctement & dans le même temps les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens. A cette occaſion notre auteur blâme la conduite des profeſſeurs Portugais, qui mettent tout à la fois ſous les yeux de leurs diſciples les ouvrages les moins reſſemblans, ſoit pour le ſtyle, ſoit pour les objets dont ils traitent. Auteurs de la baſſe, de la moyenne Latinité, & des beaux jours de la langue Latine; poëtes, hiſtoriens, ils leur mettent tout entre les mains; & ce qui eſt encore pis, ils ne les inſtruiſent ni du temps dans lequel ces auteurs ont écrit, ni de l'utilité particuliere que l'on peut retirer de la lecture de chacun d'eux. Que font-ils autre choſe par-là, ſi ce n'eſt de ſurcharger la mémoire de leurs diſciples de tant de ſtyles différens, & d'une érudition ſi mal digérée, qu'il eſt impoſſible qu'ils per-

His constitutis, declarat, ad recte intelligendos auctores, qui Latine scripserunt, aliqua chronologiæ, geographiæ, mythologiæ atque Antiquitatis notitia tinctos esse debere tirones: quod non nullis locis Virgilii, Manilii, Plinii, Curtii, Flori, Lucani,

dent l'habitude de mauvais tours & de mauvaiſes locutions, ni qu'ils prennent jamais l'idée de ce qui s'appelle pureté & correction ? Notre Capucin rapporte là-deſſus quelques exemples. Il blâme encore la coutume des profeſſeurs Portugais, qui forcent leurs écoliers d'écrire & de compoſer en Latin, c'eſt-à-dire, dans une langue qu'ils ne ſavent point encore. Les raiſons qu'il donne contre ce procédé ſont ſolides, & l'on ne peut rien voir de plus judicieuſement imaginé que les moyens qu'il veut qu'on employe pour accoutumer avec ſuccès les enfans à s'exprimer en Latin. L'erreur de ceux qui exigent de leurs diſciples qu'ils faſſent des vers Latins, & qui les maltraitent s'ils n'en font pas, n'eſt pas moins groſſiere ſelon lui, & il ſoutient que cette compoſition de vers n'eſt propre en aucune maniere à leur donner l'intelligence de la langue dans laquelle ils les compoſent.

De ces obſervations, notre auteur paſſe à la néceſſité dont il eſt d'avoir, pour entendre parfaitement les auteurs Latins, quelque teinture de chronologie, de géographie, de mythologie, & de ce qui regarde l'antiquité ; néceſſité

confirmat. Viam autem ad eas addiscendas planam facilemque ostendit. Auctoresque nominat, quibus præceptores uti possint instituendis puellis : nempe Sophianum, Cluverium, Cellarium, P. Bertium, *pro antiqua geographia addiscenda tironibus autem satis esse putat* Luitz & Ode, *qui epitomas Latine scripserunt :* Dupleffis & Buffier, *qui Gallice & Italice : itemque tabulas* Sanfonis & de l'Isle. *Chronologia autem primum ex certis tabulis uti vocant, comparari debere dicit : profertque tabulas* Delphini, Lancelotti, *aliorumque, qui Usserium sequuntur. Item* Musantium, Caffinium, *ceteros, qui Labbei rationes defendunt : quibus omnibus præfert* Lengletum du Fresnoy. *His addit epitomas* Petavii, Tursellini, Bossuetii, Vallemontii : atque *ad hanc primam institutionem nihil ultra opus esse contendit. Usus & consuetudines antiquorum Romanorum ex* Polybio, Dionysio-Halicarnassensi, Plutarcho, *itemque ex* Rossino, & Cantelio : *sed melius adhuc ex* Neuportio *satis cognosci posse defendit : eum vero, qui plura cupit, remittit ad* Grævium. *Mythologiam ex* Sardio, Aubano, Van-dale, Barclaio, Pomeyo *deduci posse demonstrat : itemque ex* Joveto, *aliisque.*

qu'il prouve par quelques endroits de Virgile, de Manilius, de Pline, de Quinte-Curce, de Florus & de Lucain. La route qu'il trace pour acquérir ces connoiſſances, eſt facile; & il indique les auteurs que les maîtres doivent mettre entre les mains de leurs éléves. Ce ſont, pour la géographie ancienne, Sophianus, Cluvier, Cellarius & Berthius. Il regarde cependant, comme pouvant ſuffire pour les commençans, la lecture de Luitz & d'Ode, qui ont écrit des abrégés Latins; celle de Dupleſſis & de Buffier, qui ont écrit, l'un en Italien, l'autre en François; & l'uſage des cartes de Samſon & de de l'Iſle. Pour la chronologie, il veut que l'on ſe ſerve de tables, & il indique celles du Dauphin, de Lancelot & des autres auteurs qui ſuivent le ſyſtême d'Uſſerius, ainſi que celles de Muſantius, de Caſſini & des autres auteurs qui ſuivent le ſyſtême du P. Labbe. Il paroît cependant préférer à toutes les autres les tables de l'abbé Lenglet du Freſnoy. Il recommande encore la lecture des abrégés de Petau, de Turſellin, de Boſſuet, de Vallemont, & regarde ces différentes ſources, comme aſſez abondantes pour qu'on puiſſe y puiſer toutes les connoiſſances

Quibus breviter expositis, docet, qua ratione Latina lingua facilè possit addisci. Ac primùm ex comicis petendam esse ait, veluti Plauto ; *sed præsertim ex* Terentio, *hoc nomine, quod res domesticas, idque usitato & quotidiano sermone, mirificè exponunt : quod tironum ingenia mirabiliter adsicere solet. His addi posse* Phædrum *putat ob facilitatem, tametsi munditia & elegantia longè infrà Terentium jaceat. Tum epistolas* Ciceronis *ad diversos, sed præsertim ad* Terentiam *uxorem, &* Tironem, *quibus ille negat fieri quidquam posse dulcius. Post hos,* Cesar *&* Nepos *itemque* Paterculus. *Quo cum venerint, tun*

préliminaires dont on a beſoin. Quant aux uſages & aux coutumes des anciens Romains, c'eſt dans Polybe, Denys d'Halicarnaſſe & Plutarque, ainſi que dans Roſſin & Cantelius, qu'il faut s'en inſtruire. Il croit cependant que l'on peut encore mieux apprendre tout ce qu'il en faut ſavoir, dans Nieuport, renvoyant ceux qui voudront avoir une connoiſſance plus parfaite de l'antiquité à la collection de Grevius. Ceux qu'il indique pour la mythologie, ſont Sardius, Aubanus, Vandale, Barclai, Pomey, Jovetus & quelques autres.

Après cette courte expoſition, il donne la maniere d'apprendre facilement la langue Latine. Les auteurs comiques, Plaute, & ſur-tout Térence, doivent être lus les premiers. La raiſon qu'il en apporte, eſt convaincante. Ces Auteurs, dit-il, traitent de choſes qui ſe paſſent dans le commerce de la vie, & cela dans un ſtyle familier, & dont l'uſage devient journalier : on ſent que rien n'eſt plus fait pour captiver l'attention des enfans, que ces objets qui ſont à leur portée. A la lecture des comiques, peut être jointe celle de Phédre, dont l'intelligence eſt facile, quoiqu'il s'en faille de beaucoup

de scribendâ oratione Latinâ cogitandum est. Sed non nisi facilia argumenta, & brevia, & planè domestica primò proponenda sunt, veluti epistola aliqua, quæ nullo labore cogitari, & scribi potest. Ubi multa scitè ac prudenter monet Capuccinus. Deindè ad Historicos veniendum, Livium, Sallustium, Curtium: *quo quidem tempore orationes aliquæ Ciceronis explanari possunt, ut illæ sunt pro* Archia, *pro* Lege Manilia, *pro* Marcello, *in* Catilinam *non nullæ. Hæc tamen non uno spiritu legenda esse ait, sed interruptè, ne puerorum ingenia tanta mole doctrinarum obruantur. Tum monet præceptores, ut illustriora loca seligant, eaque clarissimè exponant: jubeantque ut tirones interpretationem suam non memoriter recitent, sed litteris consignent, quo facilius & sensa sua corrigant, & ex Latinis bonis bona Lusitana faciant: & sic sensim pedetentimque bonæ interpretationis leges ediscant. Hoc autem tempore mysteria omnia exquisitæ Latinitatis pandi debent tironibus: nec modò castitas, sed elegantia, & nexus, & collocatio, & numerus, & copia, & varietas declarari debent à præceptore docto, quique munus suum cum dignitate obire cupit. Hæc aliaque de diversis auctorum editionibus*

que cet écrivain n'ait l'élégance & le poli de Térence. Il faut lire ensuite les épîtres de Ciceron, sur-tout celles que cet orateur a écrites à sa femme Térentia & à Tiron son affranchi : il n'est pas possible de rien trouver où il régne plus de douceur. César, Cornelius-Nepos & Paterculus, viendront après. Quand ces auteurs seront bien connus, on peut alors songer à composer quelque chose dans leur Langue : mais il ne faut d'abord exercer les enfans que sur des sujets faciles, courts, & dont l'objet leur soit familier : telle est la composition d'une lettre, dont la substance peut être écrite & imaginée sans un grand effort d'attention. Les avis que donne là-dessus notre Capucin, sont pleins de sagesse, & laissent voir un homme éclairé. On passera ensuite à la lecture des historiens, de Tite-Live, de Salluste, de Quinte-Curce, & l'on y pourra joindre l'explication de quelques discours de Ciceron ; de ceux, par exemple, qu'il a prononcés pour le poëte Archias, pour Marcellus, en faveur de la loi Manilia, & contre Catilina. Toutes ces choses ne doivent pas être lues de suite, &, pour ainsi dire, d'une seule haleine ; il seroit à

Capuccinus breviter distinctæque persequitur.

craindre que l'eſprit des enfans ne fût ſurchargé de tant d'objets d'étude différens ; & il faudra, au moyen d'intervalles, donner le temps aux différentes connoiſſances de s'arranger dans leur mémoire. Sur quoi il avertit les profeſſeurs de choiſir les endroits les plus remarquables, de les expliquer avec la plus grande clarté, & de ne point ſe contenter de faire répéter de vive voix à leurs diſciples l'explication qu'ils auront donnée, mais de les aſtreindre à la rapporter par écrit, afin qu'ils puiſſent prendre d'eux-mêmes le véritable ſens, s'accoutumer à écrire purement dans leur langue ce qui eſt purement écrit en Latin, & acquérir ainſi inſenſiblement, & par dégrés, la connoiſſance des qualités que doit néceſſairement avoir une bonne traduction. Il ſera temps alors d'initier les éléves dans tous les myſteres de la langue Latine, & de leur donner une idée nette des différentes choſes dont le concours eſt néceſſaire, pour que cet idiome ſe trouve parlé dans ſa perfection. Un maître qui poſſéde ſa matiere, & qui eſt jaloux de remplir d'une maniere convenable l'emploi qui lui eſt confié, ne doit pas ſeulement leur faire remarquer quel terme eſt plus pur

Ne tamen cuipiam moroſo videretur poetarum lectione tironibus interdicere, quamquam ad emendatè politèque ſcribendum neceſſarium eſſe non putat, tamen viam tradit, qua poſt Latinæ linguæ notitiam, eorum lectioni ſe dare poſſint poeſeos ſtudioſi. Primo itaque legendos eſſe ait Ovidi libros Metamorphoſeon, & Faſtorum, *qui Mythologiam exponant. Deindè ejuſdem* Epiſtolas, *quas ipſe cæteris ejuſdem ſcriptis anteponendas eſſe cenſet. Tum* Virgilium & Horatium *præſertim in* Odis: *quibus addi poteſt* Faliſcus, & Olympius, & Nemeſianus: *ac demùm* Statius, & Lucanus. *His ferè continetur quidquid in Antiquitate excellit laude Poeſeos. Qui verò*

qu'un autre; il doit encore leur montrer en quoi consiste l'élégance; quelles conjonctions lient les phrases, de la maniere la plus analogue au génie de la Langue; dans quel ordre les mots veulent être placés; ce qui donne du nombre aux différens membres du discours, & enfin ce qui en constitue l'abondance & la variété. Notre Capucin fait encore quelques observations, d'une maniere courte, mais précise, sur les modifications avec lesquelles il faut donner aux commençans la connoissance des différens auteurs.

Dans la crainte que quelque censeur de mauvaise humeur ne lui sût mauvais gré d'interdire aux étudians la lecture des poëtes, il indique la conduite que ceux qui aiment la poésie doivent tenir dans cette lecture, lorsqu'ils auront une parfaite connoissance de la langue Latine; mais il répete encore, à ce sujet, qu'il ne regarde nullement les poëtes, comme propres à donner la politesse & la correction du style. Les Métamorphoses d'Ovide, & ses livres des Fastes, sont les premiers ouvrages qu'il faut lire, à cause des instructions mythologiques qu'ils renferment. On lira ensuite ses épîtres, auxquelles notre auteur donne la préférence

amoribus delectantur, habent Artem amandi, Catullum, Tibullum, Propertium, *quibus nihil mollius, delicatiusque fingi & cogitari potest : tametsi pueris instituendis inopportuni videantur. Qui verò aliquid didascalicum cognoscere cupiunt, legant* Lucretium, & Manilium, *quibus in hac parte nulli melius scripserunt.*

Quo verò perfectiori Latinæ linguæ notitia imbuantur tirones, iis hoc loco distinctè refert, ex quibus auctoribus interiorem cognitionem comparare queant. Itaque primum Lexicorum conditores insigniores nominat : deindè eos, qui de ætatibus, ac differentiis verborum, de vitiis sermonis, de particulis linguæ Latinæ accuratiùs disputarunt. Tum Phraseologias *omnes arcendas esse monet : tantum* Manutium, & Paræum *prudentioribus, & qui aliquem progressum habent, concedit. Ad extremum de modo excolendi*

ſur tout le reſte. De-là l'on paſſera à la lecture de Virgile, d'Horace, & ſur-tout de ſes odes, de Faliſcus, de Nemeſianus, & l'on finira par celle de Stace & de Lucain. Voilà ce que l'antiquité offre de meilleur en fait de poéſie. Pour ceux qui prennent plaiſir aux écrits amoureux, ils pourront lire l'Art d'aimer, Catulle, Tibulle & Properce. On chercheroit vainement ailleurs plus de douceur & plus de délicateſſe, ſoit dans les penſées, ſoit dans l'expreſſion : ces écrits ne paroiſſent cependant point faits pour être mis entre les mains des enfans. Quant au genre didactique, Lucréce & Manilius offrent ce qu'il y a de mieux écrit dans leur Langue.

Notre Capucin indique ici les auteurs dont on peut faire uſage pour acquérir une connoiſſance plus approfondie de la langue Latine. Il nomme d'abord les Dictionnaires les plus renommés, & enſuite les écrivains qui ont traité de l'âge dans lequel les mots étoient en uſage, de leurs différences, des défauts du diſcours, & des particules propres à la langue Latine. Il conſeille d'écarter des mains des commençans tous les livres qui offrent des recueils de phraſes toutes faites; & il

memoriam, & præcepta ad usum revocandi, Latineque in scholis loquendi, breviter doctèque pertractat: atque inter vias Lusitanorum quorumdam errata modestè castigat. Et his tertia epistola continetur.

IIII. *Quarta epistola ad extollendum studium* linguæ Græcæ, & Hebraïcæ *conscripta esse videtur. Ac primo de hoc conqueritur cum amico suo Capuccinus, tantam hac ætate occurrere ignorantiam linguæ Græcæ apud Lusitanos, ut etiam in universitatibus studiorum, qui huic linguæ docendæ designati sunt, vix in grammaticæ regulis balbutire sciant: discipulos non habeant: immò verò risui & ludibrio pateant, qui vel scholam ingredi conentur. Linguæ verò Hebraïcæ ne doctorem quidem habeant, quod in hac sunt hæresi, prædictarum linguarum notitiam nulli usui esse, nec ex iis aliquid utilitatis cupi posse. Quod prejudicium quam sit ineptum, quamque bonis studiis perniciosum, ostendit Capuccinus, argumentis gravissimis demonstrans, utriusque*

n'en excepte que Manuce & Paré ; encore n'en permet-il l'uſage qu'à ceux dont le jugement eſt formé, & qui ont déjà fait quelques progrès. Tels ſont les objets de cette troiſieme lettre, qu'il termine par quelques réflexions courtes, mais ſavantes, ſur la maniere de cultiver la mémoire, de réduire en uſage les préceptes, & de parler Latin dans les Claſſes, relevant ſur ſon chemin avec modération quelques erreurs dans leſquelles ſont les Portugais.

IV. Il paroît avoir en vûe, dans ſa quatrieme lettre, de prouver de quelle importance eſt l'étude des langues Grecque & Hébraïque. S'il faut en croire les plaintes qu'il fait à ſon ami, les Portugais ſont maintenant dans une telle ignorance de la langue Grecque, que ceux mêmes d'entr'eux, qui ſont chargés de l'enſeigner dans les univerſités, en connoiſſent à peine les premiers rudimens ; ils n'ont perſonne à qui l'enſeigner ; & l'on s'expoſe à devenir un ſujet de moquerie & de riſée, en mettant le pied dans leurs Claſſes. Pour ce qui eſt de la langue Hébraïque, on en chercheroit vainement chez eux un Profeſſeur ; ce qui vient de la fauſſe perſuaſion dans laquelle ils ſont, qu'il n'y a aucune utilité à retirer de ces deux lan-

que linguæ notitiam non modò necessariam esse ad intelligendos sacrorum librorum fontes, & patres, & concilia, & historicos, sed etiam ad refutandos judæos, & hæreticos, qui ex his locis argumenta promunt ad errores suos muniendos. Nec id solum, sed etiam linguæ Græcæ studium omninò esse accommodatum, ne dicam prorsùs necessarium, juris utriusque antecessoribus ad disciplinam ecclesiasticam, & leges aliquas penitùs cognoscendas interpretendasque : tum medicis ad intelligendos medicinæ coryphæos; Hippocratem Areteum, Galenum, ceterosque : tùm etiam ad facilius percipienda vocabula quibus anatomes disciplina fluit. Addo & illud, iis etiam, qui in Latina lingua ad aliquam doctrinæ præstantiam pervenire cupiunt : putat enim interiorem & reconditam Latinæ linguæ notitiam sine notitiâ Græcæ adsequi non posse.

gues, & qu'elles ne ſont bonnes à rien. Notre Capucin démontre, par les raiſons les plus fortes, le peu de fondement de ce préjugé, & combien il eſt dommageable pour les ſciences. Il prouve, entr'autres choſes, que, ſans la connoiſſance de ces deux langues, on ne peut connoître les livres ſacrés dans leurs ſources, ni avoir l'intelligence des SS. peres, des conciles & des hiſtoriens; en quoi l'on ſe prive des moyens les plus propres à réfuter les juifs & les hérétiques, qui tirent, de ces différens ouvrages, les autorités, à l'ombre deſquelles ils élevent leurs erreurs. Quant à la langue Grecque, en particulier, elle eſt très-utile, pour ne pas dire néceſſaire, aux Juriſconſultes, ſoit pour la connoiſſance de la diſcipline eccléſiaſtique, ſoit pour s'aſſurer de l'eſprit & du véritable ſens de quelques loix. Les médecins ne ſont pas moins tenus de la ſavoir. Comment, s'ils ignorent cette langue, pourront-ils entendre Hippocrate, Aretæus, Galien, & les autres auteurs, qu'on doit regarder comme les peres de la médecine. Comment pourront-ils ſe vanter de ſavoir l'anatomie, dont tous les termes ſont empruntés de cette langue, ſi, faute de connoître l'étymo-

Deinde de lingua Græca *addiſcenda breviſſime præcipit. Ac primùm monet, ſatis eſſe tironibus initio nominum, & verborum declinationes & conjugationes nude ediſcere, quin ſe immiſceant dialectis & anomaliæ, quæ in aliud tempus reſervari poſſunt. Deinde reliquæ grammaticæ partes breviter luſtrandæ ſunt quo facilius tempore ſuo relegi poſſint; &, quid neceſſarium ſit inter legendum, notari : quod puero grammatica Latina jam tincto moleſtum non erit, præſertim ſi à præceptore & docto & diligenti ſit inſtitutus. Deindè Auctorem aliquem legere neceſſe eſt, qui conjunctam habeat verſionem Latinam, vel vernaculam : in eoque legendo conſiderare, an vocabulum* radix *ſit, an aliter, quod item Lexici beneficio cognoſcet. In his autem non niſi duos menſes inſumi opportere cenſet.*

logie, ils ſont dans une ignorance parfaite de l'eſpéce de définition de l'objet, qui eſt renfermée dans le mot qui l'énonce, relativement à ſa forme, à ſa ſituation ou à ſon uſage? Ceux même qui aſpirent à ſavoir parfaitement la langue Latine, doivent étudier la langue Grecque; car notre Capucin prétend qu'un grand nombre de ſes ſecrets ſont contenus dans cette derniere.

Il indique enſuite briévement la conduite qu'il faut tenir pour apprendre le Grec. Les commençans doivent ſe contenter d'apprendre à décliner & à conjuguer les noms & les verbes réguliers; la connoiſſance des différens dialectes & des anomaux, devant être renvoyée à un autre temps. Ils parcourront enſuite les autres parties de la grammaire, en vûe ſimplement de ſe trouver moins arrêtés, lorſqu'ils en feront une étude particuliere; ils auront ſur-tout l'attention de remarquer, dans le cours de cette lecture, tout ce qui leur paroîtra néceſſaire; opération qui n'aura rien de difficile pour un écolier déjà inſtruit de la grammaire Latine, s'il eſt conduit ſur-tout par un Maître habile & attentif. Il faudra tout de ſuite lire quelque Auteur, dont le texte ſoit

Deindè ad aliorum interpretationem veniendum est, quorum, qui soluta oratione scribunt, poetis anteponendi sunt. Duplicem autem methodum proponit ad legendos auctores. Nam aliqui hunc ordinem servandum esse censent: ut primo legatur Polyenus, *&* Lucianus, *&* Characteres Theophrasti. *Tùm* Xenophon, *&* Herodotus, *ut Atticæ urbanitatis notitia comparetur. Ad hæc* Thucydides, Isocrates, Demosthenes, Plato. *Quibus intelligendis addi par esse putat* Ubbonem, Emium, *vel* Meursium, *quo Antiquitatum Græcarum planior notitia habeatur. Alii è contrario censent, incipiendum esse ex* Evangelio Lucæ, *tùm legendos* Actus Apostolorum, Lucianum, Herodotum Xenophontem; Isocratem, *postremo* Homerum, Plutarchum, *&* Demosthenem. *Utramque dicendi viam laudat Capuccinus: sed primam præfert, monens & illud, ut clariora loca hisce initiis eligantur, obscuriora omittantur.*

accompagné d'une verſion Latine, ou en langue vulgaire ; &, dans cette lecture, il faudra remarquer, ſur chaque mot, s'il eſt une racine, ou s'il n'en eſt point une : on pourra s'en aſſurer à l'aide d'un Lexicon. Tout cela, ſelon notre Capucin, doit être l'affaire de deux mois. On paſſera enſuite à la traduction d'autres auteurs, parmi leſquels on doit donner la préférence, ſur les poëtes, à ceux qui ont écrit en proſe. Quant à l'ordre dans lequel doivent venir les écrivains Grecs, relativement à un plan de lecture méthodique, les opinions ſont partagées ; & notre auteur en fait auſſi une double diſtribution. Les uns veulent qu'on liſe d'abord Polyen, Lucien & les caractères de Théophraſte, enſuite Xénophon & Hérodote, pour connoître l'urbanité attique : après quoi l'on finira par Thucydide, Iſocrate, Démoſthene & Platon. D'autres penſent, au contraire, qu'il faut commencer par lire l'Evangile de S. Luc, les Actes des Apôtres, Lucien, Hérodote, Xénophon, Iſocrate, & finir par la lecture d'Homére, de Plutarque & de Démoſthene. Quelle que ſoit la route que l'on tienne, comme la connoiſſance des antiquités des Grecs eſt néceſſaire pour

Quod si qui in poetarum lectione non nihil temporis insumere cupiunt, admonendi sunt, qui illi sint, quibusque virtutibus excellant præter ceteros. Ariſtophanes *certè ceteris eſſet præferendus, niſi tam eſſet obſcœnus. Poſt hunc* Homerus & Heſiodus *faciliores in Heroicis videntur, Sed Homerum præcedere debet* Everhardus, Teichius, Antiquitates Homericæ, *qui illorum temporum hiſtoriam omnem doctiſſime enarrat. Hos ſequantur* Moſchus, Bion, Theocritus, *poetæ Bucolici, qui Dorica dialecto utuntur; iique ope Lexici Schreveliani interpretari facilè poſſunt. His jungi debent Tragici,* Euripides, & Sophocles. *In quibus legendis non modò conſiderandum eſt, quam bene ſcribant, ſed quam ad artis Poeticæ regulas accommodatè. Sed hæc non niſi iis, qui aliquos progreſſus habent, declarari poſſunt. Monet autem hoc loco Capuccinus, ut caveant præceptores conſcri-*

la parfaite intelligence des auteurs, il faudra lire en même-temps Ubbo, Emmius & Meursius. Notre Capucin approuve l'une & l'autre distribution; il préfére cependant la premiere, & il avertit surtout de choisir, dans les commencemens, les passages les plus clairs, & de passer ceux qui sont trop obscurs.

Il ne faut pas manquer d'instruire ceux qui voudroient lire les poëtes, du jugement qu'il en faut porter, & des qualités par où chacun d'eux est préférable aux autres. Aristophane l'emporteroit sans contredit sur tous, s'il étoit moins obscéne. Après lui, Homére & Hésiode paroissent être de l'intelligence la plus facile parmi les poëtes héroïques; mais on doit faire précéder la lecture d'Homére par celle des Antiquités Homériques d'Everard Feithius, où se trouve tout ce qui a rapport à l'histoire des temps, où ce poëte place ses héros. Après Homére & Hésiode, viendront les poëtes bucoliques, Moschus, Bion & Théocrite: ils se sont servis du dialecte Dorique; mais, à l'aide du Lexicon de Schrevelius, on peut facilement les entendre. La lecture d'Euripide & de Sophocle peut marcher en même-temps. On doit, dans cette der-



bendis longis orationibus, nec obtundant puellos rebus non adeò necessariis: sed tempus in rectè interpretandis auctoribus totum consumant, quod unicè est necessarium.

Post hæc de Grammaticis institutionibus disputat: quarum paucas probat, si excipias Antesignani *Clenardum. Inter ceteros præfert tradendi viam* Lanceloti, *seu* Portus-regii, *& multo magis adhuc amici sui scripta, qui paucis pagellis mirifica brevitate, & facilitate grammaticam complexus est & Græcam, & Hebraicam: sed edita nondum est. Ex Lexicis verò laudat* Scapulam, *quod plura doceat uno ictu oculi, magno tironum commodo.*

niere, s'attacher beaucoup moins à l'élégance du ſtyle, qu'à remarquer l'obſervance plus ou moins grande des régles de la poëtique; mais cette étude particuliere ne regarde que ceux qui ont déjà fait quelque progrès. Il ſeroit abſolument déplacé d'occuper de ces objets les commençans; &, à cette occaſion, notre Capucin avertit les profeſſeurs, de ne point ſe permettre de longs commentaires, & de n'employer le temps qu'à expliquer clairement les auteurs, dont l'intelligence eſt l'objet principal.

Il paſſe de-là à l'examen des Grammaires. Toutes, ſelon lui, ſont défectueuſes, ſi l'on en excepte celle de Clenard. La préférence doit être donnée à la méthode de Lancelot ou de Port-royal; mais il met encore au-deſſus celle d'un de ſes amis, qui n'a point encore paru, dans laquelle, en très-peu de pages, tous les principes des langues Grecque & Hébraïque ſe trouvent raſſemblés, de maniere à être conçus avec la plus grande facilité. De tous les Dictionnaires, celui de Scapula lui paroît le plus utile, par rapport au grand nombre de choſes qu'on y trouve à chaque article, ce qui eſt fort commode pour les commençans.

Extremum eſt de linguâ Hebraica, *de quâ antequam præcipiat, enarrat quo tempore, quâque de cauſſâ puncta vocalia inventa fuere, & ad nos uſque pervenerint. Deindè declarat, tironem, qui compendiaria via intelligentiam Hebrææ linguæ nanſciſci vult, rebus non adeò neceſſariis detinendum non eſſe. Itaque primò cognoſcat oportet litteras, rationemque eas conjungendi. Deindè miſſas facere innumeras regulas de mutatione punctorum, & de accentibus, quæ ad ſcribendum non nihil, ad legendum verò neceſſaria non ſunt. Hinc nominum declinationes adiſcendæ ſunt, eorumque proprietates. Tùm conjugationes verborum, etiam* quieſcentium, & defectivorum. *Anomaliæ in aliud tempus commodius differuntur. Hæc de analogiâ : nam ſyntaxis, quod parum, aut nihil diſputationis habet, ſemihoræ ſpatio addiſci poteſt.*

Hinc legenda ſunt Biblia Pagnini, *à*

Il vient enfin à la langue Hébraïque ; &, avant d'en rien dire de particulier, il parle des points des Maſſorets, du temps où ils ont paru, de la maniere dont ils ſont parvenus juſqu'à nous, & du motif qui a préſidé à leur invention. Il avertit enſuite tous ceux qui veulent acquérir en peu de temps l'intelligence de la langue Hébraïque, de ne point s'arrêter à ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire. Qu'ils apprennent d'abord ſimplement à connoître leurs lettres, & la maniere de les aſſembler, ſans ſe ſurcharger la mémoire d'une infinité de régles ſur le changement des points & ſur les accens ; connoiſſances qui ne ſervent preſque point pour écrire, & qui ne ſont d'aucune utilité pour la lecture. On apprendra enſuite les déclinaiſons & leurs propriétés, ainſi que les conjugaiſons des verbes, même de ceux appellés verbes de repos & verbes défectifs, *verba quieſcentia & verba defectiva.* La connoiſſance des anomaux doit être renvoyée à un autre temps. Voilà quant à l'analogie ; car, pour la ſyntaxe, elle eſt d'un objet ſi peu étendu, que ſes régles peuvent être appriſes en une demie heure.

Il faut lire enſuite la Bible de Pagnin,

Montano *emendata, quod adnotationes ad marginem habeant tironibus aldè accommodatas. Nam radices, aliaque profert hæc editio, quæ contextui plurimùm lucis adhibent. Eaque accuratè exponenda est ope Lexici Hebraico-Chaldaici* Buxtorfii. *Atque inter legendum idiotissimi, variique modi loquendi hujus linguæ proprii animadverti possunt. Libri autem, qui primùm legi debent, sunt* Historici, *ut Pentateuchus, & Judices, & Reges, & Paralipomenon, nam* Prophetici, *ac* Sapientiales *difficiliorem intellectum habent.*

Sed aliqua preparatio est necessaria, ut hi libri minori negotio intelligantur. Itaque monet legendum esse Fleurii librum, qui inscribitur Mores Israëlitarum : *vel ampliorem alium, ut Bertramum de* Politiâ Judaicâ, *Sigonium, vel Cuneum de* Republicâ Hebræorum. *Quod si diligentius fecerint tirones, & singulis diebus versiculos aliquos Bibliorum explanaverint, atque in rebus dubiis & obscuris* Concordantias Græcas LXX. *Conradi Kircheri con-*

corrigée par Montan. Les notes que l'on y voit en marge, ſont fort utiles pour les commençans, les racines y ſont indiquées, & l'on y trouve beaucoup d'autres choſes qui ne ſervent pas peu à éclaircir le texte, à la parfaite intelligence duquel il faut s'efforcer de parvenir, à l'aide du Dictionnaire Hébraïco-Chaldaïque de Buxtorfius. Il ſera à propos de remarquer les Hébraïciſmes & les manieres de s'exprimer, particulieres à la langue ſacrée. Quant aux livres de la Bible, qui doivent être lus les premiers, ce ſont les livres hiſtoriques, tels que le Pentateuque, les livres des Juges, ceux des Rois, & les Paralipomenes; car, pour les livres Prophétiques & Sapientiaux, l'intelligence en eſt plus difficile.

La lecture des livres hiſtoriques même demande des connoiſſances préliminaires qui mettent à portée de ſaiſir le véritable ſens. Auſſi notre Capucin conſeille-t-il de lire l'ouvrage de Fleury, intitulé *Mœurs des Iſraëlites*, ou quelqu'autre plus étendu, tel que le *Gouvernement Hébraïque* de Bertramus, ou la *République des Hebreux* de Cunéus. Si les commençans obſervent ces préceptes, & expliquent chaque jour quelques verſets de la Bible, recourant,

ſuluerint, ſenſim ſine ſenſu ad interiora Hebraiſmi pervenient: quod item de Græcâ linguâ monitum vult. Hæc tirones, nam viri proveꝫti, & qui ad res ſacras interpretandas animum appulerunt, majus aliquid & difficilius ſibi proponere debent, & efficere.

Sed antequam finiat, hortatur Luſitanos doctores, ut toto animo in has diſciplinas incumbant, exemplo Oleaſtri, Hectoris Pincti, Luizii, Macedonis, Vazii, Ferdinandi Soareſii, Ozorii, Conimbricenſium, aliorumque Luſitanorum, qui ſextodecimo ſæculo harum linguarum peritia nobiles habiti ſunt: quique & in exteris regnis diſciplinas ſummo cum plauſu tradiderunt, & eumdem guſtum in Luſitaniam importarunt, quod neſcio quo fato maturum habuit interitum. Nec id ſolùm, ſed etiam adoleſcentes hortatur ut Gallicæ, & Italicæ linguæ notitiam comparent, ut non modò ſcriptores, qui ex Græco, & Latino plurima peritè verterunt, legere poſſint, ſed etiam opera, quæ nullo exemplo, his duabus linguis à viris doctrina præſtantibus conſcripta ſunt,

dans les endroits douteux ou obſcurs, aux concordances Grecques des Septante de Conrad Kircher, ils acquerront inſenſiblement une connoiſſance de la langue Hébraïque. On en peut dire autant de la langue Grecque. Au reſte, tout ceci n'eſt que pour les commençans ; car, pour les hommes faits, qui s'appliquent à l'interprétation des livres ſacrés, c'eſt un objet plus grand & plus difficile qu'ils doivent & ſe propoſer & remplir.

Notre Capucin exhorte, avant que de ſinir, les docteurs Portugais, à s'appliquer à cet objet d'étude, à l'exemple d'Oleaſter, d'Hector Pinctius, de Luitz, de Naudon, hector Pinto de Varius, de Ferdinand Soarez, d'Ozorius, tous ſortis de la ville de Coimbre, & à l'imitation de tant d'autres de leurs compatriotes qui, dans le ſeizieme ſiécle, ſe ſont rendus célébres par la connoiſſance des langues, au point de les enſeigner avec applaudiſſement dans les pays étrangers. Ils en avoient fait naître le goût dans leur patrie ; mais une eſpéce de fatalité l'a empêché de s'y ſoutenir. Il exhorte encore les jeunes gens à l'étude des langues Françoiſe & Italienne. Indépendamment d'un grand nombre de traductions bien faites d'ouvrages Grecs & Latins,

sunt, & quorum nullæ extant versiones Latinæ, pervolvere queant, ut & bonarum litterarum notitiam habeant, & graviores penitùs cognoscant exiguo sano labore.

V. In quintâ epistolâ de naturâ & usu Rhetoricæ artis accuratissime disserit. Principio itaque exponit quid sit rhetorica, quo modo & loco ecceperit, quâve ratione propagata fuerit. Deindè demonstrat, quam malè à Lusitanis doctoribus tradatur: nam & Latinè eam pueris exponunt, & tot eas præjudicatis sententiis, ac ineptissimis opinionibus imbuunt, ut non præceptorem rhetoricæ, sed ineptissimum nugatorem, & loquaculum elapsi sæculi audire credatis. Sententiis enim in verò similibus, verbis insolentibus, aut inverecundè translatis; similiter incipientibus & cadentibus, & hujus generis ineptiis eloquentiæ ambitum definiunt: quo quid ineptiùs excogitari potest? Quod ut meridianâ luce clariùs ostendat, varium orationum sacrarum genus examinat Capuccinus, atque adductis oratorum, qui apud

on trouve encore, écrits dans ces deux langues, quantité d'ouvrages originaux qui n'ont point encore été traduits dans la langue ſavante. C'eſt une double ſource, dans laquelle il eſt utile pour les jeunes gens de ſe mettre à portée de puiſer; ils étendront par-là leurs connoiſſances littéraires; & le chemin des ſciences les plus épineuſes ſe trouvera applani pour eux.

V. Dans ſa cinquieme lettre, il s'explique en termes très-ſoignés ſur la nature & ſur l'uſage de la rhétorique. Il expoſe d'abord en quoi conſiſte la rhétorique, & les circonſtances auxquelles elle doit ſon origine; il parle du lieu où elle a pris naiſſance, & des moyens par leſquels cet art s'eſt étendu, & démontre enſuite tout ce qu'il y a de défectueux dans la maniere dont les Portugais l'enſeignent. C'eſt en Latin qu'ils en expliquent les préceptes aux enfans; & il régne dans leurs leçons un ſi grand nombre de préjugés & d'opinions ridicules, que l'on croit moins entendre diſcourir un profeſſeur d'éloquence, que bavarder un diſeur de riens du ſiécle paſſé. C'eſt dans des penſées deſtituées de toute vraiſemblance, dans des expreſſions inuſitées, dans des métapho-

eos in pretio sunt, locis nonnullis, quam in singulis ineptiant, planum facit. Tùm demùm ostendit, eos inventionis, dispositionis, & locutionis *rhetoricæ regulas omninò ignorare. Quod exemplorum copia eruditè demonstrat.*

VI. Deindè in altera epistola, quæ sexta ordine est, verum rhetoricæ artis usum *exponit. Ac primò ponit tamquàm viris doctis exploratum,* Candidatum rhetorices Pomeii, & Ariadne rhetorum Juglaris, *& ejus generis libellos, quibus Lusitani præceptores admodùm delectantur, ad imbuendos pueros veris rhetoricæ præceptionibus accommodatos non esse: nihil enim commodè, aut ferè nihil tradunt. Deindè & illud quasi minimè dubium proponit, rhetoricam artem Lusitano sermone tradi oportere. Quibus constitutis, rem ipsam pressè aggrediens, docet, tantam tàmque incredi-*

res outrées, dans l'affectation de phrases qui commencent & qui finissent de même, & autres pareilles puérilités, qu'ils placent l'essence de l'éloquence. Se peut-il un genre d'instruction plus futile? Pour prouver par le fait, notre Capucin examine les orateurs sacrés les plus accrédités en Portugal, cite les endroits les plus applaudis de leurs ouvrages, & en fait voir tout le ridicule. Il montre enfin qu'ils n'ont pas même l'idée de la moindre régle sur ce qui s'appelle invention, disposition & élocutions oratoires, & il démontre savamment ce qu'il avance par un grand nombre d'exemples.

VI. Il fait connoître, dans sa sixieme lettre, le véritable objet de la rhétorique. Le *Candidat de la rhétorique de Pomey*, l'*Ariane des rhéteurs de Juglaris*, & d'autres ouvrages de cette espéce, sont les guides chéris, sur les pas desquels les professeurs Portugais font marcher leurs éléves : on ne peut cependant, dit notre Capucin, en choisir, au jugement des personnes éclairées, de moins propres à conduire dans les sentiers de la véritable éloquence. Rien, ou presque rien, dans ces auteurs, ne se trouve dit d'une maniere convenable. Les principes de l'élo-

bilem esse fecunditatem idearum nostrarum, ut nullo vocabulorum numero possit exhauriri. Adeòque necessarium fuisse ut tropis & figuris verborum uteremur, quæ & sermonis faciant compendium, & rem ipsam clarius exponant, & humanam confabulationem jucundiorem reddant. Jàm verò cum adfectus animi non modò certis signis, quæ vel in visu, vel reliquâ corporis parte eveniunt, aliis noti fiant, sed etiam peculiari verborum genere utantur, multumque varient inter se; hæ autem figuræ tàm admirabilè, ac planè inexplicabili polleant efficientia ac vi, ut omninò similes animi motus in iis, qui audiunt, excitent; oportet eum, qui aliis, quod sibi proposuit persuadere vult, signa hæc omnia, & dicendi formas habere exploratas, quo faciliùs alios, quo velit, flectere possit. Necessaria igitur est notitia figurarum tùm verborum, tùm animi, ad aliquid persuadendum. At non est necessaria notitia nominum, quibus eæ à rhetoribus significari solent: ipsæ enim homini vel nihil de illis cogitanti, modò rem penitùs teneat, sponte se offerunt. Illud autem est necessarium, rem planè cognoscere, & quid locus, quid tempus, quid auditor ferat, penitùs considerare: nom enim res omnes eodem figurarum genere tractandæ

quence doivent d'abord être donnés en langue Portugaiſe ; c'eſt une choſe qui ne paroît ſouffrir aucune difficulté. De ces réflexions préliminaires, notre Capucin en vient à traiter lui-même le ſujet dont il eſt queſtion. L'abondance de nos idées, dit-il, eſt ſi grande & ſi incroyable, qu'il n'eſt aucun nombre de mots qui puiſſe ſuffire à les rendre, de ſorte qu'il a fallu néceſſairement ſe ſervir de tropes & de figures pour nous exprimer avec plus de conciſion, pour expoſer nos concepts avec plus de clarté, & pour jetter de l'agrément dans nos diſcours. Mais les affections de l'ame ſe manifeſtent de pluſieurs manieres : indépendamment d'un genre d'expreſſion déterminé, tel que celle du geſte & de la phyſionomie qui varient ſelon les différens mouvemens qui ſe paſſent en nous, le langage, proprement dit, nous fournit encore un genre d'expreſſion qui nous eſt particulier, expreſſion qui, par un effet admirable & abſolument inexplicable, fait participer ceux qui nous entendent, aux émotions que nous éprouvons. On ſent de quelle néceſſité indiſpenſable il eſt pour l'orateur, dont le but eſt de perſuader, de connoître ces différens genres d'expreſſions, au moyen deſ-

ſunt aut animi, autem verborum. Hæc qui teneat, & calleat, eum eloquentiæ myſteria omnia pène cognita habere manifeſtum eſt.

Deindè de triplici dicendi genere ſublimi, ſimplici, mediocri planè & accuratè diſputat : ubi Luſitanorum quorumdam flagitia tangit, & exagitat, qui in contraria vitia incurrentes, frigidum, vel diſſolutum, vel ſiccum dicendi genus in deliciis habent, nec modùm tenent, nec decorem agnoſcunt. Ver-

quelles ſeules il peut entraîner les eſprits. Il faut donc, pour perſuader, avoir une parfaite connoiſſance de tout ce qui s'appelle figure, ſoit de mots, ſoit de paſſions ; mais, pour les noms que les rhéteurs ont donnés à ces figures, on peut fort bien les ignorer ; car elles viendront s'offrir d'elles-mêmes, & ſans qu'on y penſe, dès qu'on aura acquis le ſentiment réfléchi de leur uſage & de leur effet. Ce qu'il eſt important de connoître, c'eſt la nature de l'objet que l'on traite ; il faut encore avoir égard au lieu & au temps où l'on parle, ainſi qu'à la diſpoſition d'eſprit des auditeurs ; car on ne doit pas employer indiſtinctement, en toute rencontre, les mêmes tours oratoires, ni chercher à exciter les mêmes mouvemens. Celui qui aura une parfaite connoiſſance de ces différens objets, pourra ſe regarder comme initié dans preſque tous les myſtéres de l'éloquence.

Il traite enſuite, en termes clairs & pleins de juſteſſe, des trois genres oratoires, du genre ſublime, du genre ſimple & du genre modéré ; ce qui lui fournit l'occaſion de relever les défauts de quelques Portugais qui, outrant tous les genres, penſent atteindre à la perfection

bo dicam, pedantismum, & scicentismum, *ut ità loquar, quæ vitia in Lusitania longè latèque funduntur, exponit & confutat, adductis Lusitanorum erratis, qui in aliquo numero sunt. Præsertim vero acri judicio examinandam sibi sumit orationem quamdam in funere Emmanuelis Caetani Souza de clericis regularibus S. Caetani, à quodam Philippo Josepho Gama, academiæ pro Lusitana historia scribenda alumno, conscriptam, in eâque vitia omnia elapsi sæculi sese offerre non sine sale demonstrat.*

Præterea de ratione persuadendi tractat; atque missis rhetoricorum præceptis, quæ ex libris vulgatis peti posse censet, id tantum adfert, quod sibi ad bonorum auctorum lectionem accommodatum videantur. Primò itaque docet, pleraque, quæ in rhetoricis istis libris continentur, esse inutilia, ut illud est de locis communibus, de figurarum numero, ac nominibus, & hujusmodi sexcentis. Deindè admonet, præcipuum præceptum esse rem penitùs cognoscere. Vult enim priùs

en compoſant des diſcours froids, ſecs & ſans liaiſon ; ils ne ſavent ni garder un juſte milieu, ni obſerver les convenances. Le ton pédanteſque & l'étalage d'une érudition déplacée ſont encore des défauts fort ordinaires aux orateurs Portugais ; notre Capucin en apporte pluſieurs exemples, pris dans ceux de leurs écrivains qui jouiſſent d'une certaine réputation. Il ſoumet, entr'autres, à l'examen d'une ſaine critique, une certaine oraiſon funébre d'Emmanuel Cajetan Souza, clerc régulier de S. Cajetan, & fait voir tout le mauvais goût du dernier ſiécle, répandu dans cet ouvrage compoſé par un certain Philippe-Joſeph Gama, membre de l'académie inſtituée pour écrire l'hiſtoire du Portugal.

De-là il paſſe à l'examen des moyens qu'il faut employer pour perſuader. Ces moyens ne ſe trouvent point dans les livres écrits ſur cette matiére ; & c'eſt dans les modéles que nous ont laiſſé les bons écrivains, qu'il faut les chercher. L'on doit donc d'abord, ſelon lui, mettre de côté tout ce que diſent les rhéteurs ſur les lieux communs, ſur le nombre des figures, ſur leurs noms, & ſur mille autres choſes de cette nature. Bien connoître ſon

habeat orator rem, de qua dicat, quam cogitet quibus verbis quidque dicat, aut quomodò; quod sine bona logica, quæ rectè judicandi scientiam tradat, adsequi non potest. Tertium monitum est, ut sibi persuadeat orator, non nisi verum, aut veri simile illud esse, quod animum movet: adeòque oratoris esse verum quanta maximè fieri potest luce perfundere, ut id, quod vult, efficiat. Quartum monitum est, ut auditores faciat adtentos: quod duobus modis consequi poterit: primum si ostendat, se aliquid novum ac inauditum esse dicturum, quæ novitas figurarum varietate indicari potest. Deindè si argumentum eo modo proponat, ut non totum simul pandat, se aliquid semper ostendendum relinquat, quod adtentionem excitet. Quintum monitum est, ut dexterè se in auditorum animos insinuet, nec veritatem nudè proponat, sed aliquo condimento suavem reddat: ut non duriter auditores excipiat, sed blandè molliterque adliciat: interdum verò eorum partes sibi sumere videatur, quo faciliùs adliciat eos. Sextum verò & non ultimum monitum est, animi motus, seu adfectus rectè excitare nosse: nihil enim non facit homo, si germanus animi motus in eo excitetur. Sed hæc reconditam humanarum adfectionum cognitionem

objet, voilà le ſeul précepte qu'il donne. L'orateur doit ſavoir ce qu'il convient qu'il diſe, avant que de s'occuper des termes dans leſquels il le dira, & des tours qu'il lui faut employer; mais il n'y a que la logique qui puiſſe donner ce tact & cette droiture de jugement. L'orateur doit ſur-tout ne point perdre de vûe qu'il n'y a que la vérité qui ſoit propre à remuer les eſprits, & qu'au défaut de la vérité, il faut au moins ne point attaquer la vraiſemblance, le principal objet de l'éloquence étant de répandre le plus grand jour ſur ce qui eſt vrai; ſans quoi, l'effet qu'elle ſe propoſe, ne peut couronner ſes ſuccès. Il conſeille enſuite de captiver l'attention de ſon auditoire. On peut y parvenir de deux manieres : ou en laiſſant voir que ce que l'on ſe propoſe de dire, eſt nouveau & hors de la claſſe des choſes ordinaires, ce que l'on peut faire preſſentir par la variété des figures : ou en expoſant ſon ſujet, de façon qu'il ne ſoit pas apperçu tout entier dès l'entrée, & qu'il en reſte toujours quelque choſe à connoître. Pour ſe concilier la bienveillance de ſes auditeurs, il ne faut point préſenter nuement la vérité, mais la revêtir d'une maniere agréable; il faut éviter

requirunt, ſine quâ nihil orator efficiet. Hæc generatim.

Singulatim verò docet, qua ratione unæquæque orationes condi debeant. Ac primùm Luſitanorum morem reprehendit, qui in funebri laudatione verſiculum aliquem bibliorum ſumunt pro themate, omniaque ex ſcripturâ deducunt: & quaſi multo ante prophetis revelata eſſent, perſuadere conantur. Docetque ſecundum Ciceronem, hoc genus dictionis non niſi narrandis, exponendiſque factis, ſine ullis argumentationibus conſici debere, ad animi motus leniter tractandos magis, quam ad finem faciendam, aut conſirmandam, accommodate. Non enim dubia firmantur, ſed quæ certa, aut pro certis poſita ſunt, augentur. Quod ipſum lucu-

ſur-tout un ton impérieux, & tâcher au contraire de s'inſinuer doucement dans les eſprits, ſe mettant quelquefois à la place de ceux qui nous écoutent, & paroiſſant occupés de ce qui peut les intéreſſer. Le chef-d'œuvre de l'art eſt de ſavoir émouvoir & réveiller à propos les paſſions; il n'y a rien que l'on n'obtienne de celui que l'on ſait paſſionner; mais cela demande une connoiſſance profonde de la nature & de ſes mouvemens, connoiſſance ſans laquelle un orateur ne doit point ſe flatter de réuſſir. Tels ſont les préceptes que donne en général notre Capucin.

Il enſeigne enſuite en particulier quelle eſt la forme propre à chaque genre, & il blâme à cette occaſion l'uſage où ſont en Portugal les faiſeurs d'oraiſons funébres, de prendre pour texte un verſet de l'écriture, de tirer la totalité de leurs diſcours des livres ſacrés, & de s'efforcer de perſuader à leur auditoire, que les objets dont ils l'entretiennent, ont été préſens aux yeux des prophétes. Cicéron, dit-il, penſoit très-judicieuſement que ce genre n'eſt point ſuſceptible de raiſonnemens probatoires, & qu'il ne comporte que des narrations & des développemens de faits; on ne doit point s'y propoſer pour but

lenter exponit, atque exemplo corroborat Pauli Segneri. Deindè de altero orationum genere, quas morales *vocant, ediſſerit: planèque docet, hujusmodi orationes non aliis præceptis indigere, quam profanæ ceteræ; quod etiam confirmat exemplo Nazianzeni, & Chryſoſtomi, præſertim verò Auguſtini, qui libris de* Doctrina Chriſtiana *id ipſum fusè pertractat. Quare poſt humaniorum litterarum ſtudium, & bibliorum reconditam cognitionem, legendos eſſe ait PP. nonnullos, ut Chryſoſtomum, Baſilium Cæſarienſem, utrumque Gregorium, Ambroſium, ceteroſque quorum doctrinam ac in humanis litteris peritiam pro cujuſque merito breviter declarat. Ad extremum de actione explicat, & voce, quam in Luſitanis oratoribus omnibus deſiderari præ ſe fert: atque hanc laudem Italis ſuis tribuit, bene pronunciandi, & agendi.*

Hæc

d'établir la croyance pour ce que l'on dit, ou de l'augmenter, mais ſimplement d'émouvoir doucement les eſprits; il n'y eſt pas queſtion en effet de choſes douteuſes qu'il faille affranchir du doute, mais de choſes certaines, ou regardées comme telles, dont il faut accroître l'importance: vérité que notre Capucin prouve & par le raiſonnement & par l'exemple de Paul Ségneri. Il traite enſuite des diſcours moraux. Les préceptes que l'on doit y ſuivre, ſont les mêmes que ceux qui doivent être ſuivis dans la compoſition des diſcours profanes, ce qui ſe trouve prouvé par l'exemple de S. Grégoire de Naziance & de S. Chryſoſtome, & particuliérement par celui de S. Auguſtin, qui traite cet objet même d'une maniere fort étendue dans ſon livre de la doctrine chrétienne. Sur quoi, notre Capucin penſe que, lorſque l'on a terminé l'étude de ce que l'on appelle les humanités, & qu'on connoît à fond les livres ſaints, on doit ſe livrer à la lecture de quelques-uns des peres, tels que S. Chryſoſtome, S. Bazile, les deux SS. Gregoire, S. Ambroiſe, &c. Tous ces peres étoient fort verſés dans les lettres humaines; & notre auteur donne à chacun d'eux la louange

Hæc qui rectè intelligat etiamsi rhetoricos nullos pervolverit, eum tamen legendis optimis oratoribus oratorem ipsum non malum evasurum putat. Veruntamen quædam addit tironum commodo. Cumque sibi persuadeat, nullum exstare oratorem Lusitanum: qui cum pretio legi possit, monet præceptores, ut omnia, quæ necessaria sunt, in ipsis Ciceronis orationibus tironibus aperiant, ope utentes Jesuitæ du Cygne. *Hæc autem præsertim inter legendum observanda esse monet. Primo rationum pondus, ordo, conjunctio, amplificatio. Deindè verisimilitas sententiarum: munditіes ac elegantia sermonis: modus in epithetis adhibendis, ac numerus oratorius: tum ad extremum peritia in inducendis figuris: ac modestia & dexteritas in rebus tractandis invidiæ plenis.*

qui lui eſt dûe à cet égard. Il en vient enfin à l'action & à la prononciation. Les Italiens ſes compatriotes réuniſſent, dit le Capucin, ces deux talens au ſuprême dégré : il n'en eſt pas de même des Portugais ; ils n'ont pas un orateur qui ſache prononcer.

Quiconque, dit-il, ſaiſira l'eſprit de ces préceptes, & y joindra la lecture des bons orateurs, pourra devenir lui-même un orateur ſupportable, quand il ne liroit aucun des ouvrages qui ont été faits ſur la rhétorique : il ajoute cependant quelques autres préceptes en faveur des commençans. Dans la perſuaſion où il eſt, qu'il n'exiſte pas un ſeul orateur en Portugal, de la lecture duquel on puiſſe retirer quelque profit, il conſeille aux profeſſeurs de prendre tous les exemples dont ils auront beſoin dans Cicéron. C'eſt à faire ſentir les beautés de cet habile écrivain, qu'ils doivent s'attacher ; & ils pourront ſe ſervir, dans l'exécution de ce plan, du commentaire du jéſuite du Cygne. Quant aux choſes qu'il deſire que l'on obſerve particuliérement dans la lecture de cet orateur, c'eſt le poids de ſes preuves, l'ordre, la liaiſon du diſcours, & ſa maniere d'amplifier. L'on remarquera

Post hæc declarat, debere præceptorem orationem Lusitanam à se conscriptam tironibus ante oculos ponere, eamque diligenter explicare, ut habeant pueri, quod imitari possint. Tum certis diebus cogere auditores ut dato aliquo argumento alter accuset, alter defendat, & quidquid idoneum videatur in medium adducant : jubeatque ut id ipsum scriptis consignent : emendetque errata, tum quæ locutionem, tum quæ rhetoricam spectant. Quæ si sedulo fecerint, brevi tam multum proficient, quantum fortasse nulli, qui totos viginti annos ex vulgari dicendi via rhetoricantur. Cum verò aliquos progressus habuerint adolescentes, auctor sit iis, ut meditate legant Ciceronis oratorem ad Brutum, & *de* Partitionibus oratoriis : *tum etiam* Oratorem ad Q. fratrem, *atque in orationibus Ciceronis dies, noctesque sint. Doctores verò commonefacit*

ensuite la vraisemblance des pensées, la correction & l'élégance du style, la sobriété dans l'emploi des épithétes, & le nombre oratoire ; enfin l'adresse avec laquelle il amene ses figures, ainsi que la circonspection & l'habileté qui régnent dans la maniere dont il traite les matieres délicates & susceptibles d'une prévention défavorable.

Le professeur doit sur-tout mettre sous les yeux de ses disciples un discours qu'il aura composé lui-même en langue Portugaise ; il leur en fera l'analyse raisonnée, & ils auront, par ce moyen, un modéle toujours présent d'imitation. Il faudra encore qu'à des jours marqués pour cela, il les oblige de composer eux-mêmes sur un sujet donné. Dans ce genre d'exercice, l'un soutiendra le pour, l'autre soutiendra le contre ; chacun employera les raisons qui lui paroîtront les plus propres à l'établissement de son opinion ; &, comme ce combat se sera passé par écrit, le professeur finira par corriger chaque composition, y faisant remarquer les défectuosités, soit relativement au style, soit relativement aux principes de l'éloquence. En suivant avec soin cette méthode, l'on fera plus de progrès en très-peu de temps,

ut pervolutent ex Græcis Ariſtotelem, *&* Longinum, *& etiam* Demetrium: *ex Latinis*, Ciceronem, *&* Quinctilianum; *nam his ferè definitur quidquid rhetoricæ nomine excellit. Poſſunt etiam conſuli* panegyrici veteres, *ſed caute. Recentiores verò rhetoricos ferè omnes explodit, ſi excipiatis Voſſii* Inſtitutiones oratorias, *quæ pro occaſione legi poſſunt. Multum etiam ad augendam eloquentiam faciunt Græcorum, & Romanorum oratorum verſiones ab Italis præſertim factæ: immò & orationes plures ab iiſdem conſcriptæ domeſtico ſermone, ut ſunt Segneri, Caſſini, Barberini, & ceteri. Quos ſi legerint, & cum veteribus contulerint, rectè fecerint. Hæc illæ. In quo illud eſt notandum, omnia, quæ Capuccinus in hac & præcedenti epiſtolâ de rhetoricâ præcipit, certis Ciceronis locis, quæ ſine ſingularum pagellarum ſe offerunt, confirmata reperiri.*

que l'on n'en feroit en vingt ans par la route ordinaire. Lorſque le profeſſeur verra ſes éléves, inſtruits juſqu'à un certain point, il les engagera pour lors à lire & à méditer lès partitions oratoires de Cicéron, & tout ce que cet orateur a écrit ſur l'éloquence, ſoit à Brutus, ſoit à Quintus ſon frere ; il les invitera ſur-tout à lire jour & nuit les diſcours de ce grand homme. Pour ce qui eſt des profeſſeurs eux-mêmes, notre Capucin leur recommande la lecture aſſidue d'Ariſtote, de Longin & de Démetrius, chez les Grecs ; de Cicéron & de Quintilien chez les Latins : c'eſt dans cet auteur que ſe trouve renfermé tout ce qui a été dit de mieux ſur la rhétorique. On peut encore lire les panégyriſtes anciens ; mais il faut être en garde contre le mauvais goût qui régne dans pluſieurs endroits de leurs écrits. Quant aux livres modernes ſur l'éloquence, il n'y en a pas un dont on puiſſe faire le moindre cas, ſi l'on en excepte les inſtitutions oratoires de Voſſius, que l'on peut lire en paſſant. Ceux qui s'appliquent à l'éloquence, peuvent encore retirer beaucoup de profit des traductions des orateurs Grecs & Latins ; de celles ſurtout qui ont été faites en Italien. On a

Sed antequam finem faciat, præjudicatam Lusitanorum plerorumque opinionem confutat, qui Antonium Viciram tamquam Demosthenem aliquem, aut Ciceronem ita extollunt, ut de ejus laudibus dicendi finem non faciant. Cumque ingenuè admoneat amicum suum, se nihil de doctrinâ, pietate, ac existimatione Viciræ detractum velle; planè demonstrat, Viciram in rhetoricâ arte planè cæcum, & nullum oratorem esse, sed ex quisquiliis & ineptiis elapsi sæculi, quas Itali scicentismum *vocant, totum compositum. Nec dum à* fanatismo *liberat propter librum* Clavis prophetarum, [*editus non est: sed in* Historiâ rerum futurarum, *quæ satis est vulgata, eum adumbrat*] *in quo vir nec Græcæ, nec Hebraïcæ doctus, sed malum scripturæ interpretem esse ostendit. Nam ex malè intellecto Apocalypsis capite vigesimo, quod ad verbum contra SS. PP.*

encore, en cette langue, quelques ouvrages originaux eſtimables; tels ſont les diſcours de Segneri, de Caſſini, de Barberin, &c. Il eſt à propos de remarquer que notre Capucin appuye, ſur l'autorité de Cicéron, dont il cite les paſſages, tout ce qu'il dit dans cette lettre & dans la précédente, relativement à la rhétorique.

Avant de terminer ſa lettre, il attaque la prévention des Portugais pour Antoine Vicira. Selon eux, ni Cicéron ni Démoſthene ne l'emportent ſur cet Auteur; & il ne leur eſt pas poſſible de tarir ſur ſes louanges. Je ne prétends, dit ingénument notre Capucin à ſon ami, donner atteinte en rien à la piété de Vicira, ni à l'eſtime qu'on doit avoir pour ſa perſonne; mais, pour ce qui eſt de l'éloquence, il n'en a pas la moindre idée; & ſes œuvres n'offrent qu'un amas du mauvais goût & des puérilités pitoyables du dernier ſiécle. On cherche l'orateur, & l'on ne trouve que le *ſavantaſſe*, comme diſent les Italiens. Vicira, continue-t-il, peut même, à la rigueur, être ſuſpecté de fanatiſme pour ſon livre de la *Clef des Prophétes*; ce livre, il eſt vrai, n'a point encore paru, mais on en trouve tout le

ſenſum accipit, contendit, ſuturum eſſe in terris millenarium quoddam Chriſti regnum, *futurum quintum imperium, ejuſque imperatorem ex Luſitaniâ eſſe exiturum: & hujus generis alia, quæ bono viro vel aliud agenti excidiſſe videntur, nec niſi apud indoctos & harum rerum imperitos laudem invenerunt. Tantum in eo laudat politicæ artis peritiam, quam epiſtolis ſuis Luſitanis declarat, quæ typis editæ ſunt: quarum aliquæ bene ac emendate conſcriptæ videntur. Quod idem de cæteris Luſitanis illuſtrioribus, ut ſunt archiepiſcopus Cranganovenſis, epiſcopus Martirienſis, quidam canonicus regularis, aliique oratores, qui eadem corda oberrant, monitum vult.*

deſſein dans l'*Hiſtoire des choſes futures*, ouvrage aſſez connu. L'auteur n'y montre aucune véritable connoiſſance du Grec ni de l'Hébreu ; & l'on ne peut le regarder que comme un mauvais interprête de l'écriture. Il ſoutient en effet, faute d'avoir entendu le vingtieme chapitre de l'apocalypſe, à la lettre duquel il s'attache contre le ſentiment des peres, *qu'il y aura ſur la terre un certain regne de Jéſus-Chriſt, qui durera mille ans*, qu'il ſe formera un cinquieme empire ; & que ce ſera le Portugal qui lui fournira un empereur : il avance encore quelques autres rêveries ſemblables que, pour ſon honneur, il faut ſuppoſer lui être échappées par diſtraction, & auxquelles il n'y a que des ignorans & des gens peu verſés dans ces matieres, qui aient pu applaudir. Vicira connoiſſoit mieux la politique, comme il l'a fait voir dans ſes lettres, qui ſont imprimées, & dont quelques-unes ſont bien écrites, au jugement de notre Capucin. Ce qu'il dit de Vicira, eſt ce qu'il faut penſer des Portugais qui ont le plus de réputation, de l'archevêque de Cranganor, de l'évêque de Martira, d'un certain chanoine régulier & de tous les autres orateurs dont les ouvrages ſont jettés dans le même moule.

VII. Septima epiſtola eſt, quæ de poeticæ arte *diſſerit. Initio poſtquam præ ſe fert, ſeſe de poetis Luſitanis non poſſe pro rei dignitate judicare, propterea quia parum temporis iis legendis conſumuit; fatetur tamen, ſibi eos minimè placere hoc nomine, quod veterum poetarum, qui punctum omne tulerunt, nullo modo ſimiles ſunt. Hujus rei cauſſas duas invenit: altera eſt, quod carent notitia artis: neque enim patrio ſermone artem ullam poeticam habent: nec exterorum ſcripta, quid ipſam recte explicarunt, legunt: ſed ex diſciplina ſuperioris ſæculi omnes poetantur. Itaque verſiculos interdum faciunt, carmen aliquod, aut poema recte non faciunt. Altera eſt, quod præceptores, præſertim Jeſuitæ, etſi quædam Latine componant, tamen religioni ſibi ducunt Luſitana lingua carmen pangere: in iiſque artificium omne exponere. Quaſi non ſacri ſcriptores domeſtica lingua verſus funderint: non Baſilius, non Gregorius Nazianzenus, non Paulinus, non Apollinaris, non ipſe Ignatius Loyola verſus vernacula lingua ſcripſerit. Ex-quo exſiſtit, ut omnis artis expertes, quam nec vernacula, nec Latina lingua acceperunt, nihil apte commodeque excogitare poſſint, & fundere.*

VII. Sa ſeptieme lettre roule ſur l'art poëtique. Il avoue d'abord qu'il n'eſt point en état de porter un jugement convenable ſur les poëtes Portugais, à la lecture deſquels il n'a donné que très-peu de temps ; mais il ajoute qu'il ſe ſent porté à n'en pas faire grand cas, par la raiſon qu'ils ne reſſemblent en rien aux poëtes anciens, dont les ouvrages offrent cependant les chefs-d'œuvre de l'art. Deux choſes lui paroiſſent avoir éloigné les Portugais de la route véritable. Ils ne ſavent d'abord ce que c'eſt que poëtique ; ils n'ont aucun ouvrage qui en traite dans leur langue ; ils ne liſent point ce qu'on a écrit là-deſſus chez les autres peuples ; & ils modélent toutes leurs productions ſur celles du dernier ſiecle : auſſi font-ils par fois quelques vers ; mais, pour une piéce & un poëme régulier, il n'en faut pas chercher chez eux. L'autre raiſon du défaut de bons poëtes en Portugal, c'eſt que les profeſſeurs, & ſur-tout les Jéſuites, font bien quelques compoſitions Latines, mais ne ſe permettroient point la moindre production poëtique en langue vulgaire, où les principes de l'art ſe trouveroient obſervés, & plus généralement connus. Comme ſi les écrivains ſacrés,

(absurde pour le siecle qui venait de s'écouler assez fondé pour celui où vivait l'auteur

His præmiſſis declarat, *bonum poetam duobus omnino indigere*, ingenio, & judicio. *Quorum naturam exponens oſtendit*, *multa contra* bonum ingenium *pleroſque peccare*, *præſertim recentiores*, *quæ vitia* ineptum ingenium *vocari ſolent. Nam cum non animadverterent*, *ingenii partus*, *& ideas judicio temperari debere*, *quidquid ingenioſum ſibi videbatur probarunt : immo nec in ipſis veterum ſcriptis album ab atro ſecernere potuerunt. Hinc illæ fluxere ineptiſſimæ poeſios formæ*, *quæ præſertim à fine XVI. ſæculi in Europa obtinuerunt*, *& etiam nunc obtinent in Luſitania*, *& Hiſpania cetera. Hinc carmina illa*, *quæ* ſecurim, *quæ* ovum, *quæ* pyramidem, *quæ* hominem, *& ejus generis figuras exhibent. Hinc* lipogrammata, enigmata, equivoci, anagrammata, acroſtici, chronogrammata, echo, labyrinthi, verborum

les Basile, les Gregoire de Naziance, les Paulin, les Apollinaire, & Ignace de Loyola lui-même, n'avoient point fait des vers dans leur langue naturelle. Qu'arrive-t-il de-là ? Que, n'ayant aucun ouvrage ni Latin ni Portugais, où ils puissent puiser les connoissances de l'art, ils ne sauroient imaginer ni produire rien de supportable.

Après cette observation préliminaire, notre Capucin dit que, pour être bon poëte, il faut réunir l'invention & le jugement. Il explique en quoi consistent ces deux qualités de l'esprit, & montre combien souvent on s'est fait une fausse idée de l'invention, sur-tout parmi les modernes, en prenant des sottises puériles pour des productions du génie. L'imagination & le feu des idées veulent être réglés par le jugement ; l'oubli de cette vérité a fait applaudir à tout ce qui avoit le moindre air de nouveauté ; & l'on n'a plus distingué, dans les anciens même, ce qui étoit bon de ce qui étoit mauvais. De-là sont venus tous ces genres singuliers de poësie, qui ont été en vogue en Europe, sur-tout depuis la fin du seizieme siecle, & qui sont encore en usage en Portugal & en Espagne : de-là ces poëmes,

lusus, repetitio vocabuli *in singulis epigrammatis versibus*, & *ejus generis alia, quæ elapso sæculo præcipua ingenii laude ferebantur. Quorum tametsi in antiquitate vestigia se offerant, veluti in Ovidio, Theocrito, Tryphiodoro, aliis, immo in rhetorica Aristotelis, & secundo libro de oratore Ciceronis, qui quædam exempla adferunt; tamen non nisi postremis his sæculis quasi exquisitus aliquis ingenii fetus habita fuere. Hinc etiam* equivoci *voces in Latinam linguam inductæ sunt, cujus luculentus textis est Thesaurus, & Juglares, ceterique elogiorum* lapidarium *conditores: qui veterem inscriptionum facilitatem, & majestatem tam ineptis argutiis depravarunt. Hæc aliaque, quæ adducit, & reprehendit, non nude proponit, sed exemplis domesticis, immo vero eruditione solida ornat, & confirmat.*

dont les vers plus ou moins longs repréſentent une hache, un œuf, une pyramide, un homme, ou telle autre figure ; de-là les lipogrammes, les énigmes, les équivoques, les anagrammes, les acroſtiches, les chronogrammes, les échos, les labyrinthes, les jeux de mots, les répétitions de la même expreſſion à chaque vers, & quantité d'autres eſpéces de ſemblables productions, qui paſſoient pour des efforts de génie dans le dernier ſiécle. On en trouve, il eſt vrai, quelques exemples dans l'antiquité, comme dans Ovide, dans Théocrite, dans Tryphiodore, &c. Il en eſt même queſtion dans la rhétorique d'Ariſtote & dans le ſecond livre du traité de l'orateur de Cicéron ; mais c'étoit au dernier ſiécle qu'il étoit réſervé d'en faire l'objet de ſon admiration. Une des ſuites de ce mauvais goût a été d'introduire l'équivoque juſques dans la langue Latine. Le *Theſaurus*, Juglaris, & les autres faiſeurs d'éloges lapidairs, en e/ offrent une preuve frappante dans la ſubſtitution qu'ils ont faite de ces ſottiſes, à la ſimplicité & à la majeſté des inſcriptions antiques. Notre Capucin ne ſe borne point, en parlant de ces défauts, à de ſimples allégations ; il cite des exemples

Porro hæc vitia ex defectu judicii limati, ac rhetoricæ artis proficisci, neminem inficiaturum esse contendit. Quod cum Lusitanis paradoxum omnino videri soleat, quippe qui existimant rhetoricam artem non nisi in soluta oratione locum habere; primum singulatim ac ordine docet, ad conficiendum quodlibet poema vel drammaticum, *vel* narrativum *necessaria esse præcepta rhetoricæ. Deinde demonstrat, ex hoc uno fonte nasci quod Hispani, ac Lusitani poetæ vix unquam decorum servent. Duo enim præsertim peccant: alterum, quod nulla habita ratione aut personarum, aut rerum, semper inverisimile aliquid & incredibile fundunt, & dicunt: alterum quod id ipsum tam mirifico, & obscuro dicendi genere declarant, ut omnino intelligi non possit. Quod adductis celebriorum locis conficit luculenter. Quibus omnibus opponit Virgilium, & Horatium, qui nihil non apte, non commode, non recte dicunt.*

pris dans les auteurs Portugais ; & la preuve qu'il donne par les faits, ſuppoſe beaucoup d'érudition.

On doit, ſelon lui, rapporter ces défauts, comme à leur cauſe principale, au manque de régle dans le jugement, & à l'ignorance des principes de la rhétorique. C'eſt une vérité qu'il ne croit pas que l'on puiſſe révoquer en doute ; mais, comme elle ne paſſeroit que pour un paradoxe en Portugal, où l'on croit que l'art de la parole n'eſt applicable qu'aux ouvrages écrits en proſe, il s'attache à prouver méthodiquement, & ſur tous les points, qu'il eſt impoſſible de faire un bon poëme, ſoit épique, ſoit dramatique, ſi l'on n'obſerve point les préceptes de la rhétorique. Il fait voir enſuite, d'une maniere démonſtrative, que c'eſt par le manque d'application de ces préceptes, que les poëtes Eſpagnols & Portugais péchent contre les convenances, & ne gardent point ce qu'on appelle le *decorum*. Ils ont en particulier deux défauts : ils n'ont aucun égard ni à la qualité des perſonnes, ni à la nature des circonſtances ; & ils attaquent la vraiſemblance, juſqu'à ſuppoſer des choſes qu'il eſt impoſſible de croire. Ils ajoutent, à ce premier défaut,

His in universum constitutis, ad singularia venit, in quibus non omnia abundanter pertractat; sed, quæ magis utilia videntur, ut ineptias explodat, ac verum gustum poeseos excitet, ordine persequitur. Itaque de singulis poeseos generibus plurima scite ac erudite docet. Præsertim vero de Lusitano epigrammate, quem Soneto *vocant, utilia præcipit : salseque videt ineptias Antonii Soaresii, quem vulgo* Chagas *nominant, Ludovici Camoensii, aliorumque, qui præcipuam epigrammatis laudem apud nostros tulerunt.*

Deinde de Latino epigrammate explicat : ubi posteaquam Græcos extulit, quod præter ceteros naturam ipsam sequantur, laudat Catullum *hoc nomine, quod ad Græcos quam proxime accedat : contra ea* Mar-

celui de s'exprimer d'une façon extraordinaire & si obscure, qu'il n'est pas possible de les comprendre. Notre Capucin cite là-dessus plusieurs passages, & leur en oppose d'autres, tirés de Virgile & d'Horace, dans lesquels tout se trouve dit à propos, clairement & avec justesse.

De ces observations générales, il descend à l'examen de chaque genre en particulier. Il n'entre point dans tous les détails; mais il ne laisse rien échapper de ce qui peut lui fournir l'occasion de tourner en ridicule le mauvais goût, & de ramener à celui de la bonne poésie. Il parle donc, en homme instruit, des différens genres; il donne sur-tout les meilleurs avis sur l'épigramme Portugaise, c'est-à-dire, sur les sonnets que compose cette nation, & il répand le sel de la plaisanterie la plus fine sur Antoine Soarez, appellé vulgairement *Chagas*, sur Louis Camoens, & sur quelques autres, regardés par leurs compatriotes comme les modéles des épigrammatistes.

Il parle ensuite de l'épigramme Latine; &, après avoir loué les Grecs, qui sont ceux dont les écrivains ont le plus de naturel, il met Catulle au premier rang, place qu'il lui donne pour avoir été celui

tialem *vituperat*, *propterea quia ad acumina deflectit : idque*, *plaudente Mureto & Giraldo. Hinc ad alterum epigrammatis genus*, *nempe inscriptiones*, *divertens*, *postquam præmisit*, *neminem*, *qui germanæ eloquentiæ præcepta vel primoribus labris degustarit*, *dicendi formam* Thesauri, Juglaris, Massenii, Labbei, *aliorumque*, *qui lapidaria elogia scripserunt*, *in pretio habere posse* ; *enarrat* argutiarum *historiam* ; *& rem ab alto ducens*, *exponit*, *corruptam ejusmodi eloquentiam argenteo sæculo incepisse opera Senecæ*, *Lucani*, *Martialis*, *aliorumque*, *qui provinciarum ineptias*, *& ampullosum dicendi genus in urbem inportarunt. Sed multo pejus post Antonini Cæsaris tempora*, *in quibus concisum illud*, *atque argutum dicendi genus magis magisque obtinuit*, *idque usque ad sæculum XI. quo Latina lingua extincta est. Non tamen adeo depravatus erat Latinus sermo ea ætate*, *immo & ignorantiæ sæculis usque ad XV.*, *quantum post fuit. Verum labente sextodecimo sæculo omnino in Latium acumina & argutiæ*, *& adfectatæ versuum divisiones*, *& id genus alia inducta fuere : eaque vicino sæculo tanto in pretio habita sunt*, *quanta Augusteo ævo elegans & emendatus sermo non fuit. Quam vero id sit ineptum*, *quamque non dico Au-*

qui a le plus approché de la ſimplicité Grecque. Il s'en faut bien que le jugement qu'il porte de Martial, ſoit auſſi avantageux ; & il le blâme hautement d'avoir introduit les pointes d'eſprit : en quoi le jugement de notre Capucin ſe trouve conforme avec celui de Muret & de Giraldi. Il paſſe enſuite à l'autre eſpéce d'épigrammes, connues ſous le nom d'inſcriptions. Il dit d'abord qu'il eſt impoſſible à tout homme qui aura le moindre goût, de faire cas du *Theſaurus*, de Juglaris, de Maſſenius, de Labbe, & de tant d'autres qui ont fait des éloges lapidaires. Il fait l'hiſtoire du goût pour les pointes ; &, remontant juſqu'à la ſource, il fixe les commencemens de la corruption des ouvrages d'eſprit au temps de Sénéque, de Lucain, de Martial, & de ceux qui, à leur exemple, apporterent à Rome le génie minutieux des provinces de l'empire, & le ſtyle emphatique. La décadence du goût fut encore plus ſenſible après la mort d'Antonin ; ce fut alors que s'introduiſit le ſtyle hâché & hériſſé de pointes, dont l'uſage s'accrut juſqu'au ſixieme ſiecle, dans lequel la langue Latine parut s'éteindre. Ce ſiécle cependant, & les ſiecles d'ignorance qui le ſuivirent

gusti ævo, sed primo, & secundo post Christum natum omnibus, qui eloquentiæ laude florebant, invisum, vetera monumenta & inscriptiones, quæ Romæ visuntur, declarant : ut illa est in porticu Pantheon, in obeliscis ab Augusto, aliisque imperatoribus erectis, in arcu triumphali Titi, in duplici columna Antonina, in columna Trajana; immo & in ipsis Severi, Galieni, Constantini monumentis triumphalibus : quorum inscriptiones puritatem, facilitatem, brevitatem, atque majestatem quamdam auræa eloquentiæ ætate dignam præferunt. Quod adeo manifestum est, ut mirari subeat esse Lusitanos, qui eloquentiæ laude prædicari cupiant, qui libros elogiorum lapidarium omni argutiarum genere refertos lectoribus obtrudere non desinant : quo ipso sese ludibrio exponunt doctiorum hominum.

juſqu'au quinzieme ſiécle, n'offrent point encore des exemples de corruption dans les écrits, qui ſoient comparables à celle qui infecta le ſeizieme ſiécle. Les pointes, les ſubtilités, la découpure affectée des vers, vinrent alors enlever à la langue Latine le peu de dignité qu'elle conſervoit encore ; & le ſiécle ſuivant accueillit ces défauts ridicules avec autant d'éloges que l'on en donnoit, du temps d'Auguſte, à l'élégance & à la correction du ſtyle. Les anciens monumens & les inſcriptions qui nous reſtent, & que l'on voit à Rome, prouvent à quel point ce nouveau genre eſt puérile & éloigné de la maniere de compoſer de tous ceux qui paſſoient pour éloquens, non-ſeulement au temps d'Auguſte, mais même dans les deux premiers ſiécles de l'ére chrétienne. On peut s'en convaincre, en liſant les inſcriptions du portique du Panthéon, des obeliſques élevées par Auguſte & par les autres empereurs, de l'arc triomphal de Titus, de la double colomne Antonine, de la colomne Trajane, & même des monumens de Severe, de Galien & de Conſtantin. Elles ſont pures, faciles, courtes & pleines d'une majeſté digne des plus beaux jours de l'éloquence. Toutes ces qualités s'y

Post hæc de reliquis generibus poematum breviter disputat, ut est oda, elegia, satyra: quidque Lusitani in iis peccent aperte demonstrat. Postremo de epopœia sermonem facit. Ubi postquam narravit nonnullos Lusitanos, ut Lupum, Silveiram, Castrium, nihil eruditis auribus dignum fudisse; ad eos venit, qui felicioribus auspiciis epopœiam aggressi sunt: cujusmodi sunt Ludovicus Camoensius, Antonius da Fonseca Soares, *vulgo* frater Antonius das Chagas, Franciscus Bothelo de Morais e Vasconcellos. *Et quod ad primum spectat, contendit, Emanuelem Fariam Sousam, qui Camoensium interpretandum sibi sumsit, acri judicio carere: non enim interpretem, sed laudatorem agit: longeque illi præfert alterum interpretem, Ignatium Garcez Ferreira, qui in Italia majori & judicii &, eruditionis apparatu Camoensium explanavit, nec ejus erroribus pepercit. Deinde cum fateatur, Camoensium acre ingenium esse, & talem,*

ſont tellement remarquer, qu'on ne peut voir, ſans étonnement, ceux d'entre les Portugais qui aſpirent à la gloire de l'éloquence, ſemer de pointes & de ſubtilités les ouvrages qu'ils nous donnent en ce genre, & apprêter à rire aux gens inſtruits.

Il parle enſuite, en peu de mots, des autres genres de poéſie, de l'ode, de l'élégie, de la ſatyre; & il releve ouvertement les défauts des Portugais. Il vient enfin à l'épopée, &, paſſant rapidement ſur ceux des poëtes épiques Portugais qui n'ont rien écrit de digne d'être lu, tels que Lupus, Silveira, Caſtrius, il s'arrête à ceux qui ont acquis une certaine réputation. Tels ſont Louis Camoëns, Antoine da Fonſeca Soarez, plus connu ſous le nom de frere Antoine *das Chagas*, François Bothelo de Morais & Vaſconcellos. Quant au Camoëns, il prétend que ſon commentateur, *Emanuel Faria Souſa*, n'avoit point de jugement, & qu'il a plutôt fait un panégyrique qu'un commentaire; en quoi il lui préfére Ignace Garcez Ferreira, qui a commenté le Camoëns en Italie avec beaucoup de ſagacité & d'érudition, ſans déguiſement pour les défauts de cet auteur. Il recon-

qui, si ars accessisset, epopœiam pro rei dignitate tractare posset; docet nihil ei suffragari, quod ejus poema, quos Lusiadas *vocant, Hispane, Gallice, & Italice versum fuerit: Hæc enim errores ipsos non tollunt. Hinc analysim instituens dicti poematis, ostendit, Camoensium in multis, & gravissimis errasse. Nam primo titulum seu inscriptionem non ex Vasco de Gama, quem sibi heroa posuit, sed ex omnibus Lusitanis desumsit. Deinde cum unam tantum actionem primariam sibi proponere deberet, videlicet* profectionem Gamæ; *plures viros inlustres proponit, seseque eos canere velle ait: tametsi illi non nisi in episodiis sint. Tertius error est, quod heroa deprimit interdum, nec servat decorum. Quartus est, quod digressiones intolerabiles, & minime necessarias admiscet. Quintus est, quod singuli libri seu cantus in exclamationes desinunt, quæ nihil ad rem faciunt. Sextus est, quod Ethnicorum Deos nullos judicio inducit, loquens Gentilium more. Postremus est, quod versus languidiores plerumque fudit, obscure loquitur, talesque phrases adducit, quæ explicationem non habent.*

noît du génie au Camoëns, & tout ce qu'il falloit pour composer un poëme qui répondît à la majesté de l'épopée; mais la connoissance de son art lui manquoit; & les traductions qui ont été faites de sa *Lusiade* en Espagnol, en François & en Italien, ne doivent point faire regarder son poëme comme parfait, puisque ce suffrage des étrangers ne peut faire disparoître les défauts qui s'y trouvent. Notre Capucin examine en effet la Lusiade, & releve le Camoëns sur plusieurs objets. Les Portugais, en général, lui ont d'abord fourni le titre de son ouvrage, qui devoit porter le nom de *Vasco de Gama*, puisqu'il l'avoit choisi pour son héros. Il ne devoit ensuite se proposer qu'une action principale à traiter, telle que l'expédition de Gama; & il se propose de chanter plusieurs personnes illustres: il dit positivement qu'il veut les célébrer, & il n'est question d'elles que dans des épisodes. Il ne présente pas toujours son héros dans un point de vue avantageux, ce qui est contre les convenances, & tend à affoiblir l'intérêt. Il se livre à des digressions insoutenables & peu nécessaires: des déclamations aussi inutiles terminent tous ses chants; les divinités du Paganisme

Quod ad Chagas *ſpectat*, *plane demonſtrat*, *eum leges epopœiæ penitus ignorare*, *decorum negligere*, *ſerviliter interdum Virgilium imitari*, *fabulam nullam habere*; *pueriles deſcriptiones adfectare*, *verbiſque perſæpe uti*, *quæ ipſe*, *de iis interrogatus*, *explicare vix poſſet. Verbo dicam*, *nihil minus eſſe quam epopœiam*, *ut ut ab ſemidoctis nonnullis pro mirifico poeta habeatur.* Idem de Vaſconcello *judicium facit*; *qui tametſi in poemate ſuo* Alfonſo *Hiſpanice conſcripto multum plus judicii*, *quam* Chagas, *oſtendat*, *veruntamen ex nimio ſtudio imitandi* Lucanum, *errores omnes iſtius ſuos fecit*, *virtutes non fecit. Hiſtoriam enim*, *non poema*, *ſcribit : digreſſiones*, *&* *exclamationes nimis longas adfert* : *ſententias inveroſimiles : nec id ſolum*, *ſed etiam phyſicus*, *& aſtronomus cum quadam jactatione haberi cupit.*

figurent dans ſon poëme avec les objets de notre religion ; enfin ſa verſification eſt traînante, & ſa diction obſcure, au point qu'il eſt impoſſible de l'entendre en pluſieurs endroits.

Quant à ce qui regarde Chagas, notre Capucin démontre qu'il a entiérement ignoré les régles de l'épopée, & qu'il n'a obſervé nulle part le *decorum* ; s'il imite quelquefois Virgile, c'eſt ſervilement ; il eſt ſans invention, affectant des deſcriptions puériles, & ſe ſervant de termes dont il auroit eu lui-même bien de la peine à dire la ſignification. Pour le dire en un mot, ſon ouvrage n'eſt rien moins qu'un poëme épique, quelques éloges que lui donnent les ignorans. On ne doit pas penſer plus avantageuſement de Vaſconcellos. Quoiqu'il montre plus de jugement que Chagas, dans ſon *Alfonſe*, écrit en Eſpagnol, il n'eſt qu'un mauvais ſinge de Lucain ; tous les défauts de ſon modéle, il les a ; les beautés, il ne les a point. On s'attend à un poëme, & l'on ne trouve qu'une gazette, que des digreſſions, de longues déclamations, & des idées dépouillées de toute vraiſemblance ; à quoi il faut ajouter une affectation outrée de vouloit paſſer pour aſtronome & pour phyſicien.

Deinde de dramate verba facit, nempe tragœdia, & comœdia. Ubi eos exagitat, qui Luſitanam linguam ad comœdiam aptam non eſſe putant. Ac primum concedit iis, Italam linguam Gallica, ceteriſque aptiorem eſſe ad poeſin, ob nervum, & harmoniam quamdam, quæ in verſu præſertim hendecaſyllabo ſentitur. Verum contendit Luſitanam, & Hiſpanam ſecundum locum tenere, quod eoſdem nervos habeant; ac iiſdem numeris utantur. Hinc tragœdiæ, & comœdiæ leges enumerans declarat, Hiſpanos, ex quibus hauſerunt Luſitani [hi comœdias Luſitanas raro ſcribunt] in utramque peccare: vix enim umquam characteres imitantur, ſed incredibilia & inaudita adfectant, & perſonas confundunt. Et hoc loco flagitia etiam, quæ in ipſa ſcena ſe offerunt, etiam apud Italos, qui equos, & currus in proſcenium, & hujuſmodi ineptias producunt, ſevere reprehendit. Quibus adnotatis, lectores admonet, ut bonos poetas legant, quo facilius veteres intelligant qui ſine prædicta notitia intelligi non poſſunt.

Poſtremo

Notre Capucin parle enſuite du genre dramatique, c'eſt-à-dire, de la tragédie & de la comédie, &, à cette occaſion, ſoutient que c'eſt ſans fondement que l'on regarde la langue Portugaiſe comme n'étant point propre aux productions théâtrales. Il accorde à ceux qui le prétendent, la prééminence de la langue Italienne ſur la langue Françoiſe & ſur toutes les autres, relativement à la poëſie, prééminence qu'elle doit à une certaine force & à une certaine harmonie qui ſe fait ſentir particulierement dans ſes vers indécaſyllabes. Mais il penſe que les langues Eſpagnole & Portugaiſe viennent après elle, en ce qu'elles ont le même nerf & le même nombre. Il paſſe tout de ſuite à l'expoſition des régles qui doivent être obſervées dans la tragédie & dans la comédie, & dit nettement que les Eſpagnols, deſquels les Portugais empruntent les piéces, n'ayant point de comédies écrites en leur langue, n'obſervent aucune de ces régles. On ne trouve point chez eux de caracteres ni d'imitation de la nature; ils n'ont aucun égard à la qualité des perſonnes qu'ils introduiſent, & ils ne s'attachent qu'à controuver des événemens extraordinaires & même incroya-

Postremo loco artem quamdam poeticam adumbrat. Ea ejusmodi est prima parte leges omnes generales poni debent, exemplisque corroborari. In altera parte primum de singulis poematis Lusitanis agendum est: in quibus, quæ Lusitanæ linguæ sunt propria, exponenda sunt. Quod cum legent, jubeat præceptor, ut de aliquo brevi poemate vernaculo judicium faciant, & id ipsum, quod judicarunt, scriptis consignent, quo facilius memoriæ mandetur. In tertia parte de singulis Latinorum poematis, ut elegia, epigramma, idyllia, cetera, agendum est. Ubi de versificatione, de idiotismis poetarum, de epithetis, & hujus generis aliis accuratissime tractandum. Quod si puer ingenium ad poesim factum habeat, potest præceptor eumdem dextere exercere, hac lege, ut primo Lusitana carmina componat, dein Latina: sed brevia argumenta & facilia le-

bles. L'usage où ils sont d'introduire sur la scéne des chevaux, des chars & d'autres objets semblables, leur est commun avec les Italiens, que notre Capucin blâme aussi bien qu'eux à cet égard. Il finit ces remarques par avertir qu'il faut d'abord lire les bons poëtes, afin d'entendre plus facilement les anciens, dont l'intelligence dépend de cette connoissance préliminaire.

Il donne enfin l'esquisse d'un art poëtique. Voici en quoi elle consiste. Il voudroit que l'ouvrage fût divisé en trois parties. On donneroit, dans la premiere, toutes les régles générales, & on les appuyeroit sur des exemples. On parleroit, dans la seconde, de toutes les espéces de poëmes; l'on feroit connoître ceux auxquels la langue Portugaise est plus propre; &, dans le même temps, le professeur feroit porter à ses éléves leur jugement sur quelque piéce de poësie Portugaise, non de vive voix, mais par écrit, pour que les connoissances qu'ils retireroient de leur travail, restassent mieux gravées dans leur mémoire. Il seroit question, dans la troisiéme partie, des genres de poësie Latine, de l'élégie, de l'épigramme, de l'idylle, &c.; l'on y expliqueroit les différentes beautés de la

genda ſunt, quæ faſtidium non creent. Quæ ſi præceptor ſedulo curarit, ſi errores notaverit, ſi auctores bonos legendos propoſuerit, brevi fortaſſe puer in aliquo numero erit poetarum.

VIII. Sequitur octava epiſtola, quæ hujus tomi poſtrema eſt, & logicæ *explicandæ omnino deſtinata. Principio illud ponit tamquam nulli diſputationi obnoxium, Luſitanos in bona philoſophia hoſpites eſſe. Quod ut facilius efficiat, argumenta percenſet, quæ in eorum ſcholis, & præſertim univerſitatibus ſtudiorum tradi ſolent. Primo anno explicant* univerſalia, & ſigna : *interdum vero adeo* univerſalibus *detinentur, ut annum integrum iis abſumant, & viginti ſupra tercentum folia in 4°. ut vocant, de hac una materia ſcribant. Anno ſecundo alteram partem* ſignorum *exponunt, & non nihil explicant de* materia prima, & cauſſis;

verſification ; l'on y feroit remarquer les tours particuliers aux poëtes, le choix & l'emploi des épithétes. S'il ſe rencontroit un éléve dont le génie parût tourné vers la poéſie, le profeſſeur pourroit le faire compoſer quelques morceaux, d'abord dans ſa langue, & enſuite en Latin ; mais il auroit l'attention de ne l'exercer que ſur des ſujets courts & faciles, pour ne point le rebuter. En ſuivant cette méthode, en faiſant remarquer à l'écolier où & en quoi il auroit manqué, en lui faiſant lire de bons auteurs, il y a beaucoup à parier qu'il ſe formeroit en peu de temps.

VIII. La huitieme lettre, qui eſt la derniere du premier volume, a pour objet la logique. Notre Capucin y avance d'abord, comme une choſe inconteſtable, que les Portugais ne ſavent en aucune maniere ce que c'eſt que Philoſophie ; &, pour le prouver, il fait paſſer ſous les yeux du lecteur les argumens qui ſont en uſage dans leurs écoles, & ſur-tout dans les univerſités. La premiere année de leurs cours de philoſophie, eſt employée à l'explication des univerſaux & des ſignes ; encore reſtent-ils quelquefois ſi longtemps ſur les univerſaux, que l'année eſt écoulée avant qu'ils aient épuiſé la ma-

quam physicam vocant. Tertio anno traduntur adolescentibus intellectiones, notitiæ, & topica : *cui addunt, si tempus suppetit, aliquid de* ente in universum. *Ex his sex tractatibus theses aliquas desumunt, certaque die defendunt, quo ipso gradum* bacalaurei *obtinent. Quarto autem anno de* generatione & corruptione, & *de* anima *generatim agitur. Tamdem theses gregatim defendunt, quæ ejusmodi sunt, ut interdum aliquis defendens nullum opponentem habeat. Postremo alterum examen subeunt in iisdem argumentis, quem* licentiatum *vocant. En philosophus Lusitanus omnibus numeris absolutus. Hæc quam inepta sit docendi ratio, quamque inepta philosophia res ipsa declarat. Nam cum philosophia id boni adferat, ut mentem omni præjudicata sententia liberet, acuatque quo facilius verum inveniat; tamen adolescentes nostri tam multis, tamque ineptis, & sputatilicis præjudiciis inquinati evadunt, ut vix umquam recte intelligere, & ratiocinari queant. Hinc exterorum studia intolerenda superbia contemnunt, & reprehendunt. Hinc Cartesium, Gassendum, Newtonum, Galilæum, ceterosque philosophiæ coryphæos non secus ac nugatores exsibilant : hereticosque, & , si superis placet, atheos nominant : cum tamen*

tiere ſur laquelle ils écrivent quelquefois plus de trois cent vingt feuilles in-4°. L'année ſuivante, ils étudient une partie des ſignes; on leur dit quelque choſe de la matiere premiere & des cauſes; & voilà ce qu'ils appellent la phyſique. Dans la troiſieme année, on leur parle des idées, de nos connoiſſances & des moyens d'argumenter; &, s'il en reſte le temps, on leur dit quelque choſe de l'être en général. Ils prennent enſuite quelques théſes dans ces ſix traités, & les ſoutiennent le jour même qu'ils ſont reçus bacheliers. La quatrieme année, on leur explique ce qui regarde la génération, la corruption & l'ame en général. Alors ils ſoutiennent des théſes ſur toute ſorte de ſujets; mais la choſe ſe paſſe de maniere que le ſoutenant n'a ſouvent perſonne à qui répondre. Ils ſubiſſent enfin un autre examen ſur les mêmes queſtions, que l'on appelle l'examen de la licence; &, cet examen ſubi, l'on eſt un philoſophe Portugais accompli. Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette maniere d'enſeigner, ſi ce n'eſt cette philoſophie même que l'on enſeigne? La deſtruction des préjugés qui captivent l'entendement, & l'augmentation de cette pénétration néceſſaire pour découvrir la

eos non viderint, nedum legerint, si Cartesium exipias, qui ab iis, qui monstra eruditionis sunt, oscitanter lectus fuit. Hæc noster testis oculatus narrat, non sine sale & facetiis, gloriamque gravissimorum hominum, quos supra memoravimus, ab omni maledicto defendit.

Hæc igitur ut emendet Capuccinus, nullam expeditiorem viam excogitari posse existimat, quam adolescentibus ante oculos ponere historiam philosophiæ, antequam in

vérité, ſont les fruits qu'on ſe propoſe de recueillir, en s'appliquant à la philoſophie. On ne retire de cette étude, en Portugal, qu'un amas de préjugés ſi abſurdes & ſi dignes de mépris; qu'il eſt preſque impoſſible qu'une tête qui en eſt remplie, puiſſe jamais bien concevoir ni bien raiſonner. Auſſi les docteurs Portugais ne tiennent-ils aucun compte de Deſcartes, de Gaſſendi, de Newton, de Galilée & de ces autres flambeaux de la philoſophie, qu'ils traitent hardiment de diſeurs de riens; ils ne leur épargnent pas même la qualification d'hérétiques; & c'eſt une eſpéce de miracle qu'ils n'aſſurent point que ce ſont autant d'athées. Ils n'ont cependant jamais vu leurs ouvrages, bien loin de les avoir lus, ſi l'on en excepte ceux de Deſcartes, dont la lecture excite les baillemens de ces prodiges de ſcience. Notre Capucin parle de ces faits comme témoin oculaire; & la maniere dont il tourne en ridicule les détracteurs de ces grands hommes, eſt bien faite pour les venger & pour opérer leur juſtification.

Le moyen qui lui paroît le plus propre pour mettre la réforme dans cette maniere vicieuſe d'étudier, conſiſte à donner aux jeunes gens l'hiſtoire de la philoſophie,

eam se immergant. Itaque rem ab ovo ducens historiam philosophiæ Græcæ breviter texit : atque de secta Italica, & Ionica breviter ille quidem, sed diligenter disputat. Deinde, quid Romani fecerint, quid Arabes, quid scholastici, quid mathematici sæculo decimo sexto, quidque superiori sæculo illi, quos ante nominavimus; quantumque ad emendationem philosophiæ, regiæ illæ academiæ contulerint, atque ut hoc sæculo etiam apud religiosos in Italia, & Gallia inveterarit, aperte exponit.

Hinc ad logicam veniens declarat, philosophiam esse, rem per caussas cognoscere. *Cum autem homines dum rerum caussas investigant, sepissime fallantur; præterea in ipsis etiam ratiocinationibus, quibus nos cogere volunt, errores se offerant; coacti fuere homines hæc omnia odorari atque nosse, ne in ea ita facile incurrerent. Hæc primum casu & sine ulla arte præcepta inventa sunt: post ab Zenone Eleate, & multo melius ab Speusippo, & Aristotele in ordinem, atque artem fuere redacta. Hanc logicam seu dia-*

avant qu'ils s'attachent à en pénétrer les mysteres. Il remonte lui-même jusqu'à son berceau, fait l'histoire de cette science chez les Grecs, & parle d'une maniere concise, mais exacte, des sectes Ionique & Italique. Il expose ensuite les succès différens qui ont payé les efforts des Romains, des Arabes, des scholastiques; ce que les mathématiciens du seizieme siécle ont fait pour l'avancement de la philosophie, ainsi que, dans le siécle dernier, les grands hommes que nous venons de nommer, & le jour qu'ont répandu sur ses ténébres les académies; tandis que, dans ce siécle même, elle est encore dans un engourdissement léthargique chez les moines de France & d'Italie.

Il passe à la logique, & dit que la philosophie consiste à connoître les choses par les causes. Mais, comme la recherche des causes est sujette à beaucoup d'erreurs qui se glissent jusques dans les raisonnemens dont on se sert, il étoit indispensable de se tenir sur ses gardes, & d'examiner scrupuleusement la convenance des idées employées pour séparer le vrai du faux. Cela s'est fait d'abord par hazard & sans principes certains. Ensuite on a recueilli les observations, & l'on en a com-

lecticam nominarunt, quæ nihil aliud est, quam disciplina quæ docet recte intelligere & judicare, & ex vero judicio argumentando colligere. Ex quo consequitur, eam logicam esse anteponendam, quæ breviter id doceat: eam vitandam, quæ ad idem scopum obtinendum, vel nullo modo, vel longis ambagibus ducit.

Atque hinc, quid de logica scholasticorum judicare oporteat, facile constat: quilibet enim non hebes vel ex ipsa præceptorum cognitione nullo negotio intelligit eam ad recte intelligendum & judicandum aptam non esse. Procemalia *enim tam sunt inepta & inutilia, ut nihil magis.* Signa *nihil aliud utilitatis habent, quam ostendere, verba esse signa rerum, & perceptionum: litteras vero, verborum, perceptionum, & rerum: idque non natura sua, sed ex hominum voluntate. Multa alia utilia doceri possunt de signis, sed hæc in scholasticorum libris non occurrunt. Idem judicium faciendum de centone illo* universalium, *quæ nihil aliud utilitatis habent, quam ostendere, quale sit prædicatum universale, quale particulare: at id una pagina totum explicari potest.*

posé un corps de science. Zenon d'Elée posa la premiere pierre de l'édifice, dont Speusippe & Aristote améliorerent la forme. L'on donna le nom de logique ou de dialectique à cette science, qui n'est autre chose que l'art de bien concevoir, de bien juger, & de tirer une conséquence juste. D'où il suit que l'on doit préférer le traité de logique qui est le plus court, & rejetter tous ceux qui ne menent au but desiré que par de longs détours.

On voit par-là ce que l'on doit penser de la logique des scholastiques ; & il ne faut pas avoir de grandes lumieres pour sentir qu'elle n'est aucunement propre à former la conception ni à régler le jugement. Tous les avant-propos en sont puérils & d'une inutilité plus grande qu'on ne peut dire. On n'apprend des signes rien autre chose, sinon que les mots sont les signes des choses & des idées ; que les lettres le sont des mots, des idées & des choses, & cela par une suite de la convention, les mots & les lettres n'ayant en soi aucune valeur représentative déterminée. Il y auroit beaucoup de remarques utiles à faire sur les signes ; mais ces remarques ne se trouvent point dans les livres des scholastiques On en peut dire autant de

Quod idem de enunciatione *judicandum est, ubi utiliora prætereuntur, & de* possibili *multa & inepta, & obscura, & nullo modo intelligibilia disputantur : nimirum, an actus verus mutari possit in falsum, & ejusmodi sexcenta, quæ ex hoc fonte nascuntur, quod certe sibi persuadent, talem notionem satis temporis in animo durare.*

Sequitur ars syllogistica *eorum, quæ talis est, ut si quis male ratiocinari velit, nihil aliud legere debeat. Quis enim umquam scholasticorum dum aliquid vel in theologia, vel jure, vel etiam in rebus politicis, & domesticis serio scripsit, & disputavit, ex artis suæ regulis id fecit? Quis non potius ingenii celeritate, atque exercitatione argumentum, quo id ipsum effecturus erat sine ulla arte invenit? Adde syllogisticam artem non viam sternere, qua ideas alias & alias perspicuas & certas adquiramus, recteque judi-*

tout le galimathias des univerſaux, qui n'a d'autre utilité que de faire connoître ſi une propoſition eſt particuliere ou générale, connoiſſance qui peut être donnée dans une page. La partie de la logique, appellée énonciation, eſt dans le même cas; on n'y dit rien d'utile, mais, en récompenſe, on y trouve ſur le *poſſible* beaucoup de choſes abſurdes, obſcures & abſolument inintelligibles; on y examine, par exemple, ſi un acte vrai peut devenir un acte faux, & cent autres queſtions de cette nature, qui ne ſont agitées en auſſi grand nombre, que par la conviction forcée qu'ont ceux qui les agitent; qu'aucune de ces choſes ne mérite une longue attention.

Leur logique n'eſt donc propre qu'à faire mal raiſonner ceux qui en ſuivent les erremens. En effet, quel eſt l'homme parmi les ſcholaſtiques même, qui, ayant à diſcuter & à écrire quelque choſe ſur la théologie, le droit, la politique ou la conduite de la vie, s'amuſe à recourir à la marche ſyllogiſtique? N'eſt-ce point la pénétration d'eſprit & l'habitude de raiſonner qui fourniſſent les moyens les plus propres à établir ce que l'on veut prouver? Ajoutez à cela que la logique

cemus ; ſed perceptiones ipſas, quas habemus, veras, an falſas ? Recte componere docere tantum. At philoſophi eſt novas & perſpicuas cognitiones comparare : nam ex iis, quas habet, colligere, id ſine ulla arte atque ſtudio tam docti, quam indocti faciunt. Immo & ipſi dementes ſine ullis præceptis recte ratiocinantur : illud autem peccant, quod falſa judicia formant, v. g. ſe eſſe reges : at ex his, quæ per errorem judicarunt, natura duce, atque omni arte remota, germanas concluſiones deducunt : nempe, ſe & coli, & obſervari, & regio ſatellitio comitari volunt. Quare unica ars eſt, ideas ordine ponere : quo poſito, conveniant, nec ne, ſine exquiſita illa arte homines intelligunt. Quid ? quod nec ad ſophiſmata detegenda, quod ſcholaſtici frequenter crepant, idonea eſt ars ſyllogiſtica. Nam primum ſi ideas, quibus conſtat ſophiſma, alias ab aliis ſeparamus, conveniant an aliter, facillime cognoſcimus. Deinde in ipſum faciunt ſcholaſtici, cum propoſitiones vel dubias, vel obſcuras diſtingunt : *non enim eas ad ſyllogiſmorum modos revocant, ſed ſejungunt inter ſe, & ſint vere, an aliter dijudicant. Ex quo efficitur, nec eos ſibi conſtare : quippe qui artem ſuam ad cælum uſque extollentes, tamen ſine ullo ſyllogiſmo, non ſecus*

ac

ne ſert ni à augmenter le nombre des idées claires & certaines que nous pouvons avoir, ni à nous faire bien juger : tout ſon uſage ſe borne à donner une certaine forme à celles que nous avons, ſoit vraies ſoit fauſſes. C'eſt pourtant dans l'acquiſition de notions nouvelles & claires que conſiſte l'objet de la philoſophie ; car, pour ce qui eſt de conclure, ignorant ou ſavant, on le fait tout naturellement. Les foux même tirent des conſéquences juſtes ſans aucuns préceptes de logique. S'ils ſe trompent, c'eſt en ce qu'ils partent d'un faux principe, comme, par exemple, lorſqu'ils s'imaginent être Rois ; mais, ce principe accordé, comme ils ſe l'accordent, on les voit ſans art, & tout naturellement, conclure convenablement, vouloir qu'on leur faſſe la cour, qu'on ait des égards pour eux, & qu'une garde ſoit à leurs côtés. L'art ne conſiſte donc qu'à mettre les idées dans un certain ordre ; cela eſt-il fait? On voit d'un coup d'œil, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à ſes préceptes, ſi ces idées s'accordent ou ne s'accordent pas entr'elles. La logique enfin ne ſert pas même à découvrir les ſophiſmes, quoique les ſcholaſtiques faſſent ſonner bien haut cet avantage. Dequoi eſt-il

ac alii, ſophiſmata expendunt, & labefactant. Poſtremo quia ſcholaſticorum leges tantum in ſyllogiſmis ſimplicibus locum habent: nam in illis valde complexis, qui plurimis incidentibus, quique terminis obliquis *conſtant, etſi propoſitiones alias & alias exponendo, idque longo circuitu, regulæ locum habere poſſint, tamen in ipſa celeritate diſputandi locum non habent: non enim, qui alios oppugnant, aut ab iis ſe defendunt, eos ad infinitas ſyllogiſticæ regulas ictu oculi exigunt, & expendunt; ſed veri, an falſi ſint, ex aſſiduo diſputandi uſu illico percipiunt. Cumque pleræque omnes ratiocinationes, quibus in rebus aut litterariis, aut domeſticis aliquid conficimus, ſint ſyllogiſmi complexi; manifeſtum eſt ad aliquid recte concludendum nos prædictis figuris non indigere.*

question, si ce n'est de prendre à part chacune des idées dont le sophisme se trouve composé ? Ne voit-on pas, par ce moyen, si ces idées ont ou n'ont pas la convenance nécessaire ? Que font de plus les scholastiques, lorsqu'ils distinguent les propositions douteuses ou obscures ? Ils ne ramenent point chacune de ces propositions à la forme syllogistique ; mais ils se contentent de les séparer, & de voir si elles sont vraies ou non. Surquoi l'on peut dire qu'ils ne sont point d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils élevent leur art jusqu'aux cieux, & n'en font cependant aucun usage, lorsqu'il s'agit de détruire un sophisme ; c'est sans user d'aucuns syllogismes, qu'ils y procédent ; & ils n'y mettent pas plus de finesse que ceux qui ne connoissent pas même de nom la logique. Les régles des scholastiques ne sont enfin applicables que dans les syllogismes simples ; car, dans les syllogismes complexes, & qui sont composés de plusieurs membres & de termes indirects, quoique l'on pût à la rigueur faire usage des principes, en exposant une proposition, puis une autre, & usant de longs détours, la promptitude de la dispute ne le permet en aucune maniere. On ne voit

Mitto inutilitatem, & faſtidium. Quæ enim paucis verbis quotidiano ſermone dicere poſſemus, ea, ſi ad ſyllogiſmos reducuntur, longiſſimam orationem faciunt, & moleſtam: quod Capuccinus perſpicuis exemplis demonſtrat. Concludendum eſt igitur: etſi in omni oratione, qua aliquid efficimus & perſuademus, ſyllogiſtica forma vel aperte, vel obſcure contineatur; tamen ineptum eſt judicare, ſine diſtincta artis ſyllogiſticæ notitia neminem recte ratiocinari poſſe. Quod, exemplo ſane luculento, efficit ille. Po-

point en effet que ceux qui ſoutiennent ou qui attaquent une propoſition, puiſſent dans l'inſtant, &, pour ainſi dire, d'un clin d'œil, voir ſi tous les termes en cadrent avec les régles de la dialectique, dont le nombre eſt preſqu'infini : le jugement ſeul dont l'exercice a rendu plus promptes les opérations, ſert à diſtinguer dans le moment le vrai du faux, & ſe tient lieu de logique. Or, ſi tous les raiſonnemens que nous faiſons, tant en fait de littérature, que dans le maniement de nos affaires domeſtiques, offrent des ſyllogiſmes compoſés, il eſt évident que nous n'avons pas beſoin des formes ſcholaſtiques pour tirer des conſéquences convenables.

Je ne parlerai point, dit notre Capucin, de l'inutilité de ces formes & du dégoût qu'elles entraînent avec elles. Surquoi il prouve ſans replique, par des exemples, qu'en s'aſtreignant à la marche ſyllogiſtique, ce qui auroit pu être dit en quatre mots à la maniere ordinaire, devient d'une prolixité inſupportable : d'où il faut conclure qu'encore que la contexture du ſyllogiſme exiſte, ſoit ſenſiblement, ſoit d'une façon enveloppée, dans tous nos diſcours, il eſt cependant ridi-

test tamen syllogismus interdum utilis esse, si cum iis res erit, qui syllogismis recte uti sciant, ut compendium disputandi faciant, nec in declamationem evadant : sed adhibendus est modus ne in pueriles ineptias excurramus. Illud autem sibi persuadere, syllogisticam incredibile aliquid & exquisitum esse, quod Aristoteles eam invenerit, quod majores nostri probarint, laudibusque extulerint ; atque ex hac præjudicata opinione ita Aristoteli adhærere, ejusque verba amplecti, & interpretari, ut ne latam quidem unguem ab eo discedere fas sit ; id quidem non est aliis recte ratiocinandi viam sternere ; sed mentem animi hebetare ne umquam recte judicare, & colligere possit. Non enim Aristoteles, aut ullus auctor, sed ratio ipsa est consulenda : & qui talia præcepta tradit, quorum adjumento in omni vitæ parte recte judicemus, & colligamus, is vere logicus & est, & dicendus esse videtur. Hæc aliaque Capuccinus acerrimo ingenio exponit, & eruditione non vulgari confirmat.

cule de croire que l'on ne peut bien raisonner, si l'on ne connoît point les régles de la dialectique. Les exemples qu'il donne du contraire, sont frappans. La forme reçue dans l'école, peut cependant avoir quelquefois son utilité, si l'on dispute avec des gens qui sachent s'en servir sans en abuser ; la discussion devient moins longue, & l'on évite de se perdre dans de vaines déclamations. Mais il ne faut pas pour cela regarder la dialectique comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, parce que l'invention en est due à Aristote & parce que nos peres l'ont approuvée, & lui ont donné les plus grands éloges ; aussi peu faut-il partir de ce préjugé pour s'attacher tellement à Aristote, que l'on regarde comme un crime de s'écarter le moins du monde de son opinion, & de ne point jurer par ses paroles. Inspirer à des éléves une pareille maniere de penser, ce n'est point les former à bien raisonner, mais leur émousser l'esprit au point de leur gâter le jugement pour toujours ; car ce n'est ni à Aristote, ni à quelque auteur que ce soit, qu'il faut croire, mais à la raison. Des préceptes tels qu'ils nous servent à juger sainement, & à raisonner conséquemment dans toutes les circonstances

His ita constitutis, germanæ se logicæ epitome adumbrare pollicetur, si illud primum monuerit, se talem lectorem cupere, qui nihil de logica audierit, vel omnino nihil recordetur, modo mentem ab anticipatis istis & rudioribus opinionibus liberam habeat. Talis autem est logicæ adumbratio.

Homines talem à Deo mentem habuerunt, quæ apta esset ut omnia rectè, & perspicue intelligeret. At primi hominis peccatum tot inter alia, hoc damni adtulit proli suæ, ut errori obnoxia esset : adeo ut & obscurius parente cognoscamus, & multo facilius decipiamur. At cum mens nostra ad cognoscendum verum condita fuerit, naturali quadam inclinatione & pondere ad veritatem ipsam fertur : ut si veritas ei perspicua objiciatur, prorsus fieri non possit, quin eam cognoscat. Verum cum altera pœna peccati sint animi adfectus, qui difficulter menti obtemperant, immo vero mentem veluti invitam ad voluptates corporeas trahunt, &

de la vie, voilà la véritable logique ; & celui-là ſeul qui donne ces préceptes, mérite le nom de logicien. Notre Capucin fait encore quelques obſervations ; & tout ce qu'il dit pour ſoutenir ce qu'il avance, eſt plein de ſens & d'érudition.

Il s'engage enſuite à donner un abrégé de bonne logique ; mais il veut que celui qui s'en ſervira, n'ait aucune connoiſſance de celle de l'école, ou du moins qu'il mette en oubli tout ce qu'il y aura vu, & qu'il ſe dépouille des préjugés groſſiers dont elle fourmille. Voici l'eſquiſſe de dialectique qu'il donne.

Nous avons reçu de Dieu un eſprit propre à concevoir tout avec juſteſſe & clarté ; mais, entr'autres malheurs que nous a cauſé le péché de notre premier pere, nous devons compter celui d'être devenus ſujets à l'erreur ; nos connoiſſances ſont plus obſcures, & nos mépriſes plus fréquentes. Mais, comme notre ame avoit été créée pour connoître la vérité, elle eſt encore entraînée, par un mouvement qui lui eſt naturel, vers cette même vérité ; de ſorte qu'elle l'embraſſe inévitablement, dès qu'elle la voit clairement. La concupiſcence, autre ſuite du péché, eſt encore une ſource d'erreurs pour nous.

à veritate contemplanda deducunt, efficitur ut animus noſter vix aut ne vix quidem ad veritatem oculos retorqueat : proinde fallatur. Hæc omnis erroris, atque omnis falſi eſt origo judicii. Quod ſi mens noſtra ab ideis, atque phantaſia non adeo vehementer agitaretur, perſpicue res ut in ſe ſunt cognoſceret, & ſine ullo errore judicaret. Verum cum tot occurrant in hac vita cauſſæ deceptionis, quæ nos omni ex parte invadunt; minime mirum eſt, ſi homines male judicant, & male judicanda multo deterius ſe gerant. Quare unica hæc medicina graviſſimo & inveterato malo eſt adhibenda, errorum cauſſas cognoſcere, & removere : ut mens noſtra tot hoſtibus libera, recte proinde intelligat, & dijudicet. Sed vero ut efficiamus, neceſſarium eſt noſſe quo modo animus cognoſcit, & quibus adjumentis id ipſum declaret.

Omnino autem certum eſt animum noſtrum nullam natura ſua perceptionem habere, ſed omnia uſu atque tempore adquirere. Id

Bien loin que la raiſon ait ſur elle un empire abſolu, elle entraîne la raiſon vers les plaiſirs des ſens, détourne l'ame de la contemplation, & nous permet à peine de tourner nos regards vers la vérité. Voilà l'origine de toutes nos illuſions & de tous nos faux jugemens. Si les idées & l'imagination avoient moins d'influence ſur notre ame, elle verroit les choſes telles qu'elles ſont, & jugeroit ſainement; Mais tant de ſujets d'erreurs nous environnent de toutes parts dans le cours de la vie, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les hommes portent de faux jugemens, &, ce qui en eſt une ſuite, s'ils ſe conduiſent encore plus mal qu'ils ne jugent. Le ſeul remède contre un mal auſſi grave & auſſi invétéré, conſiſte à connoître les cauſes qui nous induiſent en erreur, & à les écarter, afin que notre ame, délivrée des ennemis qui l'aſſiégent, puiſſe concevoir & juger d'une maniere convenable. Pour y parvenir, il faut s'aſſurer d'abord des moyens par leſquels notre ame conçoit, & de ceux qu'elle employe pour exprimer ſes conceptions.

Il eſt d'abord très-certain que notre ame n'a par elle-même aucune idée, & qu'elle les acquiert toutes par l'uſage &

exemplo infantis plane conficitur, qui nullam rerum, quas non sensibus accepit, ideam habet: nec nisi ea cognoscit, & nominat, quæ assiduo audiendi usu accepit. Non enim qui ideas quasdam innatas *somniant, & obtrudunt, aliquam adducent, quæ ex iis, quæ sensuum ope puer accepit, elici non possit. Omnia itaque ex sensibus, & ideis materialibus duci debent. Illud interest, quod aliquæ ideæ per unum sensum tantum ingrediuntur, ut idea* soliditatis: *aliæ per duos, ut* figura: *aliæ ex sensilibus ideis meditatione deducuntur; ut* perceptio, & voluntas, *aliaque. Ad hæc ceteræ nullo negotio revocantur.*

Jam vero mirificam habet facultatem mens nostra ideas adquirendi, ex aliarum cum aliis ideis comparatione: sed hæ omnes ad tres classes reduci possunt, ideam substantiæ, modi, relationis. *Idea substantiæ est obscurissima; idea autem singularum substantiarum ex ideis adjunctorum omnium componitur: v. g. si ideam* crystallini, durissimi *& conjungimus cum idea illa obscura, quam putamus hæc omnia sustinere, facimus ideam complexam substantiæ. Ex*

ſucceſſivement. On le voit dans les enfans qui n'ont point d'idée des choſes dont leurs ſens n'ont pas été affectés, & qui ne connoiſſent & ne nomment que les objets qu'ils ſont accoutumés à entendre nommer. Ceux qui ſoutiennent la chimére des idées innées, n'en peuvent point citer dont on ne puiſſe trouver l'origine dans nos ſenſations. Tout part donc des ſens & des idées matérielles. La différence qu'il y a entre nos idées, c'eſt que les unes nous viennent par un ſeul ſens; telle eſt l'idée de la ſolidité : d'autres par deux; telle eſt l'idée de la forme : d'autres, au moyen de la réflexion, ſe forment des idées ſenſibles; telle eſt l'idée de la perception, de la volonté, &c. Tout le reſte ſe ramene là ſans beaucoup de peine.

Notre ame eſt douée d'une faculté admirable qui ſe fait ſentir dans l'acquiſition que nous faiſons de nouvelles idées par la comparaiſon de pluſieurs idées; mais toutes ces idées ſe peuvent ranger ſous trois claſſes; idée de ſubſtance, idée de modification, idée de rapport. L'idée de ſubſtance eſt très-obſcure; quant à celle des ſubſtances particulieres, elle ſe forme des idées de toutes les parties qui entrent dans leur compoſition : par exemple, ſi nous

quo consequitur, tam claram nos habere ideam corporis, *quam* spiritus. *Modi seu accidentia substantiæ vel sunt simplices, ut* decem, duodecim; *vel complexi ex aliis modis, ut idea* pulchritudinis, amicitiæ, *&c. Hæ ideæ plerumque usu hominum comparantur, possunt tamen meditatione comparari. Porro* relatio *est idea, quam elicio dum unum cum alio comparo: v. g. si Petrum ad uxorem refero, facio ideam* mariti, *quæ est relativa. Hæ ideæ plerumque clariores sunt, quam ideæ rerum, ex quibus relatio nascitur: clarius enim intelligo quid sit* maritus, *quam quid sit* Petrus. *Relationes itaque ex ideis simplicibus componuntur, quod ipsum longiorem explicationem requirit.*

Hinc facile constat, ideas omnes vel esse

joignons l'idée de la tranſparence & de la dureté qui ſe trouve dans le cryſtal, à l'idée obſcure de ce que nous croyons néceſſaire à tous les êtres pour exiſter, nous nous formons une idée complexe de la ſubſtance. D'où il ſuit que l'idée que nous avons des corps, eſt auſſi claire que celle que nous avons de l'eſprit. Les modes ou accidens de la ſubſtance ſont ou ſimples comme l'idée de la modification numérique *dix*, *douze*, ou composés d'autres modes comme l'idée de *la beauté*, de *l'amitié*, &c. Ces idées viennent par la fréquentation des autres hommes; on peut cependant s'élever juſqu'à elles par la réflexion. Le rapport eſt une idée qui ſe forme de la comparaiſon d'un être avec un autre: par exemple, ſi j'enviſage *Pierre* en ſongeant à *ſa femme*, j'acquiers l'idée de *mari*, qui eſt une idée relative. Ces idées ſont pour l'ordinaire plus claires que celles des ſujets qui ont ſervi à ſe les former. Je conçois en effet beaucoup mieux ce que c'eſt que la qualité de mari, que je ne conçois ce que c'eſt que Pierre. Les idées de rapport ſont donc compoſées d'idées ſimples; ce qui demande à être développé plus au long.

On voit, par ce qui vient d'être dit,

ſimplices, vel compoſitas; adventitias, vel factitias. Hæ iterum in claras, & confuſas; adæquatas, & inadæquatas; veras, & chimericas; ſingulares, vel particulares partiri ſolent. Harum vero celeberrimæ ſunt univerſales, quas animus facit dum res contemplatur, quæ ſimile aliquid habent, omiſſis iis, in quibus ſimiles non ſunt: v. g. ſunt aliquæ triangulorum claſſes: at ſi mens conſiderat omnes in hoc ſimlies eſſe, quod tres angulos habeant, elicit ideam univerſalem trianguli. *Hæ ideæ quinque nominibus à logicis diſtingui ſolent; quorum ſignificata noſſe ſat eſt. Nam, quæ hiſce nominibus diſputare ſolent logici vulgares, & inutilia ſunt, & falſa: & ex hoc fonte proficiſcitur, quod ſibi perſuadent, ſeſe rerum eſſentias cognitas habere: quod falſum eſt.*

Ideas autem nos per voces declarare ſolemus, & cum aliis communicare: quod non natura ſua habent voce, ſed ab hominum voluntate. Quoniam autem fieri non poterat ut res omnes ſingulis nominibus diſtingueremus,

que toutes les idées ſont ſimples ou compoſées d'acquiſition ou de formation. On les diviſe enſuite en claires & en confuſes, en entieres ou partielles, en vraies & en chimériques, & en particulieres ou ſpéciales. Les plus remarquables ſont les univerſelles ; l'eſprit ſe les forme en contemplant les objets par ce qu'ils ont de commun, & en faiſant abſtraction de ce qu'ils ont de différent. Il y a, par exemple, diverſes eſpéces de triangles ; que l'eſprit ne les conſidére que par la propriété d'avoir trois angles qui leur eſt commune, il acquiert l'idée univerſelle du triangle. Les logiciens ont partagé ces idées en cinq claſſes, à chacune deſquelles ils ont donné une dénomination ; il ſuffit d'en entendre la ſignification, les diſputes en uſage dans l'école ſur ces différens noms, étant inutiles & illuſoires ; les logiciens ordinaires ne ſe livrent que dans la perſuaſion où ils ſont que l'eſſence des choſes leur eſt connue, ce qui eſt faux.

Nous nous ſervons de mots pour exprimer nos idées, & les communiquer aux autres ; ces mots ne ſont point, par eux-mêmes, les ſignes repréſentatifs de nos concepts ; & ce n'eſt qu'en conſé-

mus, oportuit ut pleraque nomina essent universalia, & significarent ideas generales: itemque oportuit ut modos simplices, ut relationes, & id genus alia significarent: quod quomodo fieri distinctius scire est operæ pretium. Interdum vero nomina sunt dubia, quod ideas valde complexas significant. Interdum homines verbis utuntur, quæ certam rem non significant, vel obscurissimam significant: quæ vitia nosse necessarium est, ut à philosopho, qui perspicuitatem loquendi amat, vitari possint. Hactenus de perceptione.

Altera mentis operatio est cognitio, qua percipit duas ideas convenire, vel aliter, quæ vocatur judicium; etsi verbis declaratur, enuntiatio & propositio. *Si mens certo cognoscit ideas convenire, dicitur judicium* adfirmativum: *si non convenire*, negativum. *Sit autem unum vel aliud, non ex verbis, sed ex sensu dignoscitur. Plurima enim, quæ adfirmativa primo adspectu videntur, si recte expenduntur, sunt negativa. Porro judi-*

quence d'une convention qu'ils le deviennent. Dans l'impoſſibilité où les hommes ſe ſont trouvés de donner à chaque choſe un nom particulier, il a fallu en raſſembler pluſieurs ſous un nom générique qui dès-lors réveille une idée générale ; il a fallu de même des mots qui repréſentaſſent les modes ſimples, les rapports, &c. Les moyens d'empêcher la confuſion des idées, méritent d'être recherchés. Il y a des noms dont la ſignification eſt douteuſe, parce qu'ils réveillent des idées très-complexes ; il y en a d'autres qui ne réveillent l'idée que d'objets indéterminés ou peu connus. Ce ſont autant de vices du langage qu'il faut connoître pour les éviter dans la diſcuſſion philoſophique où l'on ne ſauroit trop s'attacher à être clair. Voilà tout ce qu'il dit ſur la perception.

Il y a une autre opération de l'ame, qui lui ſert à connoître la diſſonance qui ſe trouve ou ne ſe trouve pas entre deux idées. C'eſt ce que l'on appelle le jugement. Lorſque ſes arrêts ſe manifeſtent, ils prennent le nom d'*aſſertion*, de *propoſition*. Si l'ame apperçoit de la convenance entre deux idées, le jugement qu'elle porte eſt *affirmatif* ; ſi elle y apperçoit de la diſconvenance, il eſt *néga-*

cium vel nomen explicat, *&* *dicitur* nominale; *vel res*, *&* *est* reale; *vel ideas animi*, *&* ideale *vocatur*. *Hæc itaque quod homines plane non intelligunt, nec explorant, plerique omnes errores inde nascuntur. Nam major pars decertationum ex hoc fonte ducitur, quod definitiones nominum male intelligimus: quod plane non adsequimur ideas aliorum, præsertim veterum scriptorum: quod iis tribuamus ea, de quibus ne per somnium quidem cogitarunt: quod nobis persuadeamus definitiones reales plane res ipsas exponere: adeoque ex his opinionibus philosophantes vel erramus, vel sine ullo fine disputamus. Et hic obiter est notandum, falso scholasticos adseverare, definitionem in simplici perceptione sine ulla adfirmatione consistere posse: quod nemo sane mentis dixerit. Sunt præterea judicia simplicia, & composita; singularia, & universalia: quæ ex subjecto propositionis qualia sint cognosci possunt. Item judicia vera, & falsa. Quæ ut distinguamus, criterium veritatis nosse necessarium est. Et hic de singulis evidentiæ gradibus disputari potest. Cetera usu discuntur.*

tif ; mais, pour ſavoir de quelle nature eſt ce jugement, ce n'eſt point aux mots qu'il faut s'arrêter ; c'eſt au ſens. Pluſieurs propoſitions paroiſſent affirmatives au premier coup d'œil, qui, bien examinées, ſe trouvent être négatives. Ou le jugement roule ſur l'explication d'une dénomination, & alors il s'appelle *nominal ;* ou il roule ſur les choſes, & alors il s'appelle *réel* ; ou il roule ſur les idées, & il s'appelle *idéal.* La plûpart des erreurs viennent de ce que l'on ne connoît point ces différences, & que l'on néglige d'approfondir les raiſons qui en appuyent la néceſſité ; car l'on diſpute le plus ſouvent, parce que l'on n'entend pas les définitions de mots ; parce qu'on ne ſaiſit point les idées des autres, & ſur-tout celles des anciens ; parce qu'on veut qu'ils aient penſé ce même à quoi ils n'ont jamais ſongé ; & enfin parce qu'on s'imagine que les définitions des choſes en repréſentent l'être réel. On part de toutes ces ſuppoſitions, on croit philoſopher, & l'on diſpute ſans fin ; ſur quoi il eſt à propos de remarquer que les ſcholaſtiques ſoutiennent ſans fondement que la définition peut ſe trouver dans la perception ſimple, ſans qu'il ſoit beſoin d'affirmation ; ce qu'on ne peut

Hæ ſunt operationes mentis natura diffe-rentes. Verum aliquando animus ideas or-dine ponens, poſtquam cognovit primam ſe-cundæ convenire, hanc tertiæ, tertiam quar-tæ, hanc demum quintæ &c. ad extremum judicat, primam ultimæ convenire. Hæc autem progreſſio vocatur ratiocinatio, *ſeu* diſcuſſus: *& hoc ultimum judicium* conclu-ſio. *Itaque poteſt concluſio eſſe bona, & ta-men eſſe falſa, ſi altera ex propoſitionibus, quæ præcedunt, ſit falſa: tunc autem vera erit, ſi propoſitiones omnes veræ ſint. Opor-tet igitur recte judicare, ut recte concludere queamus. Id ut faciamus neceſſe eſt cauſſas, quæ nos male judicare cogunt, & in errores inducunt, exploratas habere.*

dire ſans renoncer à l'apparence de la raiſon. Il y a entre cela des jugemens ſimples & des jugemens compoſés; il y en a de partiels & de généraux. Le ſujet de la propoſition ſert à diſtinguer leur nature. Il y a des jugemens vrais, il y en a de faux; le ſeul moyen de les demêler eſt de connoître les caractéres de la vérité, & de s'en procurer une eſpéce de pierre de touche. Ce *criterium* conſiſte dans la connoiſſance des différens dégrés d'évidence. Le reſte s'apprend par l'uſage.

Telles ſont les opérations de l'ame. Quelquefois, dans l'arrangement des idées, lorſque l'eſprit apperçoit la convenance de la ſeconde idée avec la premiere, de la troiſieme avec la ſeconde &c., il conclut la convenance de la derniere avec la premiere. Cette progreſſion s'appelle *raiſonnement* ou *diſcuſſion*, & cette ſorte de jugement *concluſion*. Une concluſion peut être dans les régles, & cependant être fauſſe, ſi une des propoſitions antécédentes n'eſt pas vraie; elle ſera vraie, ſi toutes les propoſitions antécédentes ne renferment aucune fauſſe aſſertion. Il faut donc bien juger pour bien conclure. On doit, dans cette vûe, s'appliquer à connoître les cauſes des faux

Præcipua errorum cauſſa eſt ſenſuum imperfectio, qui pleraque obſcuræ repræſentantes frequentem occaſionem præbent errandi, præſertim in phyſicis rebus. Putamus, v. g. levitatem, aſperitatem, odorem, ſaporem *in objecta re eſſe, cum tamen nihil ſint aliud, quam ſenſuum, ac animi adſectiones. Altera cauſſa erroris ſunt hypotheſes, quas cogitamus explicandorum effectuum cauſſa. Cum enim aliquid probabiliter explicatum videtur, id ſine ulla dubitatione defendimus eſſe verum. Ideæ itidem abſtractæ plurimos fallunt, qui putant exſtare res ipſas, quæ per abſtractionem percipiuntur. Propterea diverſos effectus diverſis cauſſis aliquando tribuimus, non animadvertentes, eamdem cauſſam plurima, & diverſa efficere poſſe. Ex quo plurimi errores in phyſica, & medicina. Tertia erroris cauſſa ſunt verba ipſa, quibus non omnes eaſdem ideas ſubjiciunt. Exemplo ſint vocabula,* Deus, animus, ſpiritus, angeli, *&c. quæ aliud & aliud apud differentes gentes ſignificant. Item nomina moralia, ut* virtus, vitium, pietas, juſtitia, ſanctitas, *cetera, quæ aliud apud gentiles, aliud apud noſtros declarant. Item* navis, tritemis, *& ejuſmodi alia. Quæ proinde recte exponenda ſunt antequam de*

jugemens, & ce qui induit en erreur.

L'imperfection de nos ſens eſt la principale ſource de nos erreurs ; nous ne voyons les objets qu'obſcurement par leur entremiſe, ce qui nous expoſe fort ſouvent à nous tromper, ſur-tout dans les choſes de phyſique. Nous croyons, par exemple, que la légéreté, la rudeſſe, l'odeur, la ſaveur, ſont dans les objets, tandis que tout cela n'exiſte que dans nos ſenſations, & que dans la maniere dont notre ame eſt affectée. Les hypothéſes que nous inventons pour expliquer les effets naturels, ſont une autre ſource d'erreur. Dès qu'un ſyſtême a ſeulement l'air de la probabilité, nous ne balançons point à le ſoutenir auſſi opiniâtrement que s'il étoit l'archetype des choſes, & le fondement de leur réalité. De plus, où nous voyons divers effets, nous ſuppoſons diverſes cauſes, faute de faire attention qu'une même cauſe peut produire pluſieurs effets divers. Nombre de mépriſes & de phyſique & de medécine viennent de là. Les mots auxquels on n'attache pas généralement la même idée, ſervent encore à nous tromper; tels ſont les mots *Dieu*, *ame*, *eſprit*, *ange* &c., qui ſignifient différentes choſes chez différens peuples. Tels ſont les

rebus, quæ ſignificant judicemus. Quarta cauſſa ſunt animi motus, qui ita rationem obnubilant, & veluti invitam in utramque partem agunt, ut nihil recte dijudicet. Qui enim vel amore vel odio aguntur, vix res prout ſunt cognoſcunt : iccirco falluntur.

Jam vero ad veritatem inveſtigandam ſatis non eſt errores cognoſcere, ſed oportet eos vitare : vitare autem multo facilius poterimus ſi ideas in ordinem reduxerimus, ut ſine ullo labore, conveniant, aut ſecus, dijudicare poſſimus. Hic autem ordo vocatur methodus. *Porro methodus vel eſt* analytica, *vel* ſyntetica. *De quibus antequam diſſerit, monet, nobis ignotam eſſe naturam* corporis, ſpiritus, formarum, & idearum. *His cognitis triplex de re omni agitari quæſtio ſolet. 1. Dato adtributo, quæritur, quale ſubjectum ei conveniat : 2. poſito ſubjecto, inveſtigatur, quodnam ſit adtributum :*

mots moraux *vertu*, *vice*, *piété*, *justice*, *sainteté*, qui repréſentoient pour les Payens des ſujets différens de ceux qu'ils repréſentent chez nous. Tels ſont les mots *navis*, *triremis*, & autres ſemblables dont il faut s'attacher à bien fixer le ſens, avant que de porter aucun jugement ſur les choſes dont ils ſont les ſignes repréſentatifs. Nos paſſions enfin offuſquent tellement notre raiſon, qu'elles entraînent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que nous ne pouvons guére juger ſainement. Dans l'amour & dans la haine, qui voit les objets tels qu'ils ſont, & qui n'eſt pas conſéquemment dans le cas de ſe tromper?

Lorſqu'on ſe livre à la recherche de la vérité, il ne ſuffit pas de voir d'où vient l'erreur; il faut encore éviter d'y tomber. Un des moyens les plus ſûrs conſiſte à mettre tant d'ordre dans nos idées, que nous puiſſions voir ſans peine ſi elles ſont ſuſceptibles de cohérence ou non. Cette maniere de les arranger, eſt ce qu'on appelle la *méthode*. Il y a deux eſpéces de méthodes, l'analytique & la ſynthatique. Avant de parler de l'une ni de l'autre, notre Capucin nous avertit que nous ignorons abſolument la nature des corps, de l'eſprit, des formes & des idées. Après

3. *posito & subjecto, & adtributo, consentiant, an aliter, disquiritur. Horum autem solutio ex triplici fonte duci debet,* ratione, experientia, & auctorum testimonio. *His subjungit leges methodi analyticæ, & synthetica, breviter, atque ordine.*

Sequitur methodus & ratio disputandi. Opponens non verbis, non sophismatibus disceptare debet, sed clarissimis rationibus. Syllogismo interdum uti potest: interdum vero sine syllogismis, sed brevi dialogo facilius rem totam expediet. Eadem methodo utatur respondens, sed uloque caveat ne obscura verba & propositiones intricatas admittat: sed cum eas audierit, accurate exponat: sic facile & nullo labore sophismata diluuntur.

cette obſervation, il dit que toutes les queſtions ſur un être quelconque ſe réduiſent à trois cas. Celui où, connoiſſant un attribut, on cherche le ſujet auquel il convient; celui où, connoiſſant un ſujet, on cherche quel en eſt l'attribut; & celui où, connoiſſant & un ſujet & un attribut, on examine ſi leur union n'a rien qui répugne. La raiſon, l'expérience & le témoignage des auteurs, offrent les moyens de s'aſſurer de la vérité. Une expoſition courte & méthodique des régles de la ſynthéſe & de l'analyſe termine cet article.

La méthode qu'il faut ſuivre dans la diſpute vient après. Notre auteur ne veut point que l'attaquant chicane ſur les mots, ni qu'il uſe de ſophiſmes; mais qu'il faſſe des objections claires. Il employera quelquefois la forme ſyllogiſtique; quelquefois il la quittera, & traitera le ſujet du ton dont on a coutume de converſer. Le ſoutenant ſe conduira de même, évitera toute obſcurité dans les termes, & ne ſe permettra aucune propoſition embrouillée. Il commencera par bien s'entendre; après quoi, tous ſes efforts doivent tendre à s'exprimer en termes précis & individuels. De cette maniere, on ne donne point de priſe au ſophiſme, & l'on

Hæc logicæ epitoma eſt, quæ ad recte in omni vitæ parte judicandum, & ratiocinandum neceſſaria eſſe videtur: quod ſine ulla hæſitatione doctiores probabunt. Illud difficilius conſtituere, quæ nam ex iis, quæ circumferuntur, omnibus ſuis numeris abſoluta dicetur. Huic quæſtioni tali modo reſpondet Capuccinus: nullam ſe adhuc vidiſſe, quæ ex omni parte perfecta haberi poſſit: licet ex ſingulis utilia præcepta ſumi poſſint. Ingenue tamen fatetur, ſibi amicum quemdam dixiſſe, offendiſſe ſe philoſophum, qui talem logicam, qualem Capuccinus deſiderabat, ſcriptam haberet. Cujus methodum ipſe audiens, & conſiderans, non erubeſcere confiteri, eam meliorem adhuc eſſe epitoma logicæ, quam ipſe Capuccinus tradidiſſet: quæ ſi tironum commodo emittatur, ut auctor ſe facturum eſſe dicebat, nihil amplius eſſet deſiderandum. Et de logica hucuſque.

IX. Venio ad nonam epiſtolam, quæ prima ſecundi voluminis eſt. Hæc in metaphyſica *veteri explodenda occupatur tota. Nam cum Conimbricenſis doctor Capuccinum rogaſſet, ut poſt logicam de metaphyſica in-*

vient facilement à bout de le détruire.

Telle eſt la logique qui paroît néceſſaire à notre auteur, pour parvenir à bien juger & à bien raiſonner dans toutes les circonſtances de la vie ; & il y a tout à croire que les perſonnes éclairées ſeront de ſon avis. Il eſt un peu plus difficile de décider quel eſt le meilleur traité de dialectique. Notre Capucin dit nettement qu'il n'en connoît aucun qui ne laiſſe rien à déſirer, quoiqu'il y ait de fort bonnes choſes à prendre dans tous les ouvrages qui ont paru ſur cette matiere. Il avoue ingénument qu'un de ſes amis lui a dit avoir vu une logique dreſſée ſelon l'idée qu'il s'eſt formée d'un ouvrage parfait en ce genre, & que, ſur l'expoſition que lui en a fait ſon ami, il la préfére à l'abrégé qu'il vient lui-même de donner dans ſa lettre. Rien, ajoute-t-il, ne ſera plus heureux pour les commençans, que de voir paroître ce traité, dont l'auteur fait eſpérer la publication. C'eſt par là qu'il finit ce qu'il dit ſur la logique.

IX. Je viens à ſa neuvieme lettre, qui eſt la premiere du ſecond volume. Il y raille d'un bout à l'autre la vieille métaphyſique. A la ſollicitation du docteur de Coimbre, qui l'avoit prié de parler de

tentionali, id est de ontologia disputasset; idque ut morem gereret confratri doctoris, qui de iis plane doceri vellet, noster ut cum nonnullis opinionibus vero philosopho non dignis liberaret, aperte ostendit, quam parum utilitatis ex hac metaphysicæ parte capi possit.

Primo igitur metaphysicæ historiam tangit, docens, tale nomen ab Tyrannione, & Andronico inventum videri: quod posteriores, præsertim scholastici, tamquam aliquid mirabile accipientes, remque minime vestigantes, existimarunt, quidquid de ideis abstractis dicitur, metaphysicam nominari debere: quod etiam Cartesiani, & Gassendiani, ut temporibus servirent, facere coacti sunt. At noster rem sine ullo præjudicio considerans, declarat, metaphysicam intentionalem *seu ontologiam, reapse esse partem logicæ; metaphysicam vero* realem, *id est pneumatologiam, partem aliquam physicæ: quod ut efficiat, singulas percenset, & exponit primæ metaphysicæ partes quod & nos, ne* inquit, & ait *toties repetatur, ejusdem verbis, sed brevius, faciemus.*

Scholastici

de l'ontologie, après avoir parlé de la logique, & de vouloir bien donner quelques leçons à un de ſes freres, il commence par montrer le peu d'utilité dont peut être une pareille étude. L'importance qu'on y attache eſt un des premiers préjugés dont il s'efforce de guérir celui qui le conſulte.

Il trace d'abord rapidement l'hiſtoire de la métaphyſique. Ce nom lui fut donné par Tyrannion & par Andronic ; ceux qui vinrent après eux, & ſur-tout les ſcholaſtiques, y trouverent quelque choſe de ſi admirable, que, ſans ſe permettre le moindre examen, ils crurent que ce nom devoit être conſacré à tout ce qui avoit pour objet les idées abſtraites. Forcés de ſacrifier à l'uſage, les Gaſſendiſtes & les Cartéſiens ſe conduiſirent de même, Notre Capucin examinant la choſe ſans prévention, dit que la métaphyſique qui traite de l'ontologie, n'eſt qu'une partie de la logique. Quant à la métaphyſique réelle, c'eſt-à-dire, la pneumatologie, elle fait en quelque ſorte partie de la phyſique. Pour le prouver, il examine ces deux branches l'une après l'autre, & commence par l'ontologie. Je me ſervirai de ſes propres termes, que je ne ferai qu'abré-

Scholastici qui meliori ordine rem explicant metaphysicam suam ab universalibus *deducunt, quæ doceant, quo pacto universales ideæ, de quibus ipsa explicat, excogitari, & fieri possint. De iis vero jam in logica diximus. Quæ plurima scholastici de* præcisionibus *conglobant, nihil utilitatis ultra habent præter quam ostendere, mentem nostram posse plures ideas ita cognoscere, quasi una esset, præcisis seu non cognitis differentiis. Hæc vero uno tantum paragrapho abunde explicari possunt. At scholastici* præcisiones *pro fine ponentes, tot addunt & instituunt quæstiones subtiles & acutas, ut æternum disputare coacti sint, quin umquam intelligant, nihil inde utilitatis deduci. Reapse vero de vocibus contentio est. Nam qui aiunt, dari* præcisiones objectivas, *qui* præcisiones formales, *qui cetera, vel idem dicunt, si se explicant; vel si aliud omnino dicunt, dementes sunt. Mens enim nostra nihil aliud facit, quam rem objectam cognoscere : ad summum considerare potest proprietates, in quibus res similes sunt, omissis rationibus differendi. Non tamen* animal *à* rationali *; non speciem illius ab specie istius, re ipsa sejungit.*

ger. J'éviterai par-là de répéter ces mots *il dit*, *il avance*.

Ceux des ſcholaſtiques qui s'approchent le plus de la bonne voie, tirent leur métaphyſique des univerſaux dont la connoiſſance apprend comment les idées univerſelles, qui ſont l'objet de la métaphyſique, s'engendrent chez nous. J'en ai déjà parlé dans la logique. Il n'y a d'autre utilité à retirer de tout ce qui ſe dit dans l'école, ſur ce qu'on y appelle *abſtractions*, que d'apprendre que notre eſprit eſt capable de raſſembler pluſieurs ſujets ſous une ſeule idée, en ne faiſant point attention aux différences qui ſe trouvent entr'eux. Un paragraphe ſuffit pour faire connoître ce qui a rapport à cette opération intellectuelle. Mais les ſcholaſtiques, faiſant des abſtractions le terme de leurs recherches, entaſſent queſtions ſur queſtions, & ſubtilités ſur ſubtilités, au point que la diſpute ne peut plus avoir de bornes. Ne verront-ils jamais qu'il ne peut réſulter aucun avantage de toutes ces vaines criailleries ? En effet, qu'eſt-ce autre choſe qu'une querelle de mots ? Soutenir d'un côté qu'*il y a des objections objectives*, & de l'autre, qu'*il y a des abſtractions formelles*, c'eſt dire la même choſe, ſi l'on

Neque enim corpus sentit, ut ipsi tamquam incertum ponunt: sed mens & sentit, & intelligit: quæ tamen, cum tacitus à longe homo ambulat, species non mittit ad oculos. Hoc remoto infirmo fundamento, cetera, quæ in eo fundantur, omnia se ipsis corruunt.

Id ipsum de universalibus in specie *est dicendum: quæ ex axiomatis falsis, vel dubiis derivantur. Exempli gratia. Exploratum non est, an belluæ aliquo ratiocinationis genere utantur: immo non Basilius modo, & Lactantius, aliique veteres, sed etiam recentiores philosophi gravissimi eos argumentando colligere, non pœnitendis argumentis demonstrant. Exploratum igitur non est*, an rationale sit differentia. *Idem* de animali *dicendum est: propterea quod animus noster, qui est spiritus, id est non*

veut s'entendre, ou, ſi l'on ne peut s'accorder, c'eſt avoir perdu le ſens: car notre eſprit ne fait autre choſe que percevoir les objets, & enſuite peut conſidérer les propriétés par où ils ſe reſſemblent, en laiſſant de côté celles par où ils différent. Mais il ne s'enſuit pas de-là que nous ſéparions de fait, & réellement, l'animal du raiſonnable, ni l'eſpéce de l'un de l'eſpéce de l'autre. Ce n'eſt point dans le corps qu'eſt le ſentiment; comme ils le ſoutiennent ; c'eſt l'ame qui ſent & qui conçoit ; mais, malgré cela, lorſqu'un homme ſe promene, ce n'eſt pas l'ame qui envoie les objets ſe peindre dans ſa rétine. Ce fondement renverſé, tout ce qu'ils élevent deſſus, croule de ſoi-même.

On en peut dire autant des univerſaux dans l'eſpéce. Tout ce qu'ils avancent à cet égard, poſe ſur des axiomes faux ou douteux. Par exemple, il n'eſt pas encore décidé ſi les bêtes n'ont pas une ſorte de raiſon; non-ſeulement ſaint Baſile, Lactance & pluſieurs anciens, mais des philoſophes modernes, dont l'opinion eſt du plus grand poids, ont établi, par des raiſonnemens aſſez forts, qu'elles tirent des conſéquences qui ſuppoſent l'emploi de propoſitions antécédentes. Il n'eſt donc

corpus, ſentit & in corpore, & extra : demones ſentiunt pœnas. Ergo. Itaque de 5. ſpeciebus *incerta pleraque : iccirco eorum nomina adtingere ſatis eſt.*

Alteram diſputationem faciunt diviſiones entis, *ſed inutiliter admodum. Satis enim eſt oculos in arborem Purchotianam v. g. à Brixia emendatam conjicere, ut intelligamus, quomodo ens dividatur : reliqua omnino inutilia. In quo illud interea eſt notandum, non omnia entia in arbore illa percenſeri.* Vacuum *enim eſt ens reale, non fictum ; & tamen in ea deſideratur. Sed eos audiamus.*

Principio dividunt ens in reale, & fictum. *De reali mirificas proprietates numerant*, unitatem, veritatem, bonitatem : *de quibus dicunt tam inepta, tamque inutilia, ut nihil utilius cogitari poſſit : cujus*

pas demontré que la faculté de raisonner établisse véritablement la différence. Il en faut dire autant de l'*animal* ; notre ame, qui est un esprit, c'est-à-dire, qui est incorporelle, sent dans le corps & hors du corps ; or les démons sentent des peines, &c. On voit la conséquence que l'on peut tirer ; d'où il suit que la prétendue séparation des êtres en cinq espéces n'existe pas de maniere à ne pouvoir être révoquée en doute. Il suffira donc de connoître les dénominations de ces différentes classes.

Les divisions de l'être forment un autre sujet de dispute aussi inutile. On peut se contenter de jetter les yeux sur l'arbre de Purchot, corrigé par Brixia, on saura tout ce qu'il faut savoir sur la maniere dont l'être se divise. Encore peut-on remarquer que tous les êtres ne sont pas contenus dans cet arbre ; on n'y trouve point le *vuide*, & le vuide cependant n'est point un être imaginaire, mais réel. Mais écoutons-les parler.

Ils divisent d'abord l'être en *réel* & en *imaginaire*. Ils attribuent à l'être réel des propriétés merveilleuses ; il est en possession de l'unité, de la vérité, de la bonté, & ils disent tant de sottises & d'inutilités

hæc summa subducitur : unum non esse duo : verum Petrum non esse equum : bonum ens illud esse cui nihil deficit. *Quis autem sane mentis hæc, vel nullo monente, nullo explicante, non intelligat ? Itaque vero horum explicatio est, nihil explicare.*

Sequitur ens fictum ; *de quo tam multa quærunt & disputant scholastici, ut credi vix possit. Legat, qui dubitat, ineptias omnes, quas Comptonus de eo quærit, & explicat : [eas enumerat Capuccinus] & dubitabit fortasse, an dementi, an furioso tot in mentem deliria venire potuerint. Cum satis fuerit monere*, ens rationis *esse quid fictum.*

Consequitur disputatio de ente positivo ; & negativo ; divino, & creato : *in quibus quot inutilia disputantur, noster ponit ob oculos. Illud autem contendit, scholasticos, cum quærunt*, utrum ratio entis sit univoca

ſur tout cela, que c'eſt temps perdu que de les lire, puiſqu'on n'en retire d'autre fruit que de ſavoir : *qu'un n'eſt pas deux, que le vrai Pierre n'eſt point un cheval, & que l'être parfait eſt celui auquel il ne manque rien pour exiſter.* Mais quel eſt l'homme, pourvu tout ſimplement du ſens commun, qui ait beſoin de maître pour faire la découverte de ces ſublimes vérités ? Leur explication ſe réduit donc à ne rien expliquer.

L'être *feint*, l'être imaginaire, l'être de raiſon paroît à ſon tour ſur les rangs. On ne ſauroit croire à combien de recherches & de diſputes il fournit matiere. Ceux qui en douteroient, n'ont qu'à lire toutes les platitudes de Compton, & ils finiront par être tentés de croire que c'eſt l'ouvrage d'un homme qui avoit perdu l'eſprit, ou qui étoit dans un accès de fiévre chaude. Il n'étoit cependant queſtion que de dire tout ſimplement que l'*être de raiſon eſt un être ſuppoſé.* Notre Capucin fait l'énumération des futilités de Compton.

La diſpute ſur l'être poſitif & ſur l'être négatif, ſur l'être divin & ſur l'être créé, vient enſuite. Notre Capucin donne encore la liſte des ſottiſes qu'on a dites là-deſſus, & il ſoutient que les ſcholaſtiques

Deo & creat : utrum tranſcendat differentias: *quid ſibi velint, non intelligere. Illud etiam monet, plurima eos diſputare de poſ*ſibilitate & actualitate entis : *quæ ex hoc capite naſcuntur, quod pro certo ponunt,* poſſibilia quoddam eſſe habere diſtinctum ab omnipotentia. *Quod ſi plane intelligerent, quid ſignificet,* eſſe poſſibile, *profecto temperarent ab his ineptiis.*

Quarta diviſio eſt in ſpiritum, *&* corpus. *In quo illud animadverſione dignum eſt, eos de rebus metaphyſicis laborare multum : & ſine nullo ſine altercari inter ſe de* poſſibilitate *quorumdam ſpirituum, veluti :* an ſit poſſibilis ſpiritus volens non intelligens : *vel è contrario : quæ omnia aliaque multa poſſibilia eſſe, quaſi teſtes oculati adſeverant. De exponenda vero natura ſpiritus, quod erat caput controverſiæ, & omnino neceſſarium refutandis Epicureis, Spinoziſtis, Hobbeſianis, aliiſque impiis, qui vel apertius, vel obſcurius contendunt,* materiam intelligere eſſe aptam ; &, *quod inde fit conſequens,* ſpiritum nullum eſſe ; *ne cogitant quidem : quaſi nullum damnum hæ*

ont parlé un langage inintelligible pour eux-mêmes, lorſqu'ils ont mis en queſtion *ſi la raiſon de l'être eſt univoque avec Dieu, & créée ; ſi elle s'éleve au-deſſus des différences.* Il avertit encore qu'ils diſputent à perte d'haleine ſur *la poſſibilité & l'actualité de l'être*; & cela parce qu'ils partent, comme d'un principe certain, de l'idée que *les poſſibles ont une certaine nature d'être, diſtincte de la toute-puiſſance.* S'ils comprenoient bien clairement ce que ſignifient ces mots *être poſſible*, ils s'épargneroient bien des fadaiſes.

La quatrieme diviſion de l'être eſt en *eſprit* & en *corps*. On ſeroit porté à croire que les ſujets de diſcuſſion métaphyſique leur manquent à voir l'acharnement avec lequel ils diſputent ſur la poſſibilité de certaines natures d'eſprit. Ils ſe tourmentent par exemple beaucoup pour ſavoir s'*il eſt poſſible qu'il exiſte un eſprit capable de volonté, mais privé d'intelligence, ou capable d'intelligence & dépourvu de volonté*; & ils aſſurent la poſſibilité de ces êtres & de beaucoup d'autres, comme ſi le moule en étoit entre leurs mains. Mais gardez-vous bien de penſer qu'ils diſent rien de la nature de l'eſprit, ce qui eſt cependant le véritable objet de leurs recher-

pestes in Europam inducerent. Scholasticorum itaque disputationes de spiritu, nihil ad id illustrandum momenti habent.

Postrema divisio est in substantiam, *&* accidens : *præsertim vero de ultimo. Quot enim hic, Deus immortalis! de* perscitate, inalcitate, actione eductiva, *& id genus aliis disputant, quæ interrogati ipsi non intelligunt! Præsertim vero contendit Capuccinus, quidquid de* accidente *illi dicunt, falso principio niti : quod aliquibus exemplis physicis luculenter sane demonstrat.*

Post hæc de prædicamentis *agunt scholastici, quas breviter sed presso pede noster persequitur, ostendens, quam inutiliter tempus illi talia disputando terant. Inter alia vero monet, plurima de* subsistentia *admisceri, quæ non nisi ex interiori theologia duci*

ches. C'eſt là qu'il faut chercher des armes contre les Epicuriens, les Spinoſiſtes, les Hobbiſtes & tant d'autres qui prétendent, ſoit ouvertement, ſoit d'une maniere détournée, que la matiere eſt capable d'intelligence, &, conſéquemment, que l'eſprit pur n'exiſte point. Il ſemble que les ſcholaſtiques ignorent l'effet de ces aſſertions hardies, tant eſt grande leur tranquillité à cet égard. On peut donc dire que leurs diſputes éternelles ſur l'eſprit n'éclairciſſent en rien la queſtion.

La derniere diviſion eſt en ſubſtance & en accident. C'eſt ſur-tout ſur l'accident qu'ils s'étendent. Que ne diſent-ils point ſur la *perſeité*, l'*inalcité*, l'*action éductive*, & ſur d'autres choſes de cette nature, dans leſquelles ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Notre Capucin ſoutient en particulier que tout ce qu'ils diſent de l'accident, eſt appuyé ſur un faux principe; ce qu'il montre par quelques preuves tirées de la phyſique.

Les ſcholaſtiques traitent enſuite des *prédicaments*; c'eſt faire une perte de temps réelle que de l'employer à une pareille étude, comme notre auteur le montre clairement, quoiqu'en peu de mots. Il avertit ſur-tout que l'on trouve chez

possunt, quod hoc loco importunum est. Itemque monet, quocumque in loco ea disputetur, ad pauca revocari posse : cetera non nisi iis, qui otio difluunt, tempusque tricis terere cupiunt, esse relinquenda.

Post has venit disputatio de caussis : *de qua Capuccinus ait, quidquid de* materiali, formali, exemplari *traditur ex hoc fonte proficisci, quod actionem eductivam, &* caussalitatem *nescio quam comminiscuntur : de qua quo plura dicunt, eo minus intelliguntur. Id certum est, ejusmodi actionem tale esse mysterium, quod non nisi veteri metaphysica initiatis aperiri possit : non nisi ab illis intelligi fas est : vel ut verius dicam, non nisi in eorum cerebro sedem habet. De efficiente vero multa fingunt : quæ vero necessaria erant, vel non tangunt, vel recte non explicant.*

les ſcholaſtiques beaucoup de choſes ſur la *ſubſiſtance*, qui n'appartiennent qu'à la plus haute théologie, & qui, conſéquemment, ſe trouvent déplacées. Il avertit encore que cette diſcuſſion, quel que ſoit celui qui s'y livre, embraſſe peu d'objets d'examen, & que tous les autres détails dans leſquels on voit entrer les ſcholaſtiques, ne peuvent amuſer que des gens oiſifs & curieux de vétilles.

La recherche des *cauſes* vient après. Tout ce qu'ils diſent des cauſes *matérielle*, *formelle*, *exemplaire*, vient de la ſuppoſition d'une certaine action *éductive* & d'une *cauſalité* dont il n'eſt pas trop facile de voir ce qui a pu leur fournir l'idée. Auſſi, plus ils cherchent à ſe faire entendre là-deſſus, plus ils ſont inintelligibles. Cette action éductive eſt un vrai myſtére dont il n'y a que les initiés dans la vieille métaphyſique, qui puiſſent percer l'obſcurité; il n'y a qu'eux qui y conçoivent quelque choſe, ou, pour mieux dire, cela n'a jamais exiſté que dans leur cerveau. Quant à la cauſe *efficiente*, ils en parlent beaucoup, mais ils ne diſent pas un mot de ce qu'il en falloit dire, ou bien ils s'expliquent là-deſſus, on ne peut pas plus mal.

Ex his autem concludit hoc modo : ontologiam illam quæ utilitatis nomine digna est legi, paucis pagellis comprehendi posse. Tota enim quanta est ad hæc pauca revocatur, ut nomina quædam finiat : axiomata perspicua, quæ ex definitionibus ducuntur, ponat : atque tirones moneat, quid certum, quid dubium, de ideis quibusdam generalibus, apud philosophos graviores sit.

Postremo loco de Benedicto Hieronymo Feyjoo, benedictino Hispano, qui theatrum criticum *Hispano sermone edidisset, Capuccinus noster breviter verba facit. Nam cum Conimbricensis doctor ex amici cujusdam sententia opponeret, ad recte judicandum de rebus nonnullis, id est ad faciendum bonum criticum, aptum videri librum Feyjoo; noster ut ei errorem istum adimat, quid de monacho illo dicendum esse videatur, exponit.*

Ac primo ostendit, hominem, qui bona logica mentem expolivit, ad quodcumque argumentum animum adjungat tam bene esse judicaturum, ut nullo modo tali libro necesse habeat. Quidquid enim boni addit Feyjoo, id ex bona ratione omnino proficisci

nemo

D'où notre auteur conclud : que toutes les connoiſſances ontologiques, dont on peut retirer quelque utilité, ſeroient la matiere d'un très-petit nombre de pages. Le domaine de cette ſcience ne s'étend en effet qu'à fixer la ſignification de quelques mots ; qu'à poſer quelques axiomes clairs qui découlent des définitions ; & qu'à faire connoître aux commençans quelles ſont parmi les idées univerſelles celles que les vrais philoſophes regardent comme certaines ou comme douteuſes.

Notre Capucin parle enfin de Benoît-Jérôme Feijoo, bénédictin Eſpagnol, auteur du *theâtre critique*. Il dit nettement ſon avis ſur ce moine, pour faire revenir le docteur de Coïmbre de ſa prévention. Un de ſes amis l'avoit amené à regarder cet écrivain comme propre à former un bon critique ; mais il y a bien à rabattre de ce jugement.

Avec un peu de bonne logique dans la tête, quel que ſoit, dit notre auteur, l'objet auquel on s'applique, on peut ſe flatter de juger ſainement, ſans avoir beſoin de lire le P. Feijoo. Tout ce qu'on trouve de bon dans ſon ouvrage, c'eſt la

nemo sapiens non dicet, quod adductis exemplis planum facit. Cum tamen idem Feyjoo sine ulla ambiguitate fateatur, se esse peripateticum, in eoque glorietur; præterea ex iis, quæ adfert, manifestum fit in metaphysicis hospitem plane esse; sine ulla dubitatione infert Capuccinus, eumdem nullum philosophum esse nec omnino in bona physica aliquid esse visurum. Quod itidem disputationibus quibusdam physicis, & metaphysicis ab eodem scriptis confirmat, in quibus ea tamquam poradoxa adfert Feyjoo, quæ vel tiro post mensem primæ institutionis plane explicaret. Itaque sic claudit, theatrum criticum *indoctis quibusdam utilem esse posse: philosophis, immo & tironibus bonæ philosophiæ candidatis, non posse. Nam tametsi quædam utilia adferat, in multis & gravissimis peccat, nec aliter facere poterat: adeoque tironum mentem ineptis opinionibus & omnino ridendis imbuere potest.*

droite raiſon qui le lui a dicté ; elle en dictera donc autant à tout autre en pareille circonſtance ; il y auroit de la folie à le nier ; & notre Capucin prouve la vérité du fait par des exemples. D'ailleurs, l'écrivain Eſpagnol ſe donne ſans détour pour péripatéticien, & ſe glorifie même de l'être ; il n'a pas même l'idée de la vraie métaphyſique ; &, s'il faut en croire notre auteur, il n'eſt pas mieux inſtruit dans la phyſique, & ne ſauroit en aucune maniere paſſer pour philoſophe. Notre Capucin cite à cette occaſion pluſieurs paſſages de Feijoo, dans leſquels on voit cet écrivain avancer, comme des paradoxes, des choſes dont il n'y a pas d'écolier d'un mois qui ne donnât la ſolution. Son *Théâtre critique* ne peut donc ſervir qu'à ceux qui ſont abſolument dépourvus de connoiſſances ; mais il ne peut être d'aucune utilité pour les perſonnes inſtruites, ni même pour les commençans qui ont les principes de la bonne philoſophie. Si l'on trouve deux ou trois choſes utiles dans ſes écrits, cet avantage n'eſt que trop compenſé par le grand nombre de mépriſes dont ils fourmillent, & cela ſur les points les plus importans. Il ne pouvoit guére éviter de tomber dans cet

X. Nunc de decima epiſtola dicendum eſt, nempe de phyſica : *de qua cum Capuccinus fuſius ſermonem fecerit, nos conſilii memores, quædam tantum dicemus, reliquis minus neceſſariis vel prætermiſſis, vel leviter tactis.*

Ac primum veluti axioma quodam ponit Capuccinus, à nemine, ut ipſe cenſet, negandum, Luſitanos fere omnes [quidam, qui apud exteras nationes litteris operam dederunt, in hunc cenſum non veniunt] in phyſica diſciplina prorſus cæcutire. Nam de materia, *de* formis, *de* privationibus, *de* apetitu materiæ, *& hujus generis ſexcentis æternum diſputant : hanc ſolam veram, utilem neceſſariam phyſicam eſſe prædicant. Quod ſi definitione nominum contenti eſſent, nulla diſputatio eſſet. At illi contendunt, eſſe quaſdam res, quaſi vocant formas : idque duplici argumento efficere arbitrantur. Primum eſt, ita dixiſſe Ariſtotelem. Id vero negat Capuccinus, contenditque, nullis Ariſ-*

inconvénient. Cette lecture n'eſt donc propre qu'à remplir la tête des jeunes gens de préjugés groſſiers & ridicules.

X. J'ai maintenant à vous rendre compte de ſa dixieme lettre, qui roule ſur la phyſique. Comme elle eſt fort longue, & que notre Capucin y entre dans beaucoup de détails, je n'en rapporterai que ce qu'il eſt abſolument néceſſaire d'en connoître ; & je ne parlerai point de tout le reſte, ou n'en dirai que fort peu de choſes, dans la crainte de paſſer les bornes d'un extrait.

Il ſoutient d'abord, comme une vérité qui ne peut être révoquée en doute, que, ſi l'on excepte ceux d'entr'eux qui ſe ſont appliqués aux lettres dans les pays étrangers, les Portugais ne connoiſſent rien en phyſique. Ils diſputent en effet ſans relâche ſur la *matiere*, ſur les *formes* ſur l'*apetit de la matiere*, & ſur cent autres choſes de cette nature ; voilà, ſelon eux, en quoi conſiſte l'eſſence, la vérité, l'utilité, la néceſſité de la phyſique. S'ils vouloient ſe contenter de définir les termes, ils ſeroient bientôt d'accord ; mais ils ſoutiennent la réalité de certains êtres qu'ils appellent *formes*, & regardent leur aſſertion comme établie au moyen de deux

totelis locis confici posse. Nam ait ille quidem, fieri compositum, non vero formam. Quod itidem confirmat testimonio B. Thomæ. Huic addit Ciceronem, qui cum Græcæ ad miraculum sciret, Aristotelemque, Platonem, ceterosque, quos adtente legerat, multo melius, quam vel omnes scholastici in unum coacti, intelligeret, non uno tantum loco ait, peripateticos, & academicos nominibus differentes esse, re congruentes: cum tamen putet Capuccinus academicos nullo modo tales formas admisisse. Illud putare non possumus, Aristotelem in exponendis rebus physicis numquam ad tales formas confugere.

Alterum argumentum est, Constanciense concilium contra Wickleffum finivisse, formas accidentales esse in eucharistia. *Id itidem negat Capuccinus, breviterque ostendit, ex historicis notum esse, Wickleffum numquam dixisse*, non esse accidentia in eucharistia : *sed* sub accidentibus esse subs-

preuves dont ils ſe ſervent. La premiere preuve de l'exiſtence de ces êtres, c'eſt qu'Ariſtote a dit qu'ils exiſtoient. Notre Capucin le nie poſitivement, & ſoutient qu'on ne trouve rien qui reſſemble à cette opinion dans les écrits de ce philoſophe. Il s'appuye là-deſſus de l'autorité de ſaint Thomas, & de celle de Cicéron. Ce dernier avoit la plus parfaite intelligence de la langue Grecque ; il entendoit mieux que tous les ſcholaſtiques enſemble ne pourroient les entendre, Ariſtote, Platon & les autres philoſophes qu'il avoit lus avec attention ; & il dit, en plus d'un endroit, que les académiciens & les péripateticiens ne différoient entr'eux que dans les termes : or, comme le penſe notre Capucin, les académiciens n'ont jamais admis l'exiſtence de pareilles formes. Il n'eſt pas moins certain qu'Ariſtote n'y a jamais eu recours pour expliquer les matieres de phyſique.

L'autre preuve qu'ils employent, eſt tirée du concile de Conſtance, qu'ils prétendent avoir établi contre Wiclef, qu'*il y avoit des formes accidentelles dans l'euchariſtie*. Notre Capucin nie encore ceci, & il montre, avec le ſecours de l'hiſtoire, que Wiclef n'a jamais dit qu'*il n'y avoit*

tantiam panis, non vero Chriſtum. *Hunc ergo errorem damnavit concilium : non accidentium exiſtentiam dogma eſſe dixit, propterea quia id vident & ſentiunt omnes : nemo niſi demens negat. Confirmat id ex concil. Cantuar. anno 1396. quod ex duabus primis Wickleffi propoſitionibus unam compoſuit, propterea quia cognoverat in utraque eumdem errorem contineri, ſed alio modo. Addit, Maignanum, Saguenſium, alioſque recentiores hæc tanta luce perſudiſſe, omnino ut dubitandi reliquus nullus locus ſit.*

His conſtitutis, exiſtimat, ex duplici radice illa, inſcientia, & præjudicatis ſententiis, *infinitam vim pullulare ineptiſſimarum quæſtionum, quas ſpecioſo philoſophiæ, & phyſicæ nomine tegunt Luſitani. Nec mirum : quid enim aliud facere poſſunt homines, qui phyſicam diſciplinam non ex ipſa natura deducunt, ſed ex libris Suareſii Luſitani, Comptoni, Rhodeſii, Ribeiro, Arriagæ, aliorumque, qui numquam de contemplandis naturæ effectis ne per ſomnium*

point d'accidens dans l'euchariſtie, mais ſimplement que *c'étoit la ſubſtance du pain, & non Jéſus-Chriſt, qui ſe trouvoit ſous ces accidens* : erreur que le concile condamna, mais ſans donner pour un dogme l'exiſtence des accidens. Ce ſont de ces vérités ſenſibles que l'on ne peut nier ſans être fou. Il cite encore le concile tenu en 1396. à Cantorbery, où les peres du concile ne firent qu'une ſeule propoſition des deux premieres propoſitions de Wiclef, parce qu'ils s'étoient apperçus qu'elles contenoient toutes deux la même erreur en termes différens. Il cite enfin Maignan, Saguenſius, & d'autres modernes qui ont répandu tant de clarté ſur cette queſtion, qu'il ne peut y avoir lieu maintenant au moindre doute.

L'ignorance & les préjugés enfantent cette quantité innombrable de queſtions futiles que les Portugais décorent du nom de phyſique & de philoſophie. La conduite qu'ils tiennent, n'a rien qui doive étonner. Que peut-on attendre en effet de gens qui n'étudient point la phyſique dans la nature, mais dans les livres de Suarez le Portugais, de Compton, de Rhodeſius, de Ribeiro, d'Arriaga, & d'autres auteurs ſemblables ; célébres phy-

cogitarunt? Ubi falſe ridet inſcitiam P. Ribeiro, qui, ut nobis perſuadeat ſanguinem in corpore animali perpetuo motu ambitum efficere; ſpretis Harvei perſpicuis argumentis, his ſe rationibus ejuſmodi motum demonſtraturum eſſe exiſtimat; 1°. quia admiſſo motu ſanguinis, facilius intelligitur, quo pacto ſanguinis calorem & ſpiritus animales *in omnes partes deferat; 2°. quia quemadmodum motus ſolis eo conſilio fuit, factus ut ſingulas mundi partes calefaciat; ita ſanguinis motus eſt neceſſarius ut calorem, & ſpiritus in omnes partes fundat; 3°. quia natura fœtum facit in modum circuli, ne partes de primatu certent: & ut in omnes partes calor, & alimonia deferatur. Hic tamen apud domeſticos ſuos, tamquam aliquis Boerhaavius, Winſlowius, Malpighius, Morgagnius, colitur & habetur.*

Quod ſi rem penitus conſideramus, intelligimus profecto, fieri non poſſe quin ita Luſitani fere omnes philoſophentur. Cum enim

ſiciens qui n'ont jamais eu l'idée, pas même en ſonge, de s'appliquer à la contemplation des effets de la nature? Notre Capucin s'égaye ſur-tout ingénieuſement aux dépens de Ribeiro qui, dédaignant les argumens dont ſe ſert Harvey, croit démontrer la circulation du ſang dans les animaux, en diſant qu'il faut qu'elle ſe faſſe, 1°. parce qu'au moyen de la ſuppoſition de ce mouvement du ſang, on conçoit bien plus facilement la maniere dont la chaleur & les eſprits animaux ſont portés dans toutes les parties; 2°. parce que, de même que le mouvement a été imprimé au ſoleil, afin qu'il échauffât toutes les parties de l'univers, il a dû néceſſairement être donné au ſang, afin qu'il portât de tous côtés la chaleur & les eſprits animaux; 3°. parce que la nature donne au fétus une forme circulaire; afin que les membres ne diſputent point entr'eux de prééminence, & que la chaleur & la nourriture ſe diſtribuent également. Ses compatriotes révérent cependant ce docteur, comme ſi c'étoit un Boerhaave, un Winſlow, un Malpighi ou un Morgagni.

Si l'on veut y faire attention, on verra qu'il eſt impoſſible que les Portugais aient une autre maniere de philoſopher. Ils ne

non ex illis, quæ certo experimento demonstrata sunt, sed ex præjudicatis opinionibus disputent; item cum corpora non in se ipsis examinent, sed in libris præceptorum suorum; nihil melius facere possunt, quam illi unde hauserunt. Quid si præceptores errarunt? Nihil refert, gerendus mos est.

Atque hic postquam exposuit nominatim veteres philosophos pauca quædam certa tot inter incerta, & falsa nobis scripta reliquisse; docet, laudandos esse, quod plurima tentarunt: condonandum tamen illis esse, quod ad metam non pervenerunt, nondum enim poterant, propterea quia instrumentis, quæ recentiores invenerunt, omnino carebant. Deinde admonet etiam, eosdem recentiores non nisi pedetentim à Cartesiana, & Gassendiana usque ad Neutonianam methodum pervenisse: quæ postrema in hoc laudari debet, quod non hypothesibus, sed firmissimis experimentis fundatur. Nulli enim addictus sectæ germanus philosophus esse debet, sed veritatem ipsam investigare, in ea sola quiescere. Quod cum in academiis regiis præcipuo in honore habeatur, hi libri

partent point en effet de démonſtrations appuyées ſur l'expérience, mais de préjugés ; ils n'examinent point la nature des corps ſur les corps mêmes ; ce n'eſt que dans les livres, & que dans des livres de leurs profeſſeurs, qu'ils les voient. Que peuvent-ils faire de mieux que ceux qui leur fourniſſent leurs connoiſſances ? Si leurs profeſſeurs ſe ſont trompés, c'eſt ce qui importe fort peu, il faut ſuivre l'uſage, & jurer d'après eux.

Les philoſophes anciens, que notre Capucin paſſe tous en revue, nous ont laiſſé peu de notions certaines ; le doute & l'erreur occupent plus des trois quarts de leurs écrits. On leur doit cependant ſavoir gré d'avoir fait de tous côtés des tentatives ; &, s'ils n'ont pas atteint le but, il ne faut pas les en eſtimer moins ; il ne leur étoit pas encore poſſible de l'atteindre, privés qu'ils étoient des inſtrumens que les modernes ont découverts. Ces derniers même n'ont fait que des progrès peu rapides depuis Deſcartes & Gaſſendi juſqu'à Newton, dont la méthode eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'elle n'admet point d'hypothéſes, & qu'elle ne s'appuye que ſur l'expérience. Un véritable philoſophe ne doit embraſſer aucun

præter ceteros, horumque similes, ad veram physicam comparandam utiles sunt.

Hinc veræ physicæ naturam pressius considerans, ut aliqualem ejusdem notionem Conimbricensi doctori imprimat, tali modo philosophatur. Physica est disciplina, quæ corporis, & spiritus naturam investigat ope effectuum & proprietatum. Sed de spiritu alio loco. Corpora autem proprietates habent partim communes, partim peculiares: hæ ex illis proficiscuntur. Quare ut effectuum caussam penitus cognoscamus, primum proprietates, quæ communes dicuntur, exploratas habere necesse est: ut ab illis, quæ singulorum propriæ sunt, sejungi possint.

Corpus itaque [quidquid tamdem illud reapse sit, neque enim intima natura illius plane cognita est] consideranti illico offert

ſyſtême; c'eſt la vérité ſeule qu'il faut qu'il recherche; c'eſt à la vérité ſeule qu'il faut qu'il s'arrête. Cet eſprit anime particuliérement les académies; auſſi les ouvrages qui ſortent de leur ſein, & ceux qui portent le même caractere anti-ſyſtématique, ſont-ils les vrais dépôts de la ſaine phyſique.

Notre Capucin conſidere enſuite d'une maniere moins générale l'eſſence de la phyſique, &, pour en donner quelque idée au docteur de Coïmbre, il en diſcourt ainſi. La phyſique eſt une ſcience qui a pour objet la recherche de la nature du corps & de l'eſprit, au moyen des effets & des propriétés. Il ſera queſtion ailleurs de l'eſprit. Il y a des propriétés qui ſont communes à tous les corps; il y en a qui ſont particulieres à de certains corps. La connoiſſance de ces dernieres découle de la connoiſſance des premieres. Ainſi donc, pour connoître à fond la cauſe des effets, il faut d'abord connoître les propriétés qui ſont communes à tous les corps, afin de pouvoir en ſéparer celles qui ſont particulieres à certains corps.

Le corps, quelque choſe que ce ſoit en ſoi qu'un corps, car ſon eſſence n'eſt pas entierement connue, offre à celui qui

quatuor hæc : extensionem, impenetrabilitatem figuram mobilitatem. *Harum autem consideratio facile nos ad alias proprietates explorandas manuducit. Nam ab* extensione, *ad* divisibilitatem *facile venimus. Ab* impenetrabilitate *ad* duritiem, densitatem, porositatem, raritatem, &c.

Ex figura *autem*, & motu *plurima alia proficiscuntur.* Figura *enim terminos habet seu* superficies, *quæ corporis molem seu quantitatem finiunt. Porro ex quantitate molis vires corporis nascuntur. Ex quo consequitur, ad cognoscendas vires corporis necessariam esse scientiam superficiorum, seu* geometriam. *Deinde corporum vires ex quantitate molis, ejusdemque velocitate motus ortum ducunt. Cum autem quantitas molis ex superficie pendeat, oportet eum, qui vires corporis cognitas habere cupit, & superficies, & velocitatem motus exacte metiri. Physicus itaque, quod corporum vires noscere debet, geometria instructus sit oportet. Cumque geometria ab arithmetica, atque adeo ab algebra, saltim hac ætate, sejungi non possit, utramque calleat necesse est.*

Itaque

l'examine les quatre propriétés ſuivantes, *l'étendue*, *l'impénétrabilité*, *la figure & la mobilité*. Ces propriétés connues nous donnent la connoiſſance des autres. L'idée de l'*extenſion* nous mene à l'idée de la *diviſibilité*, & l'idée de l'*impénétrabilité* à celle de la *dureté*, de la *denſité*, de la *poroſité*, &c.

D'autres idées découlent des idées de *figure* & de *mouvement*. La *figure* a en effet des limites ou une *ſurface* qui terminent la maſſe du corps ou la quantité. De la quantité de la maſſe, découlent les forces du corps. D'où il ſuit que la ſcience des ſurfaces, ou la *géométrie*, eſt néceſſaire pour connoître les forces des corps. On voit enſuite que la force des corps, qui vient de leur maſſe, vient auſſi de la vîteſſe de leur mouvement. Or, comme la quantité d'une maſſe eſt déterminée par ſa ſurface, il faut que celui qui veut connoître les forces d'un corps, puiſſe meſurer & ſes ſurfaces & les dégrés de viteſſe de ſon mouvement; il eſt donc néceſſaire que le phyſicien qui veut connoître les forces des corps, ſache la géométrie. Mais le géométre ne pouvant à ſon tour ſe paſſer maintenant ſur-tout de l'arithméticien & même de l'algébriſte, la connoiſſance de

Itaque geometria, & algebra veluti clavis est universæ physicæ, & mathematicæ mixtæ: nihil enim aliud sunt prædictæ mathematicæ partes, quam res physicæ ex legibus matheseos demonstratæ. Adeoque mathematicam calleat necesse est ille, qui in physica disciplina tota quanta est, aliqua laude perfectus haberi cupit; quod nonnullis exemplis illustrat Capuccinus. Quod si ratio ipsa non vinceret, quam necessaria sit physico peritia mathematicæ, vel ipsa emendate physicæ ἐποχὴ *atque eorum, qui eam emendarunt, lectio satis superque, quod volumus, conficeret. Quis enim historia litteraria leviter tinctus ignorat, Galilæum, Cartesium, Gassendum, Hobbesium, utrumque Paschalium, Mersenum, Borellium, Torricellium, qui prima fundamenta emendandæ physicæ jecerunt; quis Huygensium, Montmortium, quis denique Newtonum, Bernoullium, Cheynium, ceterosque, qui eidem extremam manum adjecerunt; eosdem mathematicam intimiorem & sublimiorem ad illud fastigium evexisse, in quo nunc temporis eam demiramur? Quid? quod usu exploratum est, adolescentes, qui his disciplinis operam dederunt, longo post se intervallo*

l'arithmétique & de l'algébre devient indiſpenſable.

L'algébre & la géométrie ſont donc les deux clefs de la phyſique & des mathématiques mixtes ; &, dans le fait, ces parties des mathématiques ne ſont que les objets de la phyſique, démontrés mathématiquement. Il faut donc que celui qui veut connoître parfaitement quelque partie que ce ſoit de la phyſique, ſache les mathématiques. Notre Capucin en apporte pluſieurs preuves. Pour ſe convaincre de la néceſſité de cette connoiſſance, il ſuffiroit, au défaut du raiſonnement, de voir quelle eſt l'époque du changement en mieux qui s'eſt fait dans la phyſique, & de lire les ouvrages de ceux qui ont opéré ce changement. Peut-on en effet avoir la moindre teinture de l'hiſtoire littéraire, & ignorer que Galilée, Deſcartes, Gaſſendi, Hobbes, les deux Paſcal, Merſene, Borelli, Torricelli, qui ont jetté les fondemens de la bonne phyſique, & Huygens, Montmort, Newton, Bernoulli, Cheyne & tant d'autres qui ont ſervi à élever l'édifice, ont porté les mathématiques à ce dégré où nous les voyons maintenant avec admiration? L'expérience enfin ne démontre-t-elle

reliquos, qui veteri methodo philosophantur, relinquere.

Neque tamen Capuccinus adolescentes tanta mathematicæ notitia eruditos esse vult, quanta Newtonus, Leibnizius, Bernoullius &c. sed quanta huic primæ institutioni necessaria videtur. Itaque commendat pueris, qui Gallicæ, & Italicæ nesciunt, geometriam Tacqueti *cum animadversionis Whistoni. Item* Theoremata Archimedis : Sectiones conicas P. Grandi, *cum notis Cameti; vel* Sectiones P. Orlandi, *quæ valde perspicuæ sunt. Item* Arithmeticam Tacqueti *à Nicolao de Martina illustratam : vel etiam Paulini à S. Josepho* Instit. arithmeticæ, & algebræ. *Iis vero, qui aliquos progressus habent,* Wolfium, Hospitalium, *ceterosque.*

Hinc postquam gravissimorum recentiorum exemplo ostendit, non alia ratione, quam mathematicæ præsidio, ad interiora physicæ perveniri posse; malam consuetudinem reprehendit Lusitanorum, qui putant,

pas que ceux qui s'appliquent à ces ſciences, laiſſent bien loin derriere eux tous ceux qui gardent l'ancienne maniere d'étudier.

Notre Capucin n'exige cependant point des jeunes gens, qu'ils ſoient auſſi verſés dans les mathématiques, que l'étoient Newton, Leibnitz & Bernoulli, mais qu'ils en ſachent tout ce qui eſt néceſſaire pour s'appliquer avec fruit à la phyſique. Il recommande donc aux étudians qui ne ſavent ni le François ni l'Italien, de lire la *Géometrie* de *Tacquet* avec les notes de Wiſthon, les *Théorêmes d'Archimede*, les *Sections coniques* du pere *Grandi* avec les notes de Camet, ou les *Sections du pere Orlandi*, ouvrages où il régne beaucoup de clarté. Ils liront encore l'*Arithmétique* de *Tacquet* avec le commentaire de Nicolas de Martina, ou les *Inſtitutions d'arithmétique & d'algebre* de Paulin de Saint-Joſeph. Ceux qui seront un peu plus avancés, liront *Wolf* & le *marquis de l'Hôpital.*

Après avoir prouvé, par l'exemple des modernes les plus fameux, que ce n'eſt qu'à l'aide des mathématiques que l'on peut pénétrer dans le ſanctuaire de la phyſique, il releve l'erreur des Portu-

physicam cum mathematica nihil commune habere : nec alteram ab altera juvari : Post hæc tironem physicum instituendum sibi sumit ; quod antequam faciat, quædam præmonenda esse putat.

Duplex itaque candidatorum physicæ genus distinguit : & eorum, qui peripatetica imbuti fuere ; & eorum, qui nihil umquam de illa audierunt. Ultrorumque præcepta eadem sunt : veruntamen illi peculiari modo tractandi videntur. Ac primum monendi, ut omnem ex animo deleant memoriam physicæ : tum ut historiam naturæ legant, priusquam ad physicam Theoreticam animum applicent : quæ historia & varietate delectat ; & veras, non fictas, proprietales rerum ob oculos ponens, pedetentim ideas abstractas extinguit : docetque tironem, non ea esse neganda, quæ ipsi nova, inaudita, mirabilia videantur. Et quo facilius eidem dent operam, ad marginem libri nominat eos, qui φαινόμενα *sine ullo præjudicio diligenter examinarunt. Ex veteribus paucos. Ex recentioribus præter ceteros* academias re-gias : *itemque Baconium, Mersenum, Boyleum, Leeuwenoekium. Ideo autem paucos nominat, quia cum iis se loqui ait, qui non nisi Latinam linguam intelligant. Doletque*

gais qui penſent que ces ſciences n'ont rien de commun, & qu'elles ne peuvent ſe prêter aucun ſecours. Il eſſaye enſuite d'établir la route que doit tenir un commençant; mais il croit néceſſaire de donner quelques avertiſſemens préliminaires.

Il diſtingue donc deux ſortes d'éléves en phyſique : ceux qui ont ſucé le lait de la philoſophie péripatéticienne, & ceux qui n'ont aucune notion de cette philoſophie. Les préceptes ſont les mêmes pour les uns & pour les autres; mais il faut uſer avec les premiers de quelques précautions particulieres. On doit d'abord les avertir de perdre, autant qu'il dépendra d'eux, la mémoire de tout ce qu'ils ont lu de phyſique, & les engager à lire l'hiſtoire de la nature, avant que d'étudier la théorie de cette ſcience. Cette hiſtoire les amuſera par ſa variété ; elle leur découvrira des propriétés réelles, & non des propriétés imaginaires; & ils s'accoutumeront inſenſiblement à perdre de vue la chimére des idées abſtraites. Que le commençant ſe garde ſur-tout de nier les choſes, uniquement parce qu'elles lui paroîtront nouvelles, extraordinaires & ſurprenantes. Pour rendre cette lecture plus facile, notre Capucin indique les auteurs

Latina lingua nullam adhuc exſtare hiſtoriam, quæ ſingula recte exponat. Nihilominus itidem monet, plurima in ephemeridibus, quarum celebriores numerat, ſe offerre, quæ ad rem faciant. Hæc illis, quæ peripatu ad meliorem frugem redire conantur, facienda eſſe ait: nam ceteri ſatis habent, ſi una cum theorica hiſtoriam illam legant.

Hoc autem loco monet noſter, & vero exemplis demonſtrat, utile eſſe tironi, qui compendiaria via progredi vult, ſcire linguam Gallicam, vel Italam, in quibus, quidquid apud antiquos, & recentiores, nulla quidem excepta diſciplina, exſtat, verſum eſt, atque eleganter politeque ſcrip-

qui ont examiné les phénoménes de la nature avec le plus de ſoin & ſans préjugés. Il y en a peu parmi les anciens. Chez les modernes, outre les mémoires des académies, l'on a Bacon, Merſene, Boyle, Leuwenhoeck. Il ne donne pas une liſte d'auteurs fort étendue, parce qu'il ſuppoſe avoir à inſtruire un diſciple qui ne ſait que la langue Latine; ſurquoi il ſe plaint de ce qu'il n'exiſte point encore dans cette langue une hiſtoire où les choſes ſe trouvent expoſées convenablement. Il avertit cependant qu'il ſe trouve beaucoup d'endroits dans les journaux, dont la lecture peut être fort utile; & il indique deux de ces ouvrages qui ſont les plus accrédités. Voilà ce qu'il conſeille de faire à ceux qui ont été imbus des erreurs du péripatétiſme, Pour ceux dont cette philoſophie n'a jamais gâté les idées, il ſuffira de lire l'hiſtoire naturelle en même temps que les principes de la phyſique.

Il engage enſuite ceux qui veulent faire des progrès rapides à apprendre le François ou l'Italien; & il démontre l'utilité dont il eſt de ſavoir l'une ou l'autre de ces langues, dans leſquelles tout ce qu'il y a de mieux en tout genre, ſoit dans les ouvrages anciens, ſoit dans les modernes,

tum. Omnino ut necessaria ad hæc ediscenda Latina lingua nullo modo videatur : quod tamen fere omnes Lusitani fieri non posse putant.

Quibus accurate expositis, puerum tali modo instituendum esse docet. Primo itaque de materia agendum est, ejusque divisibilitate : ubi, quid senserint veteres, Democritus, Epicurus &c., quid recentiores chimici, Leibnitzius, ceterique de principiis corporum, est considerandum : ubi etiam de vacuo & materia illa subtili disquirendum est. Deinde de proprietatibus corporum communibus. Ac primum de motu tum simplici, tum composito, & de lineis curvis, quæ ex eodem nascuntur. Tum de motu gravium : ubi principia Newtoni, Mairani, principia staticæ *examinanda sunt. Item de motu decidentium, de communicatione motus, ac principiis* dinamicæ. *Ad hæc de motu humorum seu principiis* hydrostaticæ : *de humoribus in tubis, & extra : & de iis, quæ ex aeris gravitate deducuntur. Præterea de proprietatibus illis corporum est disputandum, ex quibus sensus, seu* sensationes *oriuntur : veluti de calido, frigido, ceteris. Sed peculiarem disputationem habet disputatio de luce, & coloribus.*

ſe trouve traduit auſſi bien qu'on puiſſe le deſirer. La perfection de ces traductions eſt telle qu'on pourroit à la rigueur ſe paſſer de ſavoir le Latin pour étudier les ſciences, quoique cela paroiſſe impoſſible à preſque tous les Portugais.

Il paſſe à la maniere dont il faut conduire un jeune homme. On lui parlera d'abord de la matiere & de ſa diviſibilité; &, à cette occaſion, on lui expoſera les opinions des anciens, de Démocrite, d'Epicure &c., & celles des chymiſtes modernes, de Leibnitz & des autres philoſophes, ſur les principes des corps. On recherchera encore ce que c'eſt que le vuide, & que la matiere ſubtile. On paſſera aux propriétés communes à tous les corps, & l'on parlera d'abord du mouvement tant ſimple que compoſé, & des lignes courbes qui lui doivent leur origine. Le mouvement des corps graves viendra enſuite, & l'on examinera les principes de Newton, de Mairan, & ceux de la ſtatique. L'on parlera du mouvement des corps qui tombent, de la communication du mouvement & des principes de la dynamique; du mouvement des fluides & des principes de l'hydroſtatique; des fluides renfermés dans

Cognitis generalibus, antequam ad singulas classes deveniat, considerandum est mundi systema, secundum varias hypotheses: præsertim vero expendenda sunt argumenta Newtoni, Cartesii, Leibnitzii: tum de stellis, planetis, cometis est explicandum. Consequitur terræ orbis. Ac primum meterora: ubi de fluxu maris ex Gallileo, Walisio, Cartesio, Newtono. Post hæc de mineralibus, vegetabilibus, animantibus. Ad extremum de machinatione hominis ex anatome: tum de adfectibus animi: postremo de phantasia, seu sensu interno.

Hanc bonam sibi videri methodum tractandæ physicæ putat Capuccinus. Illud monens, non se reprobare eos, qui diversam

des tubes, de ceux qui ne le ſont point, & de ceux que la peſanteur de l'air abaiſſe. On traitera encore des propriétés des corps qui occaſionnent nos ſenſations, du chaud, du froid, &c. L'on examinera en particulier tout ce qui regarde la lumiere & les couleurs.

Lorſqu'on aura donné à ſon éléve ces connoiſſances générales, avant de deſcendre aux ſubdiviſions, on lui expliquera le ſyſtême du monde ſelon les différentes hypothéſes; &, à cette occaſion, on lui expoſera ſur-tout les ſentimens de Newton, de Deſcartes & de Leibnitz. Ce qui regarde les étoiles, les planetes & les cometes, trouve ici ſa place tout naturellement. Notre globe vient enſuite, &, relativement à lui, l'on commencera par l'explication des météores, mettant ſous les yeux du diſciple ce que Galilée, Wallis, Deſcartes & Newton ont dit ſur le flux & reflux. On parlera enſuite des minéraux, des végétaux & des animaux, de la ſtructure anatomique de l'homme, des affections de l'ame, & enfin de l'imagination ou du ſens interne.

Telle eſt la maniere d'enſeigner la phyſique, qui paroît la meilleure à notre Capucin; il déclare cependant qu'il ne

sequantur modo in singulis disputationibus eclectice philosophentur.

Postremo loco de pneumatologia [hanc partem physicæ esse, in metaphysica docuerat] disputat. Primo itaque ostendit, disputationem totam de anima ad hoc revocari debere, duo ut efficiat, alterum, esse in nobis spiritum, id est, ens aliquod, quod cognoscit, & vult. Obiter monens, reliquas quæstiones peripateticorum profligandas esse, maxime hoc nomine, quod ex putidis præjudiciis ducantur, habitus vero supernaturales, uti vocant, ad theologiam remittit, ubi sine labore conficitur, eos absque ullis qualitatibus *peripateticis more majorum explicari posse. Alterum est, animum nostrum esse liberum. Itemque de conjunctione animi, & corporis inquirendum est. Ubi sedulo cavendæ sunt inutiles quæstiunculæ, quas magno apparatu verborum disputant peripatetici: eas vero indicat Capuccinus.*

De angelis philosopho tacendum esse putat. Quidquid enim cognitum habemus, ex

prétend désapprouver aucune autre méthode, pourvu qu'on procéde à la maniere des philosophes éclectiques.

Il parle ensuite de la pneumatologie, qu'il a dit ci-devant faire partie de la physique. Toutes les discussions sur l'ame doivent se réduire à établir deux choses; l'une, qu'il y a au dedans de nous un esprit, c'est-à-dire, un être qui est doué de connoissance & de volonté; l'autre, que cet être est libre. Il avertit, en passant, qu'il faut éviter toutes les autres discussions, dans lesquelles s'engagent les péripatéticiens, & où l'on n'a pour principes que de misérables préjugés. Pour ce qui est *des états surnaturels*, c'est à la théologie à en donner la solution qu'elle trouvera facilement sans recourir aux *qualités* péripatéticiennes, comme faisoient les anciens. On parlera encore de la liaison de l'ame & du corps; mais il faut sur ce point éviter les petites questions des scholastiques, questions dans lesquelles ils font un grand étalage de mots. Notre Capucin indique ces objets minucieux de recherches, auxquels on s'attache dans l'école.

Il pense qu'un philosophe n'a rien à dire sur les anges. Tout ce que nous en

divinis litteris habemus : quæ nullo modo finiunt inumeras, inutilesque quæstiones, quas etiam in theologia longa oratione exponunt peripatetici. Itaque paucis contenti esse debemus.

Extrema est disputatio de Deo. In qua postquam Capuccinus non sine animi dolore exponit, disputandi viam, quam tenent peripatetici, ad confringendos recentiores atheos, & polytheos aptam non esse ; contendit, debere nos gravissimum argumentum probare hoc modo. Primum mundum certo tempore conditum fuisse. Deinde non casu factum, sed summo consilio à conditore intelligenti. Tum intelligentem caussam non esse materiam. Quarto loco conditum fuisse ex materia non illa quidem æterna, sed tempore facta. Quibus demonstratis, facile erroribus, ac laqueis hostium nostrorum occurri potest : singulaque effugia, ad quæ se recipere solent, præcludi. Atque hinc habere Deum mundi procurationem, esse liberum, omnipotentem, ceterasque proprietates habere, nullo negotio confici potest.

Quo

ſavons, ce ſont les ſaintes écritures qui nous l'apprennent, & cependant cette conſidération n'eſt point capable de mettre fin aux queſtions inutiles & ſans nombre que les péripatéticiens ont introduites juſques dans la théologie. Il vaut mieux s'en tenir au peu que l'on ſait.

Dieu ſera le dernier objet de la phyſique. Surquoi, après s'être plaint avec amertume de cœur de ce que la maniere de raiſonner, en uſage parmi les ſcholaſtiques, n'eſt point propre à réfuter les athées & les polythéiſtes modernes, notre Capucin prétend qu'il n'y a point de meilleure maniere de les combattre, que de prouver, 1°. que le monde a été créé dans un temps déterminé; 2°. qu'il n'eſt point l'ouvrage du hazard, mais que la prudence d'un être intelligent a préſidé à ſa formation; 3°. que ce principe intelligent n'eſt point la matiere; 4°. que le monde a été fait de matiere créée comme lui, & non point éternelle. Si l'on démontre bien ces quatre aſſertions, il ſera facile d'échapper aux embuches des athées, & de ne leur laiſſer même aucun faux-fuyant. Il s'enſuit de-là que Dieu entretient l'univers, qu'il en prend ſoin, qu'il eſt libre, qu'il eſt tout-puiſſant, qu'il a

Quo vero facilius physicæ dent operam tirones, plane distincteque ostendit hoc loco Capuccinus, quo modo triennii curriculo philosophicæ institutiones, ne ethica quidem excepta, itemque geometria, & algebra, commode tradi possint in scholis : aliquosque bonos physicos adducit, qui opitulari possint Lusitanis. Quæ postquam exposuit ; ita concludit : verum philosophum sibi persuadere debere, nos in hac vita pauca certo scire de rebus præsertim naturalibus : satius tamen esse pauca certo scire, ignorantiamque suam præ se ferre, quam ex infirma conjectura perpetuo sine ulla utilitate altercari, more peripateticorum.

XI. Jam undecima epistola de ethica *copiose agit : non id quidem nude, ac generatim ; sed erudite, atque ad Lusitanorum usum prorsus accommodate. Principio docet, se non ethicæ nomine intelligere subtiles illas & inutiles disputationes, quæ nec reipublicæ, nec religioni opitulari possunt ; sed phi-*

toutes les propriétés qui lui ſont eſſentielles. Tout cela devient aiſé à établir.

Pour faciliter encore plus l'étude de la phyſique aux jeunes gens, notre Capucin indique clairement & méthodiquement la maniere dont il faut s'y prendre pour pouvoir s'inſtruire en trois ans dans toutes les parties de la philoſophie, ſans en excepter la morale, ni même l'algébre & la géométrie. Il nomme à ce ſujet de bons phyſiciens qui pourroient aider les Portugais dans l'exécution du plan qu'il propoſe. Il termine ſa lettre en diſant que le vrai philoſophe doit ſe perſuader que nous ne ſavons preſque rien ici bas d'une maniere certaine ſur-tout ſur les choſes naturelles, mais qu'il vaut encore mieux n'avoir que quelques notions ſûres, & avouer notre ignorance, que de nous contenter, comme les péripatéticiens, d'une foible conjecture pour batailler éternellement.

XI. L'onzieme lettre a pour objet la morale, ſur laquelle notre Capucin s'étend beaucoup. Ce n'eſt point ſéchement & en termes généraux qu'il en parle; il approfondit la matiere, & tout ce qu'il dit eſt relatif aux beſoins du Portugal. Il déclare d'abord qu'il ne comprend point

losophiam illam, quæ veram felicitatem ostendat, doceatque quo pacto, quibusque virtutibus ad eam contendere queamus.

Hinc postquam ethices historiam breviter tetigit, Lusitanorum præjudicatam sententiam confutat, qui sibi persuadent, ethicam theologis, & casuistis tantum inservire posse: ceteris nullo modo. Itaque veterum exemplo ac disputationibus conficit, ethicam apud philosophos summo semper in pretio fuisse. Tum gravissimis argumentis demonstrat, ethicam esse prolegomena, &, ut ita dicam, logicam quamdam esse jurisprudentiæ, & theologiæ moralis, sine qua neutra recte tractari, neutra intelligi, neutra populorum saluti opitulari possit. Præterea ostendit, quod omnino obscurum erat Lusitanis præceptoribus, ethicam, & theologiam morum in hoc convenire, quod eadem argumenta pertractent: in hoc differre, quod illa ratione, hæc vero revelatione, interdum legibus pontificiis contineatur: ubi, quid theologia addat, & in quo ethicam emendet, diserte exponit.

ſous le nom d'éthique tous ces objets frivoles d'une recherche ſubtile dont il ne peut réſulter aucun avantage ni pour l'état ni pour la religion, mais bien cette philoſophie qui ſert à connoître en quoi conſiſte le bonheur véritable, & qui enſeigne les moyens qu'il faut employer & les vertus qu'il faut avoir pour parvenir à être heureux.

Il fait une eſquiſſe légére de l'hiſtoire de la morale ; après quoi il réfute le préjugé des Portugais qui penſent que cette ſcience ne peut ſervir qu'aux théologiens & qu'aux caſuiſtes, & qu'elle n'eſt d'aucun uſage pour le reſte des hommes. Il prouve, par l'exemple des anciens & par leurs écrits, le cas que les philoſophes ont fait dans tous les temps de l'éthique ; & il employe les raiſons les plus fortes pour démontrer qu'elle doit être regardée comme l'introduction à la juriſprudence & à la théologie morale. Elle leur ſert de logique, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, &, ſans elle, ni l'une ni l'autre de ces deux dernieres ſciences ne peut être bien enſeignée, ou ne ſauroit en ſaiſir l'eſprit véritable, ni les appliquer au bien des peuples. Il montre de plus que l'éthique & la théologie morale ſe reſſemblent

Præterea docet, ethicam etiam ſingulis civibus eſſe accommodatam, ut res ſuo merito æſtiment, recteque de ſingulis judicent: maxime vero ut de virtutibus, ac virtuoſis hominibus verum judicium faciant: virtutemque in quocumque homine efferant, vitia in quocumque condemnent. Cumque uſu cognoviſſet Capuccinus, quot ineptiis, ex fabulis romanenſibus *petitis, plerique nobiles Luſitani, illi præſertim, qui patriæ fines non ſunt prætergreſſi, imbuti ſint; quam ſæpe heroa illum Michaelis Cervantes, nempe* D. Quixote, *non meditati agant; ſuum eſſe duxit tam ineptis & pernicioſis opinionibus occurrere. Itaque poſtquam ex hiſtoria expoſuit nobilitatis ortum, concludit, nobilitatem unica virtute contineri. Hanc* naturalem *nobilitatem vocat, hanc unicum*

en ce qu'elles ont un objet commun, rapport que les professeurs Portugais ne démêlent que fort obscurément. La différence qui se trouve entr'elles consiste dans la nature des preuves qu'elles apportent, l'une s'appuyant sur les lumieres naturelles, & l'autre sur la révélation, & quelquefois sur les décrets des papes ; surquoi il fait voir d'une maniere satisfaisante en quoi la théologie étend & redresse la morale.

Il met de plus en fait que l'éthique est utile à tout citoyen, qu'elle sert à assigner aux choses leur véritable valeur, à en juger sainement, & sur-tout à se former une idée convenable de la vertu & des gens vertueux, de sorte que nous blâmions le vice, & que nous donnions des louanges à la vertu, sans égard pour la qualité des personnes. Instruit par l'expérience que la lecture des romans farcit la tête des nobles Portugais, de ceux sur-tout qui ne sont jamais sortis de leur pays, d'idées extravagantes, au point que, sans y penser, ils jouent bien souvent le rôle du héros de Cervantes, il a cru à propos de déraciner ces imaginations ridicules. Il recherche donc d'abord dans l'histoire l'origine de la noblesse, & il conclud que

nobilitatis fontem esse ait. Secundo loco magistratus ponit : quam civilem *nobilitatem dicit, hoc nomine, quod non nisi virtute præstantibus deferuntur, aut deferri debent. Postremo infimoque loco collocat nobilitatem* hereditariam : *quæ non alia de caussa honore aliquo excipi debet, nisi quia ab viris, qui præclaris factis nomen aliquod adepti sunt, ortum ducit.*

Hinc officia germani nobilis ac generosi percensens, vulnera aperte, sed diligenter, tangit Lusitanorum, atque exemplis ex veteri memoria petitis, Græcis, Romanis, aliis, quam inepte faciant, confirmat. Docetque, hæc librorum lectione, sed multo magis usu exterarum gentium, atque erudita peregrinatione aliqua emendari posse, præsertim tenera ætate. Interdum vero caussam suam agit : nam veterum Romanorum, Italorumque egregias virtutes vere ille quidem, sed magnifice deprædicat. Utitur etiam exemplis recentioribus, sed parce. In quo illud vere dicere possumus, Capuccinum hoc loco summa eloquentia, & eruditione, &

c'eſt dans la vertu qu'eſt renfermée la nobleſſe; c'eſt la vertu qui eſt la nobleſſe *par nature*; c'eſt la vertu qui eſt l'unique ſource de la nobleſſe. Il met au ſecond rang la magiſtrature, à laquelle il donne le nom de *nobleſſe civile*; & il la regarde comme noble, parce que les emplois publics ne ſont confiés ou ne doivent l'être qu'à des gens d'un mérite reconnu. Il met enfin au dernier rang la nobleſſe *héréditaire* qui ne doit attirer des égards que par la conſidération qu'elle tire ſon origine de perſonnages qui ſe ſont fait un nom par leurs belles actions.

Il part de ces idées pour examiner quels ſont les devoirs d'un homme vraiment noble & jaloux de ne point démentir la pureté de ſon origine. On peut dire qu'il enfonce ici juſqu'au vif le doigt dans la plaie des Portugais; mais il s'y prend avec adreſſe, & s'appuye d'exemples tirés des Grecs, des Romains & d'autres peuples, pour leur démontrer combien ridicule eſt leur conduite aux yeux de la raiſon. Ce vice, dont leurs idées ſont impregnées, trouvera un reméde dans la lecture des bons ouvrages; le commerce des étrangers & quelques voyages, entrepris en vue de s'inſtruire, rectifieront plus ſûre-

arte invidiosum hoc argumentum tractare.

His plane expositis, viam tradendæ moralis sternit Conimbricensi doctori, idque tali modo. Moralis philosophia duas in partes dividitur : altera de summo bono agit, & de modo id consequendi : hæc ethica *vulgo appellatur. Altera de diversis hominum officiis. Hæc rursum vel officia considerat ut* honesta *sunt, id est, recte rationi consentanea ; & vocatur* jurisprudentia naturalis, *seu* universalis. *Aperit illa & exponit potissimum officia hominis erga Deum, erga se, erga alios : nempe patris in filium, conjugis in alium, domini in servum, regis in subditos, gentis in gentem. Vel officia, ut*

ment encore leur maniere de penſer, s'ils voyagent ſur-tout de bonne heure. La complaiſance patriotique ſe laiſſe de temps en temps appercevoir dans notre Capucin ; on ne peut nier que tout ce qu'il dit des grandes vertus des Romains & des Italiens, ne ſoit vrai ; mais c'eſt en termes magnifiques qu'il en parle. Il prend encore des exemples chez ſes compatriotes dans des temps moins reculés ; mais ces exemples ſont en petit nombre, & l'on ne peut qu'admirer l'éloquence, le ſavoir & l'adreſſe avec leſquels il traite un ſujet auſſi délicat, & où il avoit autant à craindre d'être ſoupçonné d'oſtentation.

Il trace enſuite au docteur de Coïmbre la route qu'il faut ſuivre dans l'expoſition de la morale. La voici. La philoſophie morale ſe diviſe en deux parties. L'une traite du ſouverain bien & des moyens de ſe le procurer ; on l'appelle ordinairement *éthique*. L'autre traite des devoirs des hommes. Celle-ci embraſſe à ſon tour deux objets. Ou elle conſidére les devoirs en tant qu'ils ſont *honnêtes*, c'eſt-à-dire, conformes à la droite raiſon ; alors elle s'appelle *juriſprudence naturelle* ou *univerſelle* : & elle examine particulierement les devoirs de l'homme envers Dieu, envers

utilia reipublicæ *ſunt*, *examinat*, *& vocatur* juriſprudentia civilis, *ſeu* politica; *cujus pars eſt* œconomica. *Hæ ſunt partes diſciplinæ moralis. Sed de duabus primis tantum hoc loco agit Capuccinus.*

Porro ut diſtinctius cognoſcamus; quam ſit ethica hominibus neceſſaria, revocandum in memoriam, hominem plurimis miſeriis nec modo erroribus mentis, ſed etiam adfectibus animi eſſe obnoxium, qui nos hoc modo magis, quam illo, agere faciant. Horum bene multi ex habitudine corporis, interdum vero ex rebus externis, nempe honoribus, ceteriſque, naſcuntur. Sed præcipua cauſſa ſita eſt in hominum voluntate. Itaque debet homo tot infirmitatibus animi mederi: remedium autem eſt ſummum bonum, ſi illud conſequi poteſt, quod hoc loco tamquam verum ponitur, non diſputatur.

lui-même ou envers les autres ; tels ſont les devoirs d'un pere envers ſon fils, d'un mari envers ſa femme, d'un maître envers ſon ſerviteur, des rois envers leurs ſujets, & d'une nation envers une autre nation. Ou elle conſidére les devoirs en tant qu'ils ſont *utiles à l'état* ; alors on l'appelle *juriſprudence civile* ou *politique* ; & elle a pour branche la *juriſprudence économique*. Telles ſont les parties de la morale ; mais il n'eſt queſtion ici que des deux premieres.

Pour demeurer entierement convaincu de l'importance dont la morale eſt pour les hommes, il eſt à propos de ſe rappeller toutes les imperfections de la nature humaine, ſujette non-ſeulement aux erreurs de l'entendement, mais encore aux paſſions de l'ame, qui l'entraînent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La plûpart de nos paſſions viennent de l'habitude du corps ; elles ſont quelquefois produites par des cauſes extérieures, par la conſidération des honneurs & autres choſes ſemblables ; mais leur ſource principale eſt dans la volonté. L'homme eſt donc intéreſſé à ſe guérir de toutes ces infirmités ; le reméde eſt dans le ſouverain bien, s'il peut ſe le procurer ; ce que notre Capu-

Postea examinandum est, quid de summo bono senserint philosophi: disquirendumque an in hac mortali vita naturalis beatitudo dari potest. Ubi obiter de superna dicitur. Deinde de præsidiis, quibus illa possit haberi, est disputandum, nempe humanis actionibus. Quo loco, quæ à Deo manifestata sunt, inter docendum tangi possunt, non disputari: nec illud etiam de scientia divina, auxilio divinas: quod theologorum est negotium. Satis erit cognoscere, quid ecclesia contra Pelagium: quid contra Lutherum, Calvinum, &c. finiverit.

Hinc de bonitate, ac malitia nostrarum actionum dicendum est aliquid. Cumque utraque ex consensu aut dissensu cum lege nascatur, de legibus explicandum est breviter, earumque differentia, ac proprietatibus. Prudentia autem illa, quæ docet quò pacto actiones nostras ad leges exigere debemus, vocatur conscientia, *quæ locum hic sibi facit potissimum: non ut tironem inmergamus in longissimam disputationem de* pro-

cin propoſe ici comme une vérité, & non comme un objet de diſpute.

Il faut examiner enſuite les ſentimens des philoſophes ſur le ſouverain bien, & voir ſi nous pouvons ici-bas jouir de la béatitude par les ſeules forces de notre nature. C'eſt ici le lieu de parler en paſſant de la béatitude céleſte. On parlera enſuite de ce qui peut contribuer à entretenir le bonheur, c'eſt-à-dire, des actions humaines; & l'on pourra dire un mot en paſſant des choſes révélées; mais il ne faudra pas les mettre en queſtion, non plus que ce qui regarde la *ſcience divine*, le *ſecours divin*, &c. On laiſſera ces objets aux théologiens, & il ſuffira là-deſſus de ſavoir en quoi les ſentimens de l'égliſe ſont oppoſés à ceux de Pélage, de Luther, de Calvin, &c.

Il faudra dire enſuite quelque choſe de la bonté & de la méchanceté de nos actions; & comme leur nature dépend de leur conformité ou non-conformité avec la loi, il faudra parler des loix, de leurs différences & de leurs propriétés. Cette prudence, qui nous enſeigne comment il faut que nous réglions nos actions ſur la loi, s'appelle la *conſcience*; il en doit être ici parlé, mais ſans ſe jetter dans le laby-

babilitate, *quam theologis intactam relinquimus; sed ut cognitum habeat, quid ecclesia condemnet, quid toleret; quidque recta ratio faciendum esse doceat: quod ad paucos canonas reducit noster: cetera enim, quæ ipsi theologi longissima oratione disputant, plerumque sunt inutilia. Consensus autem cum lege parit* virtutem, *de qua ejusque speciebus aut fontibus quatuor nonnulla dicenda sunt: quæ species ad unam* prudentiam *facile reduci possunt. Et hinc, quid sit vitium, contraria ratione intelligitur.*

Altera pars ethicæ, quæ de officiis *agit, seu* jurisprudentia naturalis, *post hanc exponenda est. Quam ut distinctius percipiamus, etiam de caussa, quæ nos impellit ut lege obtemperemus, nempe de pœna divina, & humana; de bello, de pactis, &, quæ inde consequuntur, quantum per compendium potest, aliquid dicendum: est scilicet rationes ex quibus singula ducuntur, sunt adtingendæ.*

Jurisprudentiam civilem *non necessariam putat Capuccinus cuicumque civi, aut philosopho: maxime vero necessariam illi,* qui

rinthe des queſtions ſur la *probabilité* qu'il faut encore laiſſer aux théologiens, ſe bornant à connoître ce que l'égliſe défend, ce qu'elle tolére, & ce que la droite raiſon nous enſeigne qu'il faut faire. Notre Capucin réduit tout cela à fort peu d'articles, la plûpart des objets ſur leſquels les théologiens même ne ceſſent de diſputer, étant fort inutiles. La conformité avec la loi dans les actions, fait la *vertu*; l'on en peut parler, ainſi que de ſes quatre eſpéces que l'on peut aiſément réduire à la ſeule prudence. On voit par la même raiſon en quoi conſiſte le vice.

On s'occupera enſuite de l'autre partie de l'éthique qui traite des *devoirs*, autrement appellée *juriſprudence naturelle*. Pour jetter plus de clarté ſur les objets d'examen, il ſera bon de connoître les motifs qui nous portent à obſerver la loi, tels que la crainte des punitions divines & humaines; il faudra encore dire quelque choſe de la guerre, des traités, & de tout ce qui s'enſuit, c'eſt-à-dire, qu'il faudra prendre une notion de ce qui occaſionne toutes ces choſes.

Notre Capucin ne penſe point que la *juriſprudence civile* ſoit néceſſaire à tous les citoyens en général; elle ne l'eſt pas da-

qui reipublicæ pars aliqua esse cupit. Quare ante magistratus gerendos penitus addiscenda est : propterea quod, qui negligunt, in errores grandiusculos incidunt.

Ad extremum postquam monuit hæc omnia historico modo potius explicanda esse, ne fastidium creent tironi, docet, nullam se ethicam vidisse, quæ id debito modo explicaret. Tum de præcipuis auctoribus, qui vel ethicam, vel jus naturale tradiderunt, verba facit, Grotio, Puffendorfio, Muratorio, Vitriario, Xeineccio. Sed præter ceteros laudat Puffendorfium, docetque qua ratione à Lusitano præceptore utiliter explicari possit. Tum admonet Conimbricensem suum, cavendos esse eos, qui vel nihil boni adferunt, ut thesaurum &c., vel si quid adferunt, impietate id immaculant, veluti Machiavelum, spinosam, Hobbesium, ceterosque; quorum aliqui impii sunt, alii non nisi ab illis legi possunt; qui & in dogmatibus catholicis bene versati sint, & eos nullo suo periculo & damno pervolutare queant. Tum claudit tali modo, liberum sese relinquere cuique ethicam suo modo addiscere, modo non ante ad disciplinas dictas animum adjungat, quam eam calleat.

vantage à un philoſophe; mais l'étude en eſt indiſpenſable à ceux qui ſe deſtinent à occuper quelque emploi public. Il faut donc s'y livrer avant que d'entrer dans la magiſtrature, ſans quoi l'on s'expoſe à des bevues ſouvent importantes.

Enfin, après avoir averti qu'il faut enſeigner cette ſcience par les faits & au moyen de réflexions méthodiquement adaptées à l'hiſtoire, pour rendre la matiere moins ennuyante, notre Capucin avoue qu'il n'a vu aucun traité où l'éthique ſoit expliquée convenablement. Il fait connoître enſuite les auteurs qui ont écrit ſur la morale ou ſur le droit naturel; tels ſont Grotius, Puffendorff, Muratori, Vitriarius, Heineccius. Puffendorff eſt celui dont il préfére les ouvrages, & il indique la maniere dont il faudroit que s'y prît un docteur Portugais pour expliquer cet écrivain. Il avertit enſuite le docteur de Coïmbre du ſoin avec lequel on doit éviter de lire les écrits où il n'y a rien à apprendre, comme le *Theſaurus* &c., ou ceux qui offrent l'erreur la plus dangereuſe, mêlée avec la vérité, comme Machiavel, Spinoſa, Hobbes, &c. De ces écrivains, les uns ſont impies, les autres ne peuvent être lus

XII. *Hanc ſequitur* medicina, *quæ duodecimæ epiſtolæ argumentum eſt. Hic poſtquam Capuccinus confecit, medicam artem religioſis viris non eſſe repudiandam [id vero pernegant Luſitani plerique] primum quia in phyſica fere omnis verſatur : deinde quia præſbyteri ſeculares, & regulares, qui XI. XII. ac ſequentibus ſæculis doctrinæ nomine floruere, huic operam diligentem navarunt; ait ſibi potiſſimum hanc veniam eſſè dandam, ut de medicina arte judicium ferat, propterea quia in hac diſciplina non plane ſit hoſpes. Conſiderandum autem eſſè potiſſimum non quis loquatur, ſed quid loquatur : cetera importuna eſſe.*

His ante monitis ſine ulla dubitatione pronunciat, Luſitanos nihil de vera medicina ſcire : univerſitatem autem Conimbri-

que par des perſonnes bien inſtruites de leur religion, & abſolument en garde contre le venin qui s'y trouve répandu. Il termine ſa lettre en diſant qu'il laiſſe chacun libre d'étudier la morale à ſa maniere, pourvu qu'il ne s'applique qu'après l'avoir étudiée, aux ſciences dont il vient de parler.

XII. La médecine forme l'objet de la douzieme lettre. Il prouve d'abord, contre le préjugé des Portugais, que l'état de religieux n'eſt point incompatible avec l'exercice de la médecine. Cette ſcience n'eſt pour ainſi dire rien autre choſe que la phyſique; & d'ailleurs on a vu s'appliquer à cette étude les prêtres tant ſéculiers que réguliers qui ont eu le plus de réputation dans l'onzieme & le douzieme ſiécle, & dans les temps qui ſe ſont écoulés depuis. Il demande en particulier qu'il lui ſoit permis de dire ſon avis ſur cette ſcience, qui ne lui eſt point étrangere. Il n'eſt point, ajoute-t-il, queſtion de remarquer quel habit un homme porte, mais quelles choſes il dit, n'y ayant que cela d'important.

Il aſſure hardiment que les Portugais n'ont aucune connoiſſance de la vraie médecine. L'univerſité de Coïmbre eſt

censem omnino nihil : nam Ulysippone saltem ex usu Anglorum, Gallorum, & Italorum, nonnulli quædam non prorsus pœnitenda ediscunt : non ita vero Conimbricæ, ubi pro Galenica methodo tamquam pro aris & focis contendunt : respuunt cetera. Hanc autem propositionem facile se demonstraturum esse contendit, si primum exposuerit, quid sit bona medicina : deinde, quid faciant Lusitani in singulis medicinæ partibus.

Medicina itaque est disciplina, quæ docet, qua ratione humani corporis sanitas, & perfecta vita servetur, amissa vero recuperetur. *Hinc, quid scire debeat medicus, facile ? constat. Igitur necesse est cognoscere 1°. quid sit corpus ; 2°. quid sit corpus humanum ; 3°. in quo sita sit à vita absoluta, & perfecta corpori humani ; 4°. in quo vita læsa ; 5°. quid sit sanitas perfecta ; 6°. quid sanitas vitiata ; 7°. quid homines inverint ad conservandam, & recuperandam sanitatem. Hæc cum philosophis ceteris communia habet medicus : peculiare autem medici est, 8°. scire, quo modo, & tempore, & quantitate hactenus inventa remedia applicari possint ægroto.*

là-deſſus dans une ignorance parfaite. Il n'en eſt pas de même à Liſbonne, où le ſéjour des Anglois, des François & des Italiens a répandu quelque lumiere; mais, pour Coïmbre, la médecine y eſt encore à naître; on y connoît la méthode de Galien ; on y défend opiniâtrement cette méthode, & l'on rejette tout ce qui n'eſt pas elle. Notre Capucin croit prouver ſuffiſamment ce qu'il avance, en faiſant voir d'abord en quoi conſiſte la bonne médecine, & enſuite quelle conduite les Portugais tiennent ſur toutes les parties de cette ſcience.

En conſéquence il définit la médecine une ſcience qui enſeigne les moyens de conſerver la ſanté du corps, & la perfection de la vie, ainſi que de la recouvrer quand on l'a perdue. Il eſt donc néceſſaire de connoître 1°. ce que c'eſt qu'un corps; 2°. ce que c'eſt que le corps humain; 3°. en quoi conſiſte le jeu complet & parfait de l'économie animale; 4°. en quoi le principe de la vie eſt attaqué; 5°. ce que c'eſt que ſanté parfaite; 6°. ce que c'eſt qu'altération de ſanté; 7°. quelles choſes les hommes ont découvertes pour conſerver ou rétablir la ſanté. Toutes ces connoiſſances n'appartiennent pas plus au

Hinc ſingulas partes Capuccinus explanans contrariam Luſitanorum conſuetudinem retundit. Nam quod ad primum, breviter tangit ea, quæ in phyſica neceſſaria eſſe docuit, ut cognoſcamus, quid ſit corpus; eaque omnia medico neceſſaria eſſe defendit. Hinc è contrario demonſtrat, Luſitanos, qui peripatetica omnino delectantur, de vera phyſica nihil ſcire poſſe.

Secundum illud de corpore humano anatomen omnem comprehendit: in qua præcipua medici cura poni debet: cujus utilitatem breviter ſolideque demonſtrat. Contra vero oſtendit, Conimbricenſem academiam, ad quam ſolam Luſitani medicinæ operam daturi confluunt, tametſi legibus ſuis cogatur doctorem anatomes habere, de ea ne cogitare quidem: non enim niſi bis ſingulis annis ali-

médecin qu'au phyficien ; ce qui lui eft particulier, c'eft de connoître de quelle maniere, à quelle occafion & en quelle quantité on doit appliquer les remédes dont on a fait jufqu'à ce jour la découverte.

Notre Capucin part de là pour examiner toutes les parties de la médecine, & pour faire voir que les Portugais tiennent relativement à chacune une conduite contraire à celle qu'il faut tenir. Il parle d'abord des connoiffances de phyfique, néceffaires pour s'affurer des propriétés des corps; il foutient que ces connoiffances font indifpenfables au médecin, & il fait voir en même-temps que les Portugais en font abfolument dépourvus par une fuite de leur amour pour le péripatétifme, qui ne leur laiffe aucune notion de la bonne phyfique.

Quand le médecin s'eft éclairé fur les propriétés des corps, il faut encore qu'il s'éclaire fur les propriétés particulieres au corps humain, ce qui embraffe toutes les parties de l'anatomie qu'il doit fingulierement étudier, vû fon utilité que notre Capucin établit fur des principes inébranlables. L'univerfité de Coïmbre, qui eft la feule où l'on étudie en médecine, doit,

quid de anatome murmurant præceptores : & animalium partes præcipuas, & quas vel lanii ipsi, & coqui distinctius cognoscant, in vervece ostendant. Quod quis credat? Immo vero putant, bonum anatomicum numquam, aut raro bonum practicum, *uti vocant, fore. Id vero quam sit ineptum, breviter argumentis gravissimis efficit Capuccinus : confirmans id testimonio Galeni, qui, ut ut anatomes parum peritus, eam tamen vocat* oculum dextrum medicinæ.

Ex quibus perspicue infert Capuccinus, necessarium omnino fore, ut 3. & 4. & 5. & 6. medicina partes supra expositas plane ignorent medici Lusitani : hæc enim omnia ex interiori anatomes notitia, atque ex usu partium corporis humani recte intellecto pro-

il eſt vrai, avoir un docteur en anatomie; l'obligation lui en eſt même impoſée par un de ſes ſtatuts; mais, malgré ce ſtatut, on ne ſonge pas même dans cette univerſité qu'il y a une ſcience qui s'appelle anatomie: on eſt du moins fondé à le penſer, lorſqu'on voit les profeſſeurs en médecine garder là-deſſus le plus profond ſilence, ne le rompre que deux fois par an, & cela pour démontrer ſur un mouton la poſition des principales parties des animaux, de parties enfin ſi apparentes, qu'il n'y a boucher ni cuiſinier qui ne ſoit en état de donner une ſemblable leçon. Voilà de ces faits qu'on aura peine à croire. Ils vont plus loin, & ils penſent qu'un bon anatomiſte ne deviendra jamais bon praticien. Notre Capucin fait voir tout le ridicule de ce préjugé, s'appuyant ſur le témoignage de Galien même, qui, bien qu'il n'eût qu'une connoiſſance fort ſuperficielle de l'anatomie, l'appelle cependant *l'œil droit de la médecine.*

D'où notre Capucin conclud que les médecins Portugais n'entendent néceſſairement rien aux troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme objets fondamentaux de la médecine. Il faut en effet avoir perdu l'eſprit pour ne point convenir que

ficiſci, non niſi dementes negabunt. Id tamen Capuccinus teſtimonio Boerhaavii, Valiſnierii, Boneti, Sanctorini, immo & Hippocratis, & Cornelii Celſi confirmat. Itemque oſtendit, Luſitanos doctores ſibi in hoc negotio non conſtare. Tum eorum ridendas opiniones, nempe de nullo anatomes uſu in medicina, & ejus generis aliis breviter ſed accurate redarguit, planum faciens, ex nimio amore peripateticæ philoſophiæ in tam ineptas ſententias incidiſſe Galenicos.

Hæc ut facilius intelligant Conimbricenſes amici, atque penitus cognoſcant, quam neceſſarium ſit iis, qui in medica arte aliquos progreſſus facere, proponunt, peripatetiſmum miſſum facere; primum hiſtoriam medicinæ à prima ſui ætate breviter ducit, atque, quam claro in lumine poſita illa ſit elapſo ſæculo ab Harvei ætate, & multo magis poſt Newtonum, atque hoc noſtro, opera graviſſimorum philoſophorum, & mathematicorum, quos nominatim percenſet, dilucide exponit. Deinde enarrata ratione docendi, quæ in academia Conimbricenſi

la connoiſſance de ces objets ci-devant expoſés, ſuppoſe la connoiſſance la plus grande de l'anatomie & de l'uſage des parties du corps humain. Notre auteur le prouve par le témoignage de Boerhaave, de Valiſnieri, de Bonet, de Sanctorius, & enfin de Celſe & d'Hippocrate. Il montre de même que les docteurs Portugais ne ſont point d'accord entr'eux ſur ces objets; & il tourne de nouveau en ridicule l'opinion où ils ſont que l'anatomie n'eſt d'aucune utilité pour la médecine, opinion qui ne leur vient, ainſi que cent autres auſſi abſurdes, que de leur amour aveugle pour le péripatétiſme, comme il le démontre clairement.

Pour qu'il ne reſte là-deſſus aucun doute aux amis du docteur, & qu'ils voient évidemment qu'il faut renoncer au péripatétiſme, ſi l'on veut faire quelque progrès dans la médecine, il fait l'hiſtoire de cette ſcience, & montre à quel point la lumiere s'y eſt répandue depuis Harvey; lumiere qui a brillé d'un nouvel éclat depuis Newton, & qui s'accroît dans notre ſiécle, grace aux travaux des philoſophes & des mathématiciens. Il rend compte enſuite de la maniere dont on procéde à l'étude de cette ſcience dans

obtinet, demonſtrat fieri non poſſe, quin ii, qui ex eadem methodo faciunt medicinam, non cæcutiant plerumque, atque errores majuſculos admittant, quod exemplo aliquo planum facit.

Hinc ad ſeptimam partem medicæ artis gradum facit, ubi plane exponit, quam errent Galenici omnes adhibendis medicamentis. Itemque rationibus demonſtrat, nihil periculoſius, nihil ſanitati magis officere poſſe, quam ſcopia illa medicamentorum ex plurimis compoſitorum, *quam fere ſemper ægrotis applicant medici empirici : [empiricum cum ſervo noſocomii confundendum eſſe, lepide ait Capuccinus] nam remedia quæ certo, ſaltim probabiliter ægroto opitulari videntur, pauca ſunt, ſimpliciaque. Hinc* pharmacopeas *pleraſque inter libros noxios reipublicæ referendas eſſe cenſet, propterea quia ægrotos fatigant, vexant, dilacerant : noſocomiorum* [illegible] *ires, ac ſanguinem exhauriunt : atque ægrotos ob ingentem impenſam ſæpe ſæpius mendicare cogunt. Iiſdem de cauſſis cavendum eſſe monet à medicis, qui remedium aliquod à ſe inventum, quem* ſecretum *vocant, ſe habere gloriantur : qui plerumque ex non in-*

l'univerſité de Coïmbre ; & il démontre que ceux qui exercent la médecine, conformément aux principes qu'ils ont puiſés dans cette école, ne peuvent qu'être aveugles dans leur art, & que donner dans des mépriſes groſſieres, comme il le prouve par l'exemple.

Il paſſe au ſeptieme objet de la médecine, & fait voir à quel point tous les Galeniſtes ſe trompent dans l'application des remédes. Il prouve par pluſieurs raiſons qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus contraire à la ſanté que les recettes compoſées de pluſieurs drogues. Ce ſont cependant les ſeuls remédes qu'adminiſtrent pour l'ordinaire à leurs malades les médecins empyriques que notre Capucin compare aſſez plaiſamment à des valets d'hôpital. Les remédes qui apportent ou qui doivent probablement apporter du ſoulagement aux malades, ſont en petit nombre, & d'une nature ſimple. Auſſi dit-il qu'il faut mettre la plûpart des pharmacopées au nombre des livres nuiſibles, les beaux ſecrets qu'elles contiennent, n'étant propres qu'à fatiguer, abbattre & tuer les malades ; ces préparations diſpendieuſes abſorbent les revenus des hôpitaux, & réduiſent à la men-

tellecta tum machinatione corporis, tum natura ipsa & morbi, & secreti, *in ejusmodi ineptias incidunt: quod ipsum ornat exemplis.*

Sequitur octava; atque ultima medicinæ pars, nempe practica, *de qua postremo loco supra locuti sumus. Hujus duæ sunt partes,* chirurgia, *quæ externos morbos curat:* praxis medica, *quæ internis sanandis occupatur. De hac primo verba facit. Ac primum contendit, & vero conficit perspicuis rationibus, eum, qui bona* theoretica *imbutus non sit, bonum* practicum *esse non posse: nihil enim est praxis, nisi bona physica, quæ ex certis signis, qualis sit morbus, penitus cognoscat: doceatque quo pacto hoc loco, & tempore medicina eidem sit facienda. Itaque docet Conimbricensem, qua ratione praxis edisci debet, & ad usum revocari.*

Deinde

dicité ceux qui par hazard résistent à leur effet nuisible. Mais il ne faut pas être moins en garde contre les médecins qui se vantent de posséder un reméde de leur invention, qu'ils qualifient du nom de *secret*. La sotte confiance qu'ils mettent dans ces sortes de recettes, est fondée sur l'ignorance où ils sont de l'économie animale, de la nature de la maladie, & de la nature même de leur propre reméde ; ce que notre Capucin prouve par des exemples.

La huitieme & derniere partie de la médecine, la *pratique*, dont il a été question ci-dessus, vient enfin à son tour. Elle se divise en deux parties, savoir la *chirurgie*, qui a pour objet la guérison des maladies externes, & la *pratique médicale* qui a pour objet la guérison des maladies internes. Notre Capucin parle d'abord de la *pratique médicale*, & démontre sans replique que celui qui n'a point une bonne théorie, ne peut être bon praticien ; car la pratique n'est rien autre chose qu'une application des principes de la saine physique, au moyen de laquelle la nature de la maladie se trouve sûrement indiquée, ainsi que celle des remédes convenables à la circonstance. Surquoi il indique au

Deinde ad chirurgiam-medicinam venit, ubi primum ex testimonio, & consuetudine Lusitanorum in suo lumine ponit, quam magna ignoratione chirurgiæ laborent Lusitani. Deinde exemplo Hippocratis, Celsi, itemque Boerhaavii, Albini, aliorumque conficit, bonum medicum saltim theorica chirurgia instrutum esse debere, ut chirurgi erroribus mederi queat. Itemque bonum chirurgum bonæ philosophiæ esse debere peritum: qua si careat, morbos aliquos fortasse curabit, difficiliores non curabit. Veruntamen ait, condonandum ei esse quodammodo, si philosophiam non habeat, modo anatomes disciplinam exacte teneat, quam omnino ignorant Lusitani.

Exposita igitur & natura, & partibus medicinæ, de instituendo medicinæ candidato postremo agit. Itaque postquam physica, mechanica, chemia, atque historia naturæ instructum esse debere commemorat, antequam ad medicinam veniat, putat necesse esse historiam medicinæ breviter lustrare. Deinde exponit qua ratione primo anno

docteur la maniere dont il faut s'y prendre pour étudier ce qui a rapport à la pratique, & pour réduire ensuite en acte les préceptes.

Il passe à la chirurgie-médicale, & prouve par le fait que les Portugais n'ont aucune connoissance de cet art. Il prouve de même, par le témoignage d'Hippocrate, de Celse, de Boerhaave & d'Albinus, qu'un bon médecin doit avoir au moins la théorie chirurgicale pour pouvoir remédier aux fautes du chirurgien, & qu'un bon chirurgien doit posséder les principes de la saine physique ; sans quoi il guérira quelques maladies, mais attaquera sans succès celles qui sont rebelles. On peut cependant, dit-il, dispenser à la rigueur un chirurgien d'être physicien, pourvu qu'il sache parfaitement l'anatomie, dont les Portugais n'ont aucune connoissance.

Après avoir ainsi parlé de la nature de la médecine, & de ses différentes parties, notre Capucin indique la maniere dont celui qui se destine à cette importante profession, doit diriger ses études. La physique, la méchanique, la chymie & l'histoire de la nature, sont les premiers objets auxquels il doit s'appliquer ; après

anatome scientia institui debeat. Tum docet institutionibus medicis *secundum annum absumi oportere : ac de singulis institutionum partibus, nempe de* usu partium, patologia, semeiotica, dietetica, terapeutica *breviter & clare disputat. Postremo de* praxi *medica, ejusque partibus*, dietetica, & pharmaceutica.

Hinc ad chirurgiam venit. Ac primum docet, chirurgum & Latine scire, & philosophia bona eruditum esse debere, antequam in chirurgiam se immergat. Deinde anatomen, & physiologiam callere. Tum institutiones chirurgicas penitus habere exploratas : atque in difficilioribus chirurgicæ partibus dies, noctesque versari, partes corporis secando, curando. Hunc solum chirurgicum *vocat, ceteros non item, immo vero putat, haud facile iis sanguinem mittere concedendum esse.*

quoi il parcourra rapidement l'hiſtoire de la médecine, avant d'en apprendre la théorie. La premiere année ſera employée à l'étude de l'anatomie; & notre Capucin indique l'ordre dans lequel on doit en voir les différentes parties. On donnera la ſeconde année à l'étude des principes de la médecine; notre Capucin parle encore d'une maniere peu étendue, mais très-claire, des différens objets qu'embraſſent ces principes, de l'*uſage des parties*, *de la pathologie*, *de la ſemeiotique*, *de la diétetique & de la therapeutique*. La *pratique médicale*, dont la *diétetique* & la *pharmaceutique* ſont les branches, ferme cet article.

Il vient enſuite à la chirurgie. Avant que de s'appliquer à cet art, il faut, ſelon lui, & ſavoir le Latin, & avoir de la philoſophie dans la tête: on ne peut y réuſſir ſans une connoiſſance parfaite de l'anatomie & de la phyſiologie; il faut encore poſſéder tous les préceptes de cet art, méditer jour & nuit ſur les cas les plus difficiles, diſſéquer, & aſſiſter aux panſemens. Celui-là ſeul qui raſſemble toutes ces connoiſſances, mérite le nom de chirurgien. Pour les autres, bien loin que notre Capucin en porte le même juge-

His constitutis, antequàm finem faciat, & auctores accuratiores tironum gratia, in medium adducat, Lusitanorum inscientiam modeste exagitat, qui eos, qui in historia litteraria eruditi sunt, per summam impudentiam bibliopolas vocant: monstratque, primam litterati viri curam, immo vero scientiæ partem, esse, bonos auctores cognitos habere. Itaque plus quam centum quinquaginta auctores gravissimos adducit, qui vel de chemia, *vel de* materia medica, *vel de singulis* anatomes, *vel de singulis* institutionum *partibus, vel de* praxi medicinæ, *vel de* dieta, *vel de* chirurgia *scripsere. Eosque non acervatim nominat, sed delectu habito in singulis medicæ artis partibus meliores adducit, interdum veteres, sed præsertim recentiores: acri judicio unicuique tribuens laudem, quam meretur: si qua vero peccant, non dissimulat.*

ment, il a de la peine à croire qu'on puiſſe leur permettre de faire une ſaignée.

Comme il lui reſtoit à indiquer, en faveur des commençans, les auteurs qui ont écrit avec plus d'exactitude, il a cru pouvoir ſe permettre une critique honnête contre l'impéritie des Portugais qui traitent ſans pudeur de vendeurs de livres tous ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire littéraire. Il prouve à cette occaſion que la connoiſſance des bons auteurs fait partie de la ſcience dont ils traitent, & qu'un homme de lettres doit travailler à acquérir cette connoiſſance. Auſſi cite-t-il plus de cent cinquante auteurs fameux qui ont écrit ou ſur la *chymie*, ou ſur la *matiere médicale*, ou ſur les différentes parties de l'*anatomie*, ou ſur les *inſtitutions*, ou ſur la *pratique médicale*, ou ſur la *diete*, ou ſur la *chirurgie*. Il n'entaſſe pas ſimplement leurs noms pêle-mêle ; il met du choix parmi eux ; il en porte des jugemens ; il indique les meilleurs relativement à chaque partie de la médecine, tantôt parmi les anciens, tantôt parmi les modernes, mais bien plus ſouvent parmi ces derniers, donnant à chacun la ſorte de louange qu'il mérite, & relevant de même les défauts où il en trouve.

Præter ceteros tamen laudat Boerhaavium, *ejusque interpretes*, Hallerium, & Van-Swieten, *quorum opera percenset: eosque à se non sine fructu aliquo lectos candide profitetur. Hos tironi suo, illo, inquam, tironi, quem in bona physica instituerat, legendos proponit: monens in gratiam tironum, prædictos auctores ab iis, qui bonam physicam ignorant, non intellectum iri. His addit* Hoffmanum, *quem tamen non nihil ad hypothesi laborare putat. In anatome* Heisterum, Kulmum, Vessalium *à Boerhaavii editum. In chirurgia* Heisterum, & *quamdam* collectionem Parisiensem *id est academiam regiam chirurgiæ: nihil amplius tironi necesse est. Nam provecti & ætate, & litteris, ex libris antea propositis satis magnam utilitatem capere poterunt. Hic certe, si alibi usquam, acerrimum ingenium, & incredibilem eruditionem præ se fert Capuccinus. Ad extremum de botanica non nihil monet, pollicetur tamen se de ea extrema epistola esse dicturum. Et hæc de medicina.*

Boerhaave lui paroît mériter les plus grands éloges, ainſi que Haller & Van-Swieten, ſes commentateurs, dont il fait connoître les ouvrages avec l'aveu ingénu qu'il a retiré quelque profit de leur lecture. Voilà les auteurs qu'il met entre les mains de ſon éléve, c'eſt-à-dire, de quiconque aura ſucé le lait de la ſaine phyſique : ſurquoi il avertit les commençans, dévoués au péripatétiſme, que ces auteurs ſeront inintelligibles pour eux. Il recommande encore Hoffmann, qui cependant n'a pu, ſelon lui, ſe garantir de l'eſprit de ſyſtême. Pour l'anatomie, on lira Heiſter, Culmus & Veſalius, donné par Boerhaave. Pour la chirurgie, Heiſter, & les Mémoires de l'académie royale de chirurgie de Paris. Cette lecture lui paroît ſuffiſante pour un commençant; ceux qui ſont plus avancés & en âge & du côté des connoiſſances, recueilleront tout le fruit imaginable des ouvrages auparavant indiqués. Si notre Capucin fait quelque part preuve de pénétration, de jugement, & d'érudition, c'eſt certainement ici. Quant à la botanique, il n'en dit rien; il promet cependant d'en parler dans ſa derniere lettre, & cette promeſſe termine ſes avis ſur la médecine.

XIII. Epiſtola autem decimatertia de jure civili copioſiſſime diſputat. Principio cum Capuccinus veluti minime dubium poſuerit, juriſprudentiam naturalem, & politicam *partes eſſe moralis philoſophiæ in univerſum ſumtæ; Luſitanorum errores ac præjudicatas ſententias, quæ ad rem pertinent, erudite confutat, ut ſic facilius, remoto impedimento, iis, quæ poſtea dicturus eſt, viam complanet. Errores autem hi fere ſunt.*

Oſtendit Luſitanos, tametſi totos ſeptem annos in jure ediſcendo conſumant, antequam ad ordinem bacalaurei *evehantur; octo vero antequam doctoris inſignia habere poſſint; nihilominus, quod veram methodum non ſequantur, vix umquam aliquem profectum habere: ſaltim non niſi magno labore id conſèqui ſolere. Ubi, quam inepta ſit eorum ratio docendi, diſcendique, aperte exponit.*

Deinde eorumdem arrogantiam, an ſtultitiam? Solide, nec ſine aliquo ſale exagitat, qui de ſe mirifica in juriſprudentiæ ſcientia prædicant: ceteras nationes, quaſi in hoc ſtudio cæcas, mirandum in modum contemnunt. Atque ſingulis Luſitanis, qui

XIII. Il traite fort au long, dans sa treizieme lettre, du droit civil. Il avance d'abord, comme une chose hors de doute, que la *jurisprudence naturelle* & la *politique* sont partie de la philosophie morale, prise en général; après quoi, pour lever tout obstacle & pour préparer la route à ce qu'il se propose de dire par la suite, il s'attache à réfuter les erreurs des Portugais, & à détruire leurs préjugés, relativement à l'objet dont il est question. Voici quels sont à peu près ces préjugés.

Les Portugais employent sept ans à l'étude du droit, avant d'être reçus bacheliers, & huit autres années pour parvenir au doctorat. Notre Capucin fait voir que, faute d'être bien sur la voie, ils ne font presque aucun progrès malgré la longueur de ces études. S'ils parviennent enfin à savoir quelque chose, c'est au travail le plus opiniâtre qu'ils en sont redevables; preuve évidente de leur mauvaise maniere d'étudier & d'enseigner.

Est-ce orgueil, est-ce folie? Ils ne tarissent point sur leurs louanges en fait de lumieres dans la jurisprudence, & ils ont le mépris le plus étonnant pour les autres nations, qu'ils regardent comme ensevelies dans l'ignorance la plus profonde,

aliquid de jurisprudentia scripserunt, innumeros exteros, non dico ex omnibus regnis, sed ex sola Italia, eosque primi ordinis, opponi posse defendit.

Tum planum facit, quam miserandum sit eorum judicium, qui putant, eum, qui præcipuas leges Pandectarum, vel Codicis memoria tenet, ad quemcumque magistratum gerendum, & legationem obeundam, sine alio præsidio, aptum esse. Quæ opinio cum apud Lusitanos altas radices egerit; immo vero hac de caussa meri jurisperiti legati ad exteras gentes sæpe mittantur; iis evelendis totus est Capuccinus noster: atque tum argumentis, tum exemplis, tum gravissimorum Lusitanorum testimonio demonstrat, quam inepte illi judicent: tum multa alia requiri censet, quæ qui caruere rempublicam male gessere, idque magno Lusitanorum malo. Ad extremum breviter ostendit, quantum ethica, & jurisprudentia, & historia, & usus hominum politico præsidii adferat.

relativement à cette ſcience. Notre Capucin les pouſſe avec force & aſſez plaiſamment ſur cet article, & ſoutient qu'il pourroit oppoſer à tout ce qu'il y a d'auteurs Portugais qui ont écrit ſur la juriſprudence, les ſeuls Italiens, & parmi eux des perſonnes d'un rang diſtingué, ſans qu'il eût beſoin de recourir aux écrivains ſans nombre qui ſe ſont diſtingués dans les autres parties de l'Europe.

Il fait voir ici combien pitoyable eſt l'opinion des Portugais qui penſent qu'il ſuffit de ſavoir par cœur les principales loix des Pandectes ou du Code, pour être capable de remplir quelque place de magiſtrature que ce ſoit, & de figurer dans une négociation. Cette opinion a jetté de ſi profondes racines chez les Portugais, que leurs ambaſſadeurs, dans les cours étrangéres, ne ſont rien que des juriſtes. Notre Capucin s'attache à les faire revenir de cette prévention, &, au moyen du raiſonnement, des exemples & du témoignage même des Portugais éclairés, prouve la fauſſeté de leur préjugé. Il penſe avec raiſon qu'il y a beaucoup d'autres connoiſſances néceſſaires à ceux qui ont part au gouvernement, & que l'ignorance de ces choſes a été dommageable au Portu-

Præterea cum Lusitani nonnulli momentis rationum obruti regerant, prædicta studia, ut ut utilia sunt, cum jurisprudentia componi non posse, cui pro dignitate addiscendæ nec integra hominis vita satis esse videatur; ut eos hoc errore liberet, ostendit noster, prædicta studia non modo cum ea stare posse, sed plaustralem viam, & compendiariam ad jurisprudentiæ interiora complanare: propterea quia, si recta est methodus, multo facilius, & brevius omnia expediuntur. Quod ipsum confirmat exemplis gravissimorum jurisperitorum, qui non modo prædictis disciplinis punctum tulere, sed in omni varietate bonarum litterarum floruere: veluti Budei, Alciati, Duareni, Latinii, Leunclavii, Pancirolli, Hieronymi Wolfii, Mureti, Gifanii, Antonii Augustini, Pithæi, Hotomanni, Buchanani, Baudii, Brodæi, Mercierii, Masii, Balduini, Billii, Martini Delrionis, Cujacii, Antonii Gouveani, Mornei du Plessis, Gruteri, Salmasii, Gronovii, Seldeni, Rigaltii, Grotii, aliorumque.

gal. L'éthique, la jurisprudence, l'histoire & le commerce réfléchi des hommes, sont d'un secours essentiel à la politique, comme il le montre en peu de mots.

Effrayés par la considération des détails, quelques Portugais ne nient point l'utilité de ces dernieres sciences, mais tiennent pour impossible que l'on puisse en allier l'étude à celle de la jurisprudence, qu'ils considérent comme si importante & si étendue, que la vie de l'homme est trop courte pour en acquérir une connoissance parfaite. Notre Capucin détruit cette idée, en faisant voir que non-seulement les sciences dont il vient d'être parlé, s'allient fort bien avec la jurisprudence, mais qu'elles en facilitent & en abrégent la connoissance ; de maniere qu'en suivant un plan d'études bien raisonné, tout s'applanit & s'abrége. Il prouve ce qu'il avance par l'exemple des plus graves jurisconsultes qui non-seulement ont possédé ces sciences, mais ont encore été versés dans toutes les parties de la littérature. Il cite à ce sujet Budée, Alciat, Duaren, Latinius, Leunelavius, Pancisole, Jérôme Wolf, Muret, Gifanius, Antoine Augustin, Pithou, Hotman, Buchanan, Baudius, Brodeau,

His brevi oratione patefactis, historiam juris civilis *à prima sui origine usque ad sæculum XVII. breviter conficit* ; *quo commodius historiæ Romanæ necessitatem ad interpretandam vim legum ponat ob oculos.*

Porro instituendo jurisprudentiæ candidato reliquam partem epistolæ consumit. Primo ait, sibi negotium esse cum eo, qui in bona philosophia saltim bona logica, versatus sit. Deinde auctor est ei, ut primo anno ethicam [*nisi eam in philosophia cognitam habuerit*] & jurisprudentiam naturalem *diligentissime legat, ex qua leges Romanorum profectæ sunt. Tum* historiæ Romanæ reipublicæ *sedulo det operam : quæ cum ex* historia universali, & chronologia, & geographia, *qui sunt duo historiæ ocelli, pendeat, hæc tria in epitoma quadam primo addisci debent : ubi autem alia epitoma non adest, sufficit Vallemontius, qui in Lusitanum sermonem conversus est. Tertio* ritus & consuetudines Romanorum *legere oportet, ne ad singula historiæ nomina tiro offendat.*

Mercier, Masius, Belduin, Billius, Martin del Rio, Cujas, Antoine Govea, du Plessis-Mornai, Gruter, Saumaise, Gronovius, Selden, Rigault, Grotius & d'autres.

Il trace ensuite rapidement l'histoire du droit civil, depuis son origine jusqu'au dix-septieme siécle, afin de faire mieux sentir de quelle nécessité est la connoissance de l'histoire Romaine, pour bien saisir l'esprit des loix.

Il employe le reste de sa lettre à marquer la route que doit tenir celui qui s'applique à la jurisprudence; mais il suppose avoir à guider quelqu'un qui est plein de bonne philosophie, ou qui du moins a une saine logique. Il lui conseille d'abord de donner la premiere année à l'étude de l'*éthique* & de la *jurisprudence naturelle*, qui sont les deux sources d'où découlent les loix des Romains. L'étude de l'histoire de ce peuple viendra ensuite; mais, comme elle demande que l'on ait quelques notions de l'*histoire universelle*, & sur-tout de la *chronologie* & de la *géographie*, qui sont les deux yeux de l'histoire, on pourra s'en instruire dans des abrégés; &, à défaut d'autres, celui de Vallemont, qui a été traduit en Portugais, peut suffire. Il

fendat. Hæc ex Cantelio, Niewportio, Rossino cognosci possunt : provecti vero habent Lazium, Sigonium, Bullengerum, Manutium, &c. Postremo loco historia *ipsa* Romanæ reipublicæ *sedulo legenda est, & memoria tenenda. Tironibus tamen satis esse videtur Niewportius, qui eam breviter & Latine scripsit ; vel Dupleix, qui* Gallice. *Sed multo melius & fusius Catrou, & Roville, qui loco, & tempore pervolutari debent.* Historiam *vero* Cæsarum *ex Tillemontio, Coeffeteau, Echardo, Egnatio, Cuspiniano, Strada pro lubitu discere possunt.*

His recte intellectis, historium juris civilis *primo volutare debent candidati. Huic rei opitulari potest Forsterius, Doujatius, & maxime Ferrieres, qui eam breviter dilucideque scripserunt. Qui hos auctores non habet, legat Manutium, Augustinum, Hotomannum, & præter ceteros Paulum Merulam, qui de magistratibus, & legibus scripsere : item Pancirollum, Joannum Vincentium Gravinam, & , qui ceteros longe*

faudra enſuite s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, pour ne ſe point trouver arrêté dans la lecture de l'hiſtoire par le manque d'intelligence des choſes d'uſage. Cantelius, Niewport, Roſſin, ſont les auteurs qu'il faut lire. Quand on aura déjà quelques connoiſſances, on conſultera Lazius, Sigonius, Bullenger, Manuce, &c. On viendra enfin à l'*hiſtoire Romaine*, proprement dite, qu'il faudra lire avec ſoin, au point de la ſavoir par cœur. Les commençans pourront ſe contenter de l'abrégé Latin de Niewport, ou de l'abrégé François de Dupleix. Catrou & Rouillé ont écrit cette hiſtoire beaucoup mieux, & d'une maniere plus étendue : on verra ces auteurs à leur tour. Pour l'*hiſtoire des empereurs*, on peut choiſir entre Tillemont, Coëffeteau, Echard, Egnace, Cuſpinien & Strada.

A l'hiſtoire Romaine, ſuccedera l'*hiſtoire du droit civil*, ſur laquelle on lira Forſterius, Doujat & ſur-tout Ferriere, qui en ont écrit en termes clairs & concis. Ceux qui n'auront point ces auteurs, liront Manuce, Auguſtinus, Hotman, & ſur-tout Paul Merula. Tous ces écrivains ont parlé des magiſtrats & des loix. On a encore Pancirole, Jean-Vincent Gravina

post se in hoc studio relinquit, Guilelmum Grotium.

Hæc quasi προλεγόμενα *juris sunt : quæ primo anno sine ullo labore, immo vero non sine voluptate quadam edisci possunt. Hinc ad* institutiones Justiniani *progrediendum est. Caveant tironis interpretes, qui fere omnes contextui tenebras offundunt. Summum legi potest paraphrasis Perezii, maxime autem Heineccii, qui & paraphrasim, & seorsum antiquitates Romanas, de quibus in institutionibus, multa luce perfudit, idque stilo eleganti. Quæ ne tironibus morosa, & importuna cautio videatur, de interpretibus Justiniani, eorumque ineptiis breviter Capuccinus disputat : immo vero in Vinio ipso quem præter ceteros laudant sui, culpat nimiam subtilitatem, & præsertim ineptum illum studium defendendi singula quæque & ridenda Triboniani flagitia : quæ insania plerosque jurisperitos, maxime antiquiores, ceteroquin oculatos ac sani judicii, transversum egit.*

& Guillaume Grotius qui l'emporte ſur tous les autres.

Ces différens objets forment une eſpéce d'introduction au droit ; on peut s'en inſtruire en un an, ſans beaucoup de peine & même avec agrément. On paſſera de-là aux *inſtitutes de Juſtinien* ; mais il faut être en garde contre les commentateurs qui ont preſque tous embrouillé le texte. On peut lire la paraphraſe de Perez, & plutôt encore celle d'Heineccius ; le ſtyle de ce dernier auteur eſt élégant & lumineux, & il a joint à ſa paraphraſe un traité des antiquités Romaines qui ont rapport aux *inſtitutes*. Dans la crainte que les commençans ne s'imaginent que l'humeur & l'envie de cenſurer ont dicté le jugement porté ſur les commentateurs, notre Capucin en releve en peu de mots les défauts. Il ne fait pas grace à Vinius même, malgré les louanges que lui donnent ſes compatriotes ; il reprend ſon eſprit de ſubtilité, & ſur tout la complaiſance aveugle avec laquelle il défend les ſentimens de Tribonien, dont il s'efforce de faire diſparoître le ridicule : eſpéce de folie qui, dans les ſiécles précédens ſur tout, a gagné la plûpart des juriſconſultes, & qui les a écartés de la vérité, quoique

Deinde lectioni Pandectarum, *&* Codicis *se dare debent tirones. Horum ut facilius, breviusque notitiam comparent, inter legendum adnotent, qui* tituli *jam obsoleverint, ut eos insalutatos prætereant. De ceteris summarium, seu epitomam conscribant, ut facilius memoria teneri possit. Adjumento in hoc negotio faciendo erunt Sebastiani Brant* Expositiones titulorum utriusque juris : *itemque Danielis Venatorii,* Analysis methodica Codicis, & Pandectarum, *& Domad, qui leges in ordinem magna judicii acrimonia & facilitate reduxit. Quod si non nisi in legibus, quæ aliquid utilitatis habent, tirones operam posuerint ; si singula litteris ordine mandaverint, si quæ antiquatæ sunt notaverint ; si leges, quæ contrariæ videntur, ad marginem scripserint ; & sibi compendium laboris facient, & tantos progressus facient in jure, quantos fortasse nulli, qui juri addiscendo totos viginti annos ex vulgata illa methodo sudarunt.*

Quo vero id commodius efficiant, docet candidatos, qualenam de jurisprudentiæ li-

pourvus de jugement & de connoiſſances.

Les commençans s'appliqueront après à l'étude des *Pandectes* & du *Code*. Pour rendre cette étude plus courte & plus facile, ils n'auront qu'à remarquer, dans le cours de la lecture, les titres qui ne ſont plus d'uſage, afin de ne s'y point arrêter. Ils feront un extrait ou abrégé du reſte pour aider l'action de la mémoire, opération dans laquelle ils pourront ſe ſervir de l'ouvrage de Brant, intitulé *Expoſitiones utriuſque juris*, de celui de Daniel Venatorius, intitulé *Analyſis methodica Codicis & Pandectarum*, & des *Loix civiles* de Domat qui a rédigé les loix dans un ordre facile, avec une ſagacité de jugement qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Tout le myſtére ſe réduit à ne s'arrêter qu'aux loix qui ont une certaine utilité, à les ranger par ordre, à remarquer celles qui ſe trouvent abolies, & à porter en marge celles qui ſont contradictoires. En ſuivant cette méthode, on abrégera le travail, & l'on fera plus de progrès en très-peu de temps, qu'on n'en feroit en vingt années par la méthode ordinaire.

Pour rendre la choſe encore plus facile, notre Capucin laiſſe voir le juge-

bris judicium ferendum sit. Laudat itaque Justiniani libros, sed ita, ut plurima correctione digna flagitia in iis se offerre fateatur. Hæc vel intrinseca *vocat, vel* extrinseca *: quæ ipse fusius exponit, nos breviter tangemus.* Intrinseca *ejusmodi sunt :* 1°. *quod leges ipsæ haud clare exprimant legislatoris mentem : ex quo innumeræ interpretationes :* 2°. *quod non omnibus, quæ evenire possunt, occurrunt : ex quo tot exceptiones, & limitationes in jurisprudentiam inducte, quæ eam multo obscuriorem, & intricatiorem fecere :* 3°. *quod satis esse leges non possunt, ut hominum voluntates plane cognitas habeamus : quæ vel ex adjunctis, uel ex verbis testatorum, & notariorum pendent, in quibus summa est varietas :* 4°. *quod incredibilis interpretum, & judicum est dissentio in applicando generales leges* justi, & injusti *ad singulos casus. Ex quo consequitur, ut non certis documentis, sed opinionibus plane infirmis jurisprudentia omnis definiatur.*

ment qu'il faut porter des recueils des loix. Il donne des louanges à la collection de Justinien ; mais ces louanges ne sont point sans restriction, & il reconnoît qu'il y a beaucoup d'endroits à corriger dans ce que nous a donné cet empereur. Ces défauts sont ou *intrinséques* ou *extrinséques*. Notre Capucin s'étend fort au long sur les uns & sur les autres. Je ne prendrai que la substance de ses observations. Les défauts intrinséques sont à peu près tels : 1°. Les loix n'expriment pas assez clairement l'intention du législateur ; ce qui ouvre la porte à un nombre infini d'interprétations. 2°. Tous les cas n'y sont pas prévus, source de toutes ces exceptions & restrictions qui se sont introduites dans la jurisprudence, & qui en ont augmenté l'obscurité & la confusion. 3°. Les loix ne sont pas un moyen suffisant pour nous faire connoître les volontés des hommes, dont la manifestation dépend ou de conditions ajoutées ou des expressions des testateurs & des notaires ; ce qui est sujet à une grande variation. 4°. C'est quelque chose d'incroyable que le peu d'uniformité qui régne dans les applications que les commentateurs & les juges font des loix générales du *juste* & de l'*injuste* aux

Extrinseca *flagitia ex juriſprudentum vel inſcitia, vel importuna diligentia proficiſcuntur : qui à XII. ſæculo, quo tempore jus Romanum revixit, uſque ad XV. integrum, juriſprudentiam tot quæſtiunculis, cautionibus, limitationibus, exceptionibuſque, uti vocant, onerarunt, ut nihil ſupra. Nam cum ex ethica, quam omnino ignorabant, reſponſiones non ducerent, alias ex aliis quæſtionibus inperite inſtituerunt. Deinde cum radicem mali non evelerent perſuadentes principibus, ut certas, & claras leges ſancirent, quæ effugia omnia præcluderent, interpretandique pro lubitu pruritum funditus delerent, coacti fuere præſenti malo tantum mederi, alias & alias formulas in jure excogitantes, quæ injuſtitiam caverent. Adeo ut cum lex Romana in tribunalia admiſſa eſt, & ſenſim ad conſuetudines populorum, quæ prorſus aboleri non poterant, accommodata; ex his duobus immenſum chaos natum eſt incertarum opinionum, quæ juriſprudentiam incertiorem fecerunt, quam ante. Hinc tot opiniones* communes *in jure, quibus totidem* communes *contrariæ opponi-*

cas particuliers. D'où il ſuit que toute la juriſprudence n'eſt point appuyée ſur des documens certains, mais ſur des opinions chancelantes.

Les défauts extrinſéques ſont venus ou de l'ignorance ou de l'eſprit trop vétilleux des juriſconſultes qui, depuis le douzieme ſiécle, temps où le droit Romain reparut, n'ont ceſſé, juſqu'à la fin du quinzieme ſiécle, de charger la juriſprudence de tant de petites queſtions, d'avertiſſemens, de limitations & d'exceptions, que cela ne peut ſe concevoir. Dans l'ignorance parfaite où ils étoient de l'éthique, ils n'avoient garde de chercher leurs ſolutions dans ſes principes; auſſi une queſtion en a-t elle fait naître une autre. Il falloit couper le mal dans ſa racine, & engager les princes à faire des loix claires & fixes qui ne laiſſaſſent lieu à aucun ſubterfuge, & qui ôtaſſent toute matiere à la démangeaiſon d'interpréter à ſa fantaiſie: on ne s'attacha au contraire qu'à remédier au mal préſent, & qu'à créer dans le droit des formules propres à écarter l'injuſtice pour quelques momens. Il eſt arrivé de-là que la juriſprudence Romaine, admiſe dans les tribunaux, mais obligée en même temps de

possunt : quarum vel unus Hieronymus Zevallos, qui eas collegit in speculo aureo *luculentus testis est. Merito ut dicamus, nihil incertius, nihil obscurius, nihil ad finiendas lites inutilius esse; immo vero contra, nihil ad eas excitandas & fovendas accommodatius jurisprudentia, eo modo quo à jurisperitis tractatur. Hæc Capuccinus adductis virorum clarissimorum etiam politicorum locis communit, maxime Vernulei, & Lietnei, idque eo consilio, ut Lusitanis adimat errorem illum vulgarem, nempe omnia in testu, & DD. egregie disputata inveniri.*

Hactenus de primo, & secundo anno.

ſe ployer inſenſiblement aux coutumes des peuples, leſquelles ne changent point, a formé un être mixte; ce n'a plus été depuis qu'un chaos d'opinions incertaines qui ont encore augmenté l'incertitude originelle de la juriſprudence. De-là tant d'opinions regardées comme régles dans le droit, auxquelles on peut oppoſer autant d'opinions contraires, regardées de même comme principes. On n'a beſoin, pour s'en convaincre, que d'ouvrir le *Speculum aureum* de Jérôme Zevallos qui a recueilli ces maximes de droit, oppoſées entr'elles. D'où l'on peut dire qu'il n'y a rien de plus incertain, de plus obſcur, & de moins propre à terminer les procès, que la juriſprudence; on peut même avancer que, de la maniere dont les juriſconſultes la traitent, elle paroît faite pour élever & éterniſer les conteſtations. Surquoi notre Capucin appuye ſon ſentiment ſur l'autorité de perſonnages graves, choiſis même parmi les politiques, tels entr'autres que Vernuleus & Lietneus, & cela dans le deſſein de faire revenir de leur erreur les Portugais qui penſent que tout eſt dit comme il doit l'être dans le texte & dans les commentateurs.

Après avoir ainſi parlé des objets d'é-

Tertio vero, & quarto auctor est tironi, ut de contractibus, *de* ultimis voluntatibus, *de* substitutionibus *seorsum agat, iis sedulo det operam in compendium redigendo, quæ legit: utens Lexico Calvini, & Schardii, ut vocabula juris intelligat. Quinto vero anno* legi municipali *studeat accurate. Quo loco graviter reprehendit Lusitanos ea de caussa, quod in suis academiis legis domesticæ doctorem non habeant, qui maxime utilis est: ubi de Ludovico XIV. Gallorum rege memorat cum laude.*

Extrema autem dicti anni parte publicæ disputationes sunt instituendæ. Ubi obiter docet, rationem illam disputandi publice ad consequendum doctoris gradum, quæ Conimbricæ viget, molestam esse, & ineptam, & nullo modo aptam, ut quis vere sit doctus, ostendat. E contrario docet, quo pacto candidati cum laude, & operæ pretio disputare debeant coram collegio doctorum, & doctoris insignibus decorari.

tude de la premiere & de la ſeconde année, il paſſe à ceux de la troiſieme & de la quatrieme. Il veut que le commençant s'inſtruiſe ſéparément de tout ce qui regarde les *contracts*, les *teſtamens* & les *ſubſtitutions*, liſant attentivement, & faiſant des extraits de ce qu'il lit. Les dictionnaires de Calvin & de Schardius lui ſerviront pour l'intelligence des termes de droit. La cinquieme année ſera employée toute entiere à l'étude des loix de ſon pays. Surquoi il blâme hautement les Portugais qui, dans leurs univerſités, n'ont point de profeſſeur qui enſeigne les loix nationales : rien cependant n'eſt plus utile que cette connoiſſance ; vérité qui a été ſentie par Louis XIV., que notre Capucin loue à cet égard.

A la fin de la troiſieme année, il veut que l'on ſoutienne des théſes publiques, & il montre à cette occaſion que la maniere dont on ſoutient dans l'univerſité de Coïmbre, pour parvenir au doctorat, eſt gênante, puérile & peu propre à faire diſtinguer celui qui eſt vraiment ſavant de celui qui ne l'eſt point. Il indique en même temps la forme dans laquelle les diſputes doivent ſe paſſer en préſence des docteurs, & la maniere dont on doit être

Hactenus de candidato : nunc de doctore verba facit Doctorum alii Conimbricæ permanent, ibique summa animi contentione jurisprudentiæ dant operam, donec antecessoris munus consequi queant : alii ad forum contendunt ut magistratus obtineant, vel patronum agant. Utriusque tamen utilissima præcepta noster tradit. Antecessor igitur historia Græca, & Latina lingua quam optime instructus sit oportet : deinde methodo jam dicta in jurisprudentiæ materiis versari : quod si fecerit accurate per duos tresve annos, mirabitur ipse quam parvo labore in ea proficiatur. Patronus vero caussarum ut facilius institui possit, oportet intelligat quo modo apud gentes bene cultas id ipsum quam minimo & labore, & tempore efficiatur. Quare opportunum putavit ei pandere quo modo patroni seu advocati Romæ institui soleant : contenditque nihil accommodatius reperiri posse, ut compendiario, quo vult, perveniat candidatus. Deinde de officio judicis breviter, sed solide agit, ac viam ei facilem ostendit. Præterea docet & illud, codicem legum Lusitanorum inutilibus abundare,

élevé au doctorat, pour que cet acte public puiſſe attirer des louanges à celui qui en mérite, & remplir l'objet que l'on s'y propoſe.

Des commençans, il paſſe aux docteurs. Les uns reſtent à Coïmbre, & s'y appliquent opiniâtrement à l'étude de la juriſprudence, juſqu'à ce qu'ils parviennent à une place de profeſſeur. Les autres portent leurs pas vers les tribunaux, ſoit pour y exercer la magiſtrature, ſoit pour y embraſſer la profeſſion d'avocat. Notre Capucin leur donne à tous des préceptes. Il conſeille aux profeſſeurs de s'inſtruire dans l'hiſtoire Grecque, & d'apprendre parfaitement la langue Latine; après quoi, ils ſuivront, dans l'étude de la juriſprudence, la méthode ci-devant indiquée. S'ils dirigent ainſi leurs travaux pendant deux ou trois ans, la promptitude & la facilité de leurs progrès les jettera dans l'étonnement. Celui qui ſe deſtine au barreau, n'a rien de mieux à faire que de ſe conformer à la conduite tenue dans les pays bien policés, où, en peu de temps, & ſans qu'il ſoit beſoin d'un travail trop opiniâtre, un homme ſe trouve en état de ſoutenir les intérêts confiés à ſa défenſe. Notre Capucin a cru néceſſaire d'expoſer à cette

dare, quæ emendationem requirant: eaque enumerat. Quæ omnia erudite adeo Capuccinus explanat, ut mirum videatur, Italo homini tantam inesse Lusitanorum rerum scientiam, Capuccino vero jurisprudentiæ peritiam.

XIV. Post hæc in epistola, quæ sequitur de theologia *disputat quam diligenter, periteque. Sed ut morem gerat Conimbricensi suo, qui, quid ipse judicaret, de Lusitanorum methodo ac via tradendi singulas disciplinas, qui errores, quæve emendandi ratio aptior ipsi videretur, aperiret, tam sæpe flagitabat, ut obtunderet Capuccinum; is antequam id faciat, ineptam illam* theologizandi *(sit venia verbo) rationem in vero lumine collocat. Lusitani enim non modo in singulis scholis regularium, sed etiam in utraque academia & Conimbricensi, & Eboracensi, tametsi satis multos doctores theologiæ numerent, qui doceant juventutem;*

occaſion la maniere dont les avocats ſe forment à Rome ; maniere qu'il regarde comme la plus courte pour parvenir au but déſiré. Il traite enſuite en peu de mots, mais ſolidement, des devoirs d'un juge, & indique le chemin que doit tenir celui qui ſe deſtine à cet état. Le Code des loix Portugaiſes abonde en inutilités, & demande à être corrigé : notre auteur entre encore là-deſſus dans le plus grand détail ; & l'on ne peut qu'être étonné de voir un Italien auſſi inſtruit des choſes du Portugal, & un Capucin auſſi verſé dans la juriſprudence.

XIV. La lettre ſuivante a pour objet la théologie ; & cet objet eſt diſcuté ſavamment & avec ſoin. Preſſé juſqu'à l'importunité par le docteur de Coïmbre de lui dire ſon avis ſur la maniere d'enſeigner les ſciences, uſitée en Portugal, ſur ce que cette méthode avoit de défectueux, & ſur les moyens les plus propres à en corriger les défectuoſités, notre Capucin commence par mettre dans tout ſon jour tout ce qu'il y a de vicieux dans les études théologiques Portugaiſes. Ce n'eſt pas chez les ſeuls réguliers que l'on ſuit une mauvaiſe route ; c'eſt encore dans les univerſités de Coïmbre & d'Evora. On y

tamen non nisi in scholastica illa contentiosa, & casuistica versati sunt ad satietatem, ad fastidium, ad nauseam usque. Quare etiamsi non nisi exactis octo annis, idque post novem disputationes satis molestas, ad gradum doctoris perveniant; tamen cum de bona theologia nihil audierint, nihil minus sunt quam theologi.

Quot autem mala ejusmodi ratio germinet, quamque ineptis opinionibus imbuat adolescentes, quisque non habes facile conjiciet: eaque ordine exponit noster. Primum itaque sibi persuadent & juvenes, & senes, scripturam sacram fere nihil theologo adjumenti adferre posse: deinde nihil præter scholasticam illam suam excogitari utile putant; cetera importuna esse: tertio si quando à viris doctis argumentis fatigantur, sese auctoritate Anselmi, Lombardi, Alberti-magni, Thomæ, Bonaventuræ, aliorumque veterum tueri putant. Eos tamen plane confutat Capuccinus, ostendens quo intellectu veteres illi theologi laudentur: quidque intersit inter methodum scholasticam, & quæstiunculas peripateticas, quæ nihil ad rem pertinent:

trouve aſſez de profeſſeurs qui enſeignent la théologie à la jeuneſſe ; mais tous ces profeſſeurs ne connoiſſent autre choſe que la théologie ſcholaſtique & que les cas de conſcience, ce qui fait de leurs écoles un lieu d'eſcrime, s'il eſt permis de parler ainſi. Auſſi, quoiqu'ils ne parviennent au doctorat qu'après un cours de huit ans, terminé par le ſoutien de neuf théſes aſſez difficiles à ſoutenir, n'en ſont-ils pas pour cela plus théologiens, faute de s'être occupés de la vraie théologie.

Il ne faut pas être bien éclairé pour voir combien de maux une pareille méthode entraîne après ſoi, & de combien de fauſſes idées elle remplit la tête des jeunes gens. Notre Capucin en trace le tableau. Tous les théologiens Portugais, jeunes & vieux, ſont d'abord perſuadés que la connoiſſance de l'écriture ſainte n'eſt d'aucun ſecours à la théologie. Ils penſent enſuite qu'il eſt impoſſible de rien inventer de plus parfait que leur ſcholaſtique, & qu'il n'y a qu'elle d'utile. Se trouvent-ils preſſés par les objections de perſonnes inſtruites, ils penſent que l'avantage reſte de leur côté, dès qu'ils ont pu citer Anſelme, Lombard, Albert-le-grand, ſaint Thomas, ſaint Bonaventure,

quæque nulli uſui fuere in conciliis, ut illi autumant.

Quo vero clarius rem totam exponat; hiſtoriam theologiæ conſcribit à mundi conditione ad uſque ſæculum præſens : dilucideque narrat quantam ea, quibuſque de cauſſis, mutationem fecerit à ſæculo Xgi decimo ſecundo quam bono in lumine iterum ſæculo ſextodecimo poſita fuerit, maxime vero elapſo ſæculo, & noſtro. Nec illud omiſit, ſcholaſticos in media luce cæcutire voluiſſe, qui à tridentini temporibus tam grandia volumina de ea conſcripſerint, ut credi vix poſſit. Et hæc præſertim apud Hiſpanos : nam ceteri jam ſatis emendati ſunt. Hujus rei cauſſas duas invenit : altera, quod ab eo tempore dominicani cum jeſuitis acrius pugnantes de ſcientia Dei, cauſſam dedere innumeris, iiſque ſupervacaneis ſcriptis : quæ diſputatio cum ab Hiſpanis initium duxerit, apud eoſdem ſumma animi contentione de

ou quelque autre docteur semblable. Surquoi notre Capucin montre quelle est leur erreur, en quel sens ces anciens théologiens méritent des louanges, & quelle différence on doit mettre entre la méthode scolastique & les petites questions péripatétiques qui sont étrangéres à l'objet, & qui n'ont jamais été d'aucun usage dans les conciles, quoique les Portugais le croient mal-à-propos.

Pour le prouver encore plus clairement, il trace l'histoire de la théologie depuis la création du monde jusqu'au siécle présent. Les changemens qui se sont faits dans cette science depuis le douzieme siécle, sont exposés avec netteté, ainsi que les motifs qui ont introduit ces changemens. Il parle ensuite de la perfection qu'elle a acquise dans le seizieme siécle, & plus encore dans le siécle dernier & dans celui où nous sommes. Les scholastiques n'ont fait autre chose, selon lui, que vouloir répandre l'obscurité sur la lumiere, en écrivant tant de gros volumes depuis le concile de Trente; reproche qui doit être fait en particulier aux Espagnols; car les théologiens des autres nations sont revenus de cette espéce de manie, que deux causes servent à perpé-

ea perpetuo decertatum eſt : quod impedimento fuit , ne ad ulteriora animum adjungerent. Altera , quod cum contentionum radix & ſemen , ut ita dicam , in philoſophia Arabico - peripatetica , *quæ in Hiſpania maxime ſedem poſuerat , conſiſteret ; tot ex hoc fonte quæſtiunculæ omnino inutiles natæ ſunt , ut enumerari non queant : adeo ut non theologia , ſed metaphyſica ſcholaſtica ab illis ſub nomine theologiæ lectoribus obtrudatur. Exemplo ſint Suareſius , Vaſqueſius , Salmanticenſes , qui ingentia volumina ediderunt : cum tamen , ſi rem pro merito æſtimemus , nihil plus dicant , quam Rhodeſius , Comptonus , aliique.*

Hinc ad rationes veniens , quibus Luſitani ſe defendunt ut una ſcholaſtica dies noctesque occupentur , ſingulas ordine percenſet , & infringit. Prima eſt , ejus domi

tuer en Eſpagne. Les diſputes des jéſuites avec les dominicains ſur *la ſcience de Dieu*, ont enfanté ces écrits auſſi inutiles qu'innombrables; &, comme c'eſt en Eſpagne que ces diſputes ont pris naiſſance, on n'y a point ceſſé de s'en occuper; de ſorte que les eſprits ne ſe ſont point tournés d'un autre côté. Telle eſt la premiere cauſe. La philoſophie Arabico-péripatétique a fourni la ſeconde. L'Eſpagne eſt le lieu où a été le plus accréditée cette philoſophie, qui eſt une pepiniere de débats ; il ne faut donc point s'étonner qu'elle y ait donné lieu à quantité de ſujets de diſputes inutiles : le nombre en eſt ſi grand, que, ſous le nom de théologie, on ne trouve autre choſe que métaphyſique ſcholaſtique. On en a un exemple frappant dans Suarez, Vaſquez, & tous les autres écrivains de Salamanque. Les ouvrages qu'ils nous ont donnés, ſont volumineux ; & cependant, ſi l'on ne veut avoir égard qu'à ce qu'ils renferment d'eſſentiel, l'on trouvera qu'ils n'en diſent pas plus que Rhodeſius ni que Compton.

Notre Capucin paſſe à l'examen des raiſons qu'apportent les Portugais pour juſtifier leur acharnement à l'étude de la ſcholaſtique; & il n'en eſt aucune dont il

theologiam in exteris regnis necessariam esse posse, ubi cum hæreticis disputatur, in Lusitania non item: huic respondit Capuccinus, etiam in Lusitania inveniri hæreticos satis multos: itemque Hebræos aliquos singulis annis puniri, alios commercii caussa Ulysiponem interdum confluere, qui ad nostram religionem reduci possint: immo vero si fuerit necesse cum iis publice disputare, quis nisi dogmaticus theologus cum iis audebit decertare? Censores item de rebus ad religionem spectantibus, quos qualificatores *vocant, nisi apprime dogmatica eruditi, munus suum recte obire non possunt.*

Secunda est, dogmaticæ introductionem in Lusitaniam, hoc damni adferre posse, ut religionem in dubium multi revocent, & animi pendeant, immo vero non boni catholici evadant. Hos tamen Capuccinus jubet bono animo esse: nam ad tollendas dubitationes, & muniendam religionem nostram nihil aptius est dogmatica theologia. Secus nec catholici reges, nec pontifices maximi

ne démontre la futilité. Ils disent, par exemple, que la théologie dogmatique peut être nécessaire dans les pays où l'on se trouve aux prises avec les hérétiques, mais qu'elle n'est en cela d'aucune utilité pour le Portugal. Surquoi notre Capucin leur répond qu'il se trouve chez eux des hérétiques en assez grand nombre, que tous les ans ils brûlent quelques Juifs, & que de temps en temps le commerce en attire à Lisbonne. Il y auroit moyen de les amener à notre croyance ; mais comment y réussir, s'il falloit disputer avec eux en public, à moins que d'être versé dans la théologie dogmatique? Comment de même les censeurs, institués pour les choses de religion sous le nom de *qualificateurs*, pourront-ils exercer convenablement leur ministere, s'ils ne sont point bons dogmatistes?

Ils prétendent que l'introduction de la théologie dogmatique en Portugal, pourroit être dangereuse en ce qu'elle serviroit bien moins à affermir les esprits dans le catholicisme, qu'elle ne seroit pour plusieurs une occasion de révoquer en doute la vérité de la religion. Notre Capucin les rassure à cet égard, & prouve que la théologie dogmatique est ce qu'il y a de

eam doceri permisissent, nisi exploratum haberent, ad debellandos hæreticos præsidium in ea maximum positum esse. Quod si dogmaticus id non potest, multo minus poterit scholasticus, ut efficit Capuccinus.

Tertia est, etiam Ulysipone in quodam collegio Hibernorum non nihil de Bellarmini scriptis explicari. Sed hæc merito ridet Capuccinus: nam primum Bellarminus tametsi non sua laude privandus; tamen pleraque non bene exponit, nec satis est ut hereticis nunc temporis occurramus, qui à Bellarmini ætate plurima & nova, & intricatissima excogitarunt. Deinde, qui in tali collegio Bellarminum explicandum sibi sumunt, nihil de historia, nihil de critica arte, nihil de lingua Græca, aut Hebraica intelligunt. Itaque scholasticis polemici videbuntur: polemicis vero scholastici.

Quarta est, quod pontifices probaverint

plus propre à ôter les doutes, & à établir la religion. Les princes catholiques & les ſouverains pontifes auroient-ils ſouffert qu'on l'enſeignât, s'ils n'avoient point été convaincus qu'elle fournit les armes les plus fortes contre les hérétiques, qui certainement ſeront encore moins terraſſés par les ſcholaſtiques, comme on le fait voir?

Ils diſent qu'on explique à Liſbonne quelque choſe de Bellarmin dans le collége des Irlandois. Cette défaite paroît ridicule à notre Capucin. Il ne prétend diminuer en rien le mérite de Bellarmin; mais il croit pouvoir dire que ce théologien n'eſt pas admirable en tout, & que l'on chercheroit envain, dans ſes écrits, de quoi confondre les hérétiques de nos jours qui ſe préſentent armés de difficultés que l'on ne connoiſſoit point du temps de ce cardinal. D'ailleurs, ceux qui ſont chargés d'expliquer ſes ouvrages, n'ont aucune connoiſſance de la critique ni des langues Grecque & Hébraïque, de ſorte qu'ils forment une eſpéce amphibie de théologiens polémiques aux yeux des ſcholaſtiques, & ſcholaſtiques aux yeux des polémiques.

Les Portugais s'excuſent enfin de leur

opera B. Thomæ, & Bonaventuræ. Sed his tali modo respondet Capuccinus, probari doctrinam utriusque, quæ erat eadem patrum; & laudari methodum, quæ ut illis temporibus bona erat: non tamen probari singulas quæstiones: non ineptum studium scholasticorum, qui ex singulis veterum doctorum verbis plurimas quæstiones duxerunt minime necessarias, & inutiles: maxime hac ætate, in qua nihil præsidii adferunt ut hereticos propulsemus. Hæc plane enarrans Capuccinus, ad ultimum sub uno adspectu ponit, quid sit bona theologia, quidque faciant Lusitani.

Jam vero postquam in superioribus exposuit, quam utilis, & necessaria sit dogmatica theologia, de methodo tradendi postremum agit: sed ante docet, quid sit recentior theologia, & quibus de caussis fuerit emendata. Itaque ostendit, hæreticorum deliria, & calumnias in caussa fuisse cur sæculo XVI. theologi nostri in arte critica mirificos pro-

attachement à leur théologie, ſur l'approbation donnée par les papes aux œuvres de ſaint Thomas & de ſaint Bonaventure. Surquoi notre Capucin obſerve que les papes ont approuvé la doctrine de ces deux docteurs en ce qu'elle étoit la même que celle des ſaints peres ; qu'ils ont approuvé leur méthode, parce que c'étoit la meilleure qu'il y eût pour lors : mais qu'ils n'ont pas approuvé de même leurs queſtions, encore moins la fureur qu'ont les ſcholaſtiques d'établir mille points de diſpute inutiles, ſur les moindres paroles des anciens docteurs ; fureur qu'ils pouſſent ſur-tout à l'excès dans ce ſiécle, & qui ne peut ſervir en aucune maniere à ſoutenir les attaques des hérétiques. Notre Capucin donne enfin tout à la fois l'idée & de la vraie théologie & de la route que doivent ſuivre les Portugais.

Après avoir fait ainſi connoître toute l'importance de la théologie dogmatique, il paſſe à la maniere de l'enſeigner ; mais il s'attache préliminairement à bien expliquer la nature de la théologie moderne, ſans oublier de parler des motifs qui ont fait donner à cette ſcience une nouvelle forme. C'eſt aux emportemens &

greſſus fecerint : veroſque à ſuppoſiticiis libros ſejunxerint. Deinde cum hæretici non ſcholaſticas quæſtiones, ſed dogmata negarint, & linguarum adjumento atque hiſtoria noſtros aggreſſi fuerint ; cauſſa itidem fuere cur eodem armorum genere uſui ſint noſtri. Hinc dogmata meliori ordine expoſita, copioſiori eruditione munita, clariori luce perfuſa. Hinc quæſtiones ſubtiles, inutiles, & de vocabulo prætermiſſæ fuere : iis tantum retentis, quæ non nihil lucis dogmatibus adferre poſſint. Quare recentior theologia nihil aliud eſt quam dogmatica illa dialectica methodo expoſita : qua de cauſſa recentioribus vocatur poſitivo-ſcholaſtica.

His præmiſſis docet, nihil prius eſſe debere candidato, quam hiſtoriam & ſacram, *&* eccleſiaſticam *callere : propterea quia theologia eſt collectio dogmatum, quæ ſingulis ſæculis vel manifeſtata, vel clarius expo-*

ſita

aux calomnies des hérétiques qu'il faut rapporter, comme à leur cauſe, les progrès des théologiens du ſeizieme ſiécle dans la critique & dans l'art qu'ils ont acquis de diſcerner les livres vrais des livres ſuppoſés. Comme ce ne furent point les queſtions des ſcholaſtiques, mais les dogmes mêmes que les hérétiques attaquerent, s'étayant dans leur attaque de la connoiſſance des langues & d'argumens tirés de l'hiſtoire, il fallut recourir aux mêmes armes, & la vérité y gagna. Les dogmes furent expoſés dans un meilleur ordre, expliqués avec plus de clarté, & ſoutenus avec érudition. Tous les points de diſputes ſubtiles, inutiles, ou qui ne rouloient que ſur les mots, furent mis à l'écart, & l'on ne conſerva que ce qui pouvoit répandre quelque lumiere ſur le dogme. Auſſi la théologie moderne n'eſt-elle autre choſe que l'expoſition des dogmes ſelon les préceptes de la dialectique; ce qui lui a fait donner le nom de *poſitive-ſcholaſtique*.

La premiere choſe à laquelle l'étudiant doit s'appliquer, c'eſt à poſſéder l'hiſtoire ſacrée & eccléſiaſtique, puiſque la théologie n'eſt que la collection des dogmes reconnus ou expliqués plus clairement

ſita fuere : quod argumentis confirmat. Via autem addiſcendæ hiſtoriæ hæc eſt. Primo in tabula quadam chronologica cognoſcat oportet præcipuas epocas *civiles, & ordinem temporum uſque ad Auguſtum. Deinde in epitoma quadam legere hiſtoriam profanam : itemque in alia epitoma hiſtoriam ſacram uſque ad Chriſtum addiſcere debet : eam referendo ad hiſtoriam imperatorum, quacum arcte eſt conjuncta. Curet tamen ut præcipuas urbes, & oppida, & ejus generis alia, de quibus in hiſtoria, oculis percurrat in tabula geographica, vel globo. Hæc veluti initia : nam cum theologiam addiſcit, neceſſe habet ſingula diſtinctius cognoſcere, & hiſtoricos eos legere, qui eadem largius ſcripſerunt.*

Cumque Capuccinus animadverterit ignorantia bonorum ſcriptorum Luſitanos laborare ; quoſdam in gratiam tironum nominat, qui magis in pretio ſint, & ad tironum ingenia omnino accommodati : tum eorum, qui breviter, tum qui fuſe ſingula ſcripta reliquerunt : qui fere ſunt hi. Pro geo-

dans les ſiécles paſſés, comme le prouve notre Capucin. Quant à la maniere d'apprendre cette hiſtoire, la voici. Il faut d'abord, au moyen de tablettes chronologiques, prendre connoiſſance des différentes époques civiles, & de l'ordre des temps juſqu'à Auguſte. On lira enſuite l'hiſtoire profane dans un abrégé, & dans un autre l'hiſtoire ſacrée juſqu'à Jéſus-Chriſt, rapportant cette derniere à l'hiſtoire des empereurs, à laquelle elle eſt étroitement liée. Il ne faut pas négliger de s'aſſurer, ſur la carte ou ſur le globe, de la poſition des villes, des bourgs & autres lieux remarquables dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire. Cette maniere rapide d'apprendre l'hiſtoire, n'eſt qu'une étude préparatoire; car, lorſqu'on en ſera venu à étudier la théologie, il ſera indiſpenſable d'approfondir les faits, & de lire les hiſtoriens qui ſont entrés dans le plus de détails.

Comme les Portugais n'ont aucune connoiſſance des bons auteurs, notre Capucin en indique, en faveur des commençans, quelques-uns de ceux qui ſont le plus à leur uſage, ſoit qu'ils aient donné des abrégés, ſoit qu'ils aient écrit d'une maniere plus étendue. Tels ſont, pour la

graphia *tabulas Jansonis*, *Blaeu*, *de l'Isle*; *Sansonis*. *Pro* geographia antiqua *Cellarium*, *Cluverium*, *Bertium*, *Brietium*. *Pro* recentiori, *epitomen Sansonis*, *Robbe*, *Audifret*, *Chiusole*, *du Bois*. *Pro* geographia ecclesiastica, *Carolum à S. Paulo*. *Item Lexicorum scriptores*, *Varеam*, *Baudrand*, *Ferrarium*, *Maty*, *Martiniere*, *Pro* chronologia, *institutiones Strauchii*, & *Beveregii*: *tum Petavium*, *Brietium*, *Usserium*. *Pro* historia, *epitomas Petavii*, *Cellarii*, *Turselini*, *Kranzii*, *Loschi*. *Pro* historia sacra ante Christum, *Graveson*, & *Riboty*: *item Natalem Alexandrum cum animadversionibus Roncagliæ*.

Postremo loco candidatum suum breviter instituit. Primum admonet ut temperet ab omnibus illis, quæ ante disputantur, & quæ tenebras offundunt menti: nam quæ aliquid utilitatis habent, ad hæc revocantur. Theologia in tres partes dividitur; 1. de Deo agit quo modo est in se; 2. de Deo quod ad nos, nempe conditore mundi, angelorum, hominum; 3. de rebus, quæ nos ad Deum referunt. Hæc quam clare solideque fieri potest probanda sunt, tum ut religionem nos-

géographie, les cartes de Janſon, de Blaeu, de de l'Iſle & de Samſon; pour la *géographie ancienne*, Cellarius, Cluvier, Bertius, Briet; pour la *géographie moderne*, l'abrégé de Samſon, Robbe, Audifret, Chiuſole, du Bois; pour la *géographie eccléſiaſtique*, Charles de ſaint Paul. On pourra de plus conſulter les dictionnaires de Vareas, Baudran, Ferrarius, Maty & la Martiniere. Il indique pour la *chronologie* les inſtitutions de Strauchius & de Beveregius, Petau, Briet & Uſſerius; pour l'*hiſtoire*, les abrégés de Petau, de Cellarius, de Turſellin, de Cranzius & de Loſchius; pour l'*hiſtoire ſacrée* avant Jéſus-Chriſt, Graveſon, Riboty & Noël Alexandre avec les remarques de Roncaglia.

Notre Capucin trace le reſte de la route à ſon éléve. Il l'avertit d'abord de ne ſe livrer à aucune de ces diſputes préliminaires qui n'ont d'autre effet que de répandre des ténébres dans l'eſprit. Celles qui ſont néceſſaires ſe réduiſent à ceci: la théologie eſt diviſée en trois parties; la premiere traite de Dieu conſidéré en lui-même; la ſeconde, de Dieu conſidéré relativement à nous, & en tant qu'il eſt le créateur de l'univers, des anges & des

tram muniamus, tùm ut hostes propulsemus. Argumenta autem ad id efficiendum ex triplici fonte sumuntur, divino verbo & scripto, & oretenus tradito, & ratione naturæ. Ex his decem loci theologici derivantur; quorum aliqui sunt proprii theologorum, qui nempe ex verbo Dei & scripto, & tradito profluunt: ceteri extranei, qui vel ex ratione, vel ex alio fonte deducuntur.

Ex quo consequitur, theologum humana ratione non alia de caussa esse usurum, nisi ut dogmata inlustret, & defendat. Quare disputatiunculæ illæ, quæ ad id non ducunt, ut sunt fere omnes scholasticæ, theologo repudiandæ sunt. Hæc qui plane intelligat, quid de libris scholasticis judicandum sit, vel nullo monente cognoscet: si enim ad hanc trutinam præcipuos revocabit, quam misere tempus consumant, non sine animi dolore animadvertet. Hæc tamen plane intelligere & memoria tenere necesse est, propterea quia

hommes ; la troisieme des choses qui établissent un rapport entre nous & Dieu. Tous ces points doivent être approfondis & prouvés le plus fortement qu'il est possible, soit pour affermir notre créance, soit pour repousser ceux qui voudroient en ébranler les fondemens. On puise dans trois sources les preuves nécessaires ; dans les saintes écritures, dans la tradition, & dans les préceptes de la droite raison. Ces différens argumens composent *dix lieux theologiques*, *loci theologici*. De ces lieux, les uns sont propres aux théologiens, tels sont ceux qui ont pour fondement les saintes écritures & la tradition ; les autres leur sont étrangers, telles sont les preuves empruntées des lumieres de la raison.

D'où il s'ensuit que le théologien ne doit se servir des preuves que lui fournit la raison humaine, que pour éclaircir & défendre le dogme ; il ne doit donc point s'arrêter à toutes les petites disputes qui ne peuvent produire cet effet, dans le nombre desquelles il faut ranger presque toutes les questions des scholastiques. Quiconque aura bien saisi l'objet de la théologie, verra de lui-même le jugement qu'il faut porter de leurs ouvrages, & ne pourra songer sans douleur à la perte de

nullus, ut Capuccinus ait, theologus adhuc theologiæ corpus omnibus ſuis partibus perfectum condidit : in quo eæ tantum diſputationes ſe offerant, quæ neceſſariæ videantur. Quare ad recentiores theologos, eos nempe, qui fama feruntur, confugiendum eſt. Qui tamen ut aliquo operæ pretio legantur, oportet ordine ſingula, & cum delectu legere : certum veluti certum, probabile tamquam probabile ponere : quod non parvi laboris eſt. Sed compendium laboris faciet theologiæ candidatus, ſi omnia, quæ legerit, in pauca conferat, ac ſcriptis conſignet, quo facilius intelligi, emendari, & memoria teneri poſſint.

Ad extremum docet, ſatis eſſe candidato tractatus de Deo uno, & trino, *de* incarnatione, *de* eccleſia, *de* gratia, *de* ſacramentis *pervolvere, eoſque apprime callere. ubi & quo pacto, ac tempore theologiæ doc-*

temps que sont les plus accrédités d'entr'eux. Quant aux différens points vraiment nécessaires, notre Capucin recommande de se les graver profondement dans la mémoire. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il n'existe pas encore un corps de théologie complet, où l'on ne trouve que les choses indispensables; ce qui met dans le cas d'avoir recours à ceux des théologiens modernes dont la réputation est établie. Pour retirer de leur lecture tout le fruit possible, il faut y lire chaque chose par ordre & avec discernement, remarquer comme certain ce qui est certain, & comme probable ce qui n'est que probable; opération assez difficile, qui cependant le deviendra beaucoup moins, si l'on a l'attention de faire des abrégés par écrit de ses lectures. L'on est plus à portée, en se conduisant ainsi, de concevoir son auteur, & de rectifier ses propres idées, indépendamment de ce que l'action de la mémoire se trouve aidée.

Il dit enfin qu'il suffit pour un commençant de lire & de bien posséder les traités sur l'*unité de Dieu*, la *trinité*, l'*incarnation*, la *grace* & les *sacremens*; & il termine sa lettre, en disant de quelle ma-

tor insigniri possit, breviter explicat.

XV. Theologiæ propago est jus pontificium, *de quo in hac epistola noster sermonem facit. Principio exponit, quam male in eo tradendo se gerant Conimbricenses doctores. Nam primo anno institutiones Justiniani : Deinde ad tractatum de* clerico venatore, *vel quid simile se conferunt. Cetera eadem peccant, quæ illi, qui juri civili dant operam.*

Quibus expositis, docet Capuccinus talem methodum omnino esse ineptam ad faciendum bonum canonum interpretem. Nam qui uni vel alteri tractatui studet, & nihil amplius, plane ignorat quid sit jus canonicum. Quod si eorum aliqui vel judices, vel patroni non adeo inepti evadunt, id usu fori comparant : interdum lectione DD., non studio illo suo canonum, uti probat Capuccinus.

Similiter de antecessore juris pontificii dijudicat, Nam ejusmodi homines nihil præter

niere & en quel temps on peut être élevé au doctorat.

XV. Le droit canon, dont il est question dans la quinzieme lettre, tire son origine de la théologie. Il est impossible de s'y prendre plus mal pour l'enseigner, que s'y prennent les docteurs de Coïmbre; on voit, la premiere année, dans leur université, les institutes de Justinien; de-là, l'on passe au traité *du clerc chasseur*, *de clerico venatore*, ou à telle autre niaiserie semblable. Pour ce qui est du reste, leur méthode a les mêmes défauts que celle que l'on suit dans l'étude du droit civil.

On voit qu'il n'y a rien qui soit moins propre à former un bon canoniste, & que l'étude de tel ou tel traité particulier ne sauroit donner la connoissance du droit canon. Si quelques-uns de ceux qui ont fait ainsi leurs cours, se trouvent remplir les fonctions de juge ou d'avocat d'une maniere à peu près supportable, ce n'est certainement point à cette maniere d'étudier qu'ils en sont redevables; l'usage du barreau & la lecture leur ont donné ce qui leur manquoit, comme le prouve notre Capucin.

Il porte le même jugement sur les professeurs. Gratian, les décrétales & ceux

Gratianum, & decretales, *earumque interpretes norunt: non ultra progrediuntur: his solis ambitum juris definiri contendunt. Miseri, qui nesciant, sese, tametsi canonas bene multos, & doctores memoriter recitent, & contrarios canonas exponant; tamen quod eos ad fontes non referant, historiamque ecclesiæ, conciliorum, veteremque ecclesiæ disciplinam cognitam non habeant, jurisperitos tantum esse nomine tenus.*

Hæc ut aperte ponat, & plane persuadeat amico, historiam juris canonici breviter conficit Capuccinus, ac de jure novissimo, præsertim de bullario Romano, *explicat. Ex quo infert, eum, qui in jure canonico progressum facere cupit, ab historia ecclesiastica, & geographia principium ducere debère. Qui enim fieri potest ut judex, & multo magis canonum interpres germanum eorum sensum cognoscat, nisi historia ecclesiastica, quæ clavis, ut ita loquar, est, penitus eruditus sit? Documento sint Lupus, Labbeus, Sirmondus, Spelmanus, Beveregius, qui non nisi ex interiori historia canonas exponunt.*

qui les ont commentés, voilà tout ce qu'ils connoissent; ils ne vont pas plus loin, & ils s'imaginent que toute la science du droit canon est renfermée là-dedans. Malheureux qu'ils sont de ne point savoir, que, quand ils seroient en état de réciter la plûpart des canons, d'accorder ceux qui paroissent contraires, & de rendre compte des différentes interprétations, ils ne seroient encore jurisconsultes que de nom, & que, pour mériter de le porter, il faut rechercher la source de ces canons, & connoître l'histoire ecclésiastique, celle des conciles, & l'ancienne discipline de l'église.

Pour convaincre son ami de ce qu'il avance, notre Capucin trace en peu de mots l'histoire du droit canonique, & parle du droit moderne, ainsi que du bullaire Romain; d'où il conclud que celui qui veut faire quelque progrès dans le droit canon, doit commencer par étudier l'histoire ecclésiastique & la géographie. Comment, en effet, se peut-il faire qu'un juge, &, à plus forte raison, un commentateur, puissent saisir le véritable sens des canons, s'ils ne possédent point l'histoire ecclésiastique qui est, si l'on peut ainsi parler, la clef sous laquelle ce sens est

Quare ante omnia historia ecclesiæ *juris pontificii candidato addiscenda est. Itaque postquam tiro historiam civilem, & institutiones Justiniani, modo jam dicto volutavit; ad historiam ecclesiæ veteris, & novæ applicet se: primo breviter, post largius. Ubi Capuccinus & epitomas, & historicos aliquos Latinos enumerat: itemque Calmet, & Fleury, eorum gratia, qui Gallicam, vel Italam linguam norint. Insimul monens, ut in tabula geographica singula, de quibus sermo est, perquirat: & ea de caussa geographos nominat. Deinde legenda est* historia juris canonici, *quam Doujatius, aliique scripsere. En prolegomena juris hujus, sine quibus in studio canonum tempus frustra consumes.*

Anno tertio institutiones canonicæ *accurate volvendæ sunt. Has ex Lanceloto,*

renfermé. On a pour preuve de cette vérité les écrits de Lupus, de Labbe, de Sirmond & de Beveregius, où l'on voit les canons expliqués par l'hiſtoire eccléſiaſtique.

C'eſt donc de l'apprendre que l'étudiant en droit canon doit s'occuper avant toutes choſes. Lorſqu'il connoîtra l'hiſtoire civile, & qu'il aura lu les inſtitutes de Juſtinien, en ſuivant la méthode ci-deſſus indiquée, il étudiera l'hiſtoire de la primitive égliſe & de la nouvelle, d'abord dans les abrégés, enſuite dans les auteurs qui en ont traité d'une maniere plus étendue. Notre Capucin indique ici quelques abrégés & quelques hiſtoriens Latins, ainſi que Calmet & Fleury, pour ceux qui ſavent le François ou l'Italien. Il avertit de nouveau qu'il faut avoir l'attention de s'aſſurer, ſur la carte, de la poſition des lieux dont il eſt parlé ; & il indique à cet égard des géographes. On lira enſuite l'hiſtoire du droit canon par Doujat. Toutes ces connoiſſances forment l'introduction au droit canon, & il faut les poſſéder pour pouvoir ſe flatter de faire quelque progrès.

La troiſieme année ſera employée à lire avec ſoin les principes canoniques, dans

Corvino, Phebæo, Gasparrio discere potest. Quos inter, ex Capuccini sententia, excellit Janus Vincentius Gravina, tum ordine, tum eruditione, tum munditiæ linguæ Latinæ: tametsi Gasparrius ad forum magis videatur accommodatus. Si vero illi non adsint, Cabassutius satis esto.

Jam anno 4. & 5. precipui tractatus juris legendi sunt, de beneficiis, jure patron. hor. canonicis, residentia, sacramentis, & pœnis. *Sed ita ut singula plane intelligantur, & in pauciora redigantur, & scriptis mandentur. Quæ qui non faciunt, ut Lusitani non faciunt, operam perdunt, ut ut multa legunt. Tum quo modo extrema anni 5. parte disputationes sint faciendæ enarrat.*

Verum quia tirones tam acri judicio non valent, quantum necessarium est ut singula recte intelligant, & componant; admonitionibus quibusdam muniendi sunt ante. Hic vero aliqua tradit Capuccinus, quæ Lusitanorum ingeniis, qui anticipatione aliqua laborant,

Lancelot, ou bien dans Cervin, Phebeus, Gaſparrius, &c. Au jugement de notre Capucin, Vincent Gravina eſt préférable à tous ces auteurs, pour l'ordre, l'érudition & la pureté du ſtyle, quoique Gaſparrius paroiſſe plus parfait pour ceux qui ſe deſtinent au barreau. Au défaut de ces auteurs, on pourra ſe contenter de lire Cabaſſutius.

La quatrieme & la cinquieme années ſeront employées à la lecture des principaux traités du droit canonique : tels ſont ceux des *bénéfices* du *droit* de *patronage*, des *heures canoniques*, de la *réſidence*, des *ſacremens* & des *peines*. Il faut ſur-tout s'appliquer à entendre tout parfaitement, & avoir ſoin de faire des abrégés de ſes lectures. Sans cela, le temps que l'on donne à la lecture, eſt un temps perdu, comme les Portugais en fourniſſent la preuve. Notre Capucin indique enſuite la maniere dont ſe doivent paſſer les diſputes à la fin de la cinquieme année.

Comme les jeunes gens n'ont pas le jugement aſſez formé pour ſaiſir partout le véritable ſens, & pour ranger les matieres dans l'ordre le plus convenable, notre Capucin a cru devoir leur donner quelques avis. Ce qu'il dit eſt ſur-tout utile,

laborant, omnino apta, & vero etiam necessaria videri queant. Primo loco explanat quid intersit inter juris pontificii doctorem, & theologiæ moralis; ostendens, nihil re ipsa interesse, sed modo. Deinde vitia exponit juris canonici & intrinseca, *&* extrinseca, *uti vocat, tum veteris juris, tum novi.*

Vetus hoc boni habebat, quod paucis legibus continebatur: & claris, quibus & facilius, & sine ulla obscuritate homines auscultarent. Hæc bona: illud autem malum, quod illæ leges nimis duræ & severæ videbantur, nec omnino accommodatæ hominum depravationi. At jus novum plurima emendatione digna offert. Nam primo leges & multas, & copiosas continet. Deinde quotidie augetur incredibili vi bullarum, brevium, declarationum congregationis Tridentini interpretis, penitus ut nullus sit modus, nullus finis earum. Tum pleraque in eo incerta: nam canonum plurimorum, & regularum cancellariæ, & bullarum recentiorum sine ullo numero immunitates dantur non modo justis de caussis, sed sine caussa frequenter. Postremo singulæ bullæ, uti vocant, tot vocabulis inutilibus onerantur, ut

& même néceſſaire aux Portugais, dont l'eſprit eſt naturellement enclin à des jugemens prématurés. Il établit d'abord la nature de la différence qui ſe trouve entre un docteur en droit canon, & un docteur en théologie morale; elle n'eſt point dans le fond; elle n'eſt que dans la forme. Il expoſe enſuite les défauts tant *intrinſéques* qu'*extrinſéques* du droit canon, ſoit ancien, ſoit moderne.

L'avantage de l'ancien droit canon conſiſtoit à n'être compoſé que d'un petit nombre de loix fort claires; ce qui en rendoit l'intelligence facile, & les mettoit à l'abri de toute obſcurité. Mais cet avantage étoit balancé par leur trop grande ſévérité qui en rendoit l'exécution difficile, en ce qu'elles exigeoient une trop grande perfection, ſans égard à la dépravation humaine. Le droit moderne eſt rempli de défectuoſités, auxquelles il faudroit remédier. Les loix en ſont d'abord fort nombreuſes & fort longues, & la quantité s'en accroît de jour en jour par l'addition preſque incroyable de bulles, de brefs, de déclarations de la compagnie prépoſée à l'interprétation du concile de Trente. Cela devient une mer ſans rivage & ſans bornes. Ce droit eſt encore

credi vix possit : ex quo innumeræ decertationes proficiscuntur damno subditorum.

Vitia extrinseca *in prava consuetudine interpretum, & præsertim* consulentium, *uti appellant, consistere, satis notum est: qui singula verba bullarum tam lepide, ne dicam prave, interpretantur, ut nihil supra. Hinc iterum innumeræ, eternæque lites magno populorum malo, qui nullum litium, nullum impensarum finem vident : quæ singula Capuccinus exemplis luculentis confirmat. Monens opportunum fore christianorum commodo, ut pontifices Romani leges & paucas, & certas in ordinem revocarent, inutiles abrogarent, regularium immunitates expenderent, &, quæ retineri viderentur, in alium codicem referrent : quæ, si quis alius, Benedictus XIV. qui canonum scientia præter ceteros valet, præstare aptus esset.*

plein d'incertitudes ; ce qui vient de ce que les immunités de la plûpart des canons, des régles de la chancellerie, & des bulles modernes, s'accordent sans nombre, non-seulement pour de justes motifs, mais même sans motifs. Enfin chaque bulle est chargée de tant d'expressions inutiles, que cela n'est pas croyable ; & l'effet de cette surabondance de termes, est de donner lieu à une infinité de disputes, au détriment des sujets.

Pour les vices *extrinséques*, ils viennent, à n'en pas douter, de la mauvaise habitude où sont les interprêtes, ceux surtout que l'on appelle *consultans*, de commenter si joliment, pour ne pas dire si pitoyablement, les moindres mots, qu'il n'est rien où ils ne trouvent un sens : nouvelle source de contestations sans nombre qui ruinent les peuples en dépenses pour des procès dont ils ne voient pas la fin. Notre Capucin prouve ce qu'il avance par des faits, ajoutant qu'il seroit à souhaiter, pour le bien de la chrétienté, que les papes fissent un recueil de loix qui fussent en petit nombre & certaines ; qu'ils y missent de l'ordre ; qu'ils abrogeassent celles qui sont inutiles ; qu'ils examinassent enfin les priviléges des réguliers, &

Ad extremum condocefacit candidatum; inveterato malo talem medicinam effe parandam, ut judex, & patronus legiflatoris mentem ex vera logica exploret, verba non curet.

De interprete vero & anteceffore canonum hæc monet. Primo ut bonorum auctorum, dico recentiorum, notitiam habeat. Tum ut fibi perfuadeat, plerofque interpretes, maxime Germanos, non auctores effe, fed exfcriptores : quo in numero funt Layman, Engel, Piringh, Reisfenftuel, cetérique. Præferendos autem effe ait eos, qui in hiftoria ecclefiæ maxime verfati funt. Cujufmodi Van-Efpen : & Gifbert, corpus juris canonici per regulas difpofitum : *& Ludovicus du Mefnil jefuita,* doctrina & difciplina ecclefiæ à Chrifto ufque ad fæculum XII., inclufive ipfifmet facrorum

fiſſent un code particulier où ſe trouveroient inſérés ceux qu'ils croiroient devoir être conſervés. Surquoi il dit qu'il ne s'eſt encore trouvé perſonne auſſi capable d'exécuter cette entrepriſe, comme le ſeroit Benoît XIV., à qui l'on ne peut refuſer une connoiſſance parfaite des canons.

Il avertit enfin les commençans que le ſeul reméde que l'on puiſſe apporter au mal; eſt de ne point s'attacher aux mots, mais de chercher à ſaiſir l'eſprit du légiſlateur, à l'aide des préceptes de la bonne logique. C'eſt ainſi qu'il veut que ſe conduiſent & le juge & l'avocat.

Quant au commentateur & au profeſſeur en droit canon, voici ce qu'il leur conſeille. Il faut d'abord qu'ils connoiſſent les bons auteurs; & ce n'eſt que des modernes qu'il entend parler. Il faut encore qu'ils ſoient intimement perſuadés que la plûpart des commentateurs, ſurtout parmi les Allemands, ne ſont point des auteurs, mais des compilateurs. C'eſt le jugement que l'on doit porter de Laiman, d'Engel, de Pirrhing, de Reiſſenſtuel & de beaucoup d'autres. Les auteurs que l'on doit préférer, ſont ceux qui laiſſent voir une grande connoiſſance

codicum, & monumentorum verbis exposita, Coloniæ 1730; *quem laudat. Tum* concordantias, *uti vocant*, *Daoiz, qui textus omnes juris utriusque alphabetico ordine disposuit. Deinde exponit quo modo* adversaria *sua seu breviaria conficere debeat, quamque facile id facere possit; sparsas res in certa capita reducens, idque magno suo bono.*

Ad ultimum docet, quo pacto in foro exerceri debeat ille, qui vel patronus, vel judex esse avet. Præcepta eadem fere sunt, quæ in jure civili tradidit: hoc differunt, quod primo anno in jure civili, tribus postremis in jure canonico se exerceat necesse est, singula litteris consignans, quæ necessaria sunt. Quod si caussas ecclesiasticas declamitarit, adversum aliquem, interdum è vestigio ac memoriter; interdum meditate ex

de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Tels ſont Van-Eſpen, Gibert, dans ſon *corps de droit canon diſpoſé par régles*, & le jéſuite Louis du Meſnil, dans ſa *doctrine & diſcipline de l'égliſe, depuis Jeſus-Chriſt juſqu'au douzieme ſiécle, incluſivement expoſée dans les propres termes des livres ſacrés & des monumens.* Notre Capucin fait l'éloge de cet ouvrage, imprimé à Cologne en 1730. On pourra encore lire les *concordances* de Daoiz, où les textes des deux droits ſe trouvent rangés par ordre alphabétique. Il donne enſuite la maniere dont il faut s'y prendre pour dreſſer ſes brouillards ou abrégés. Le moyen le plus facile, & qui comporte le plus d'utilité, conſiſte à raſſembler ſous des titres déterminés toutes les matieres ſemblables qui ſe trouvent éparſes.

Il indique enfin la route que doit tenir pour ſe former au barreau, celui qui ſe deſtine à l'état de juge ou à la fonction d'avocat. Les préceptes ſont les mêmes à peu près que ceux qu'il a donnés pour le droit civil, avec cette différence bien eſſentielle que l'on ne doit ici s'appliquer que la premiere année au *droit civil*, & que les trois dernieres doivent être employées à l'étude du *droit canon*; ſurquoi

ſcripto ; & amicum aliquem, qui contra reſpondeat, nactus fuerit, tantum profecto brevi proficiet, quantum haud ſcio an ulli, qui ex veteri ratione illa judicem quadraginta annos egerunt.

His fere definitur quidquid Capuccinus tradit. Concludit autem epiſtolam reprehendens Luſitanorum morem, qui juris civilis candidatos ad gradum doctoris canonum evehunt : interdum vero judicem eccleſiaſticum eſſe jubent : contendens, niſi juris canonici peritum neminem ejuſmodi magiſtratum gerere poſſe cum laude.

XVI. Decima ſexta atque ultima epiſtola verſatur in inſtituendis temperandiſque ſcholis, & tradenda ratione, qua ſingularium artium doctores, à grammatica ad

notre Capucin avertit encore de mettre par écrit tout ce que l'on croira digne de remarque. Il conſeille de même de plaider contre quelqu'un ſur une matiere eccléſiaſtique, tantôt ſur le champ & de mémoire, tantôt à tête repoſée & par écrit, & de tâcher d'avoir un ami qui ſe charge de la replique. Surquoi il aſſure que celui qui s'exercera de cette maniere en particulier, fera en peu de temps plus de progrès qu'il n'en feroit pendant quarante ans de magiſtrature, en ſuivant la route ordinaire.

Voilà preſque tout ce que dit notre Capucin. Il termine ſa lettre par une improbation formelle de la conduite des Portugais qui élevent les étudians en droit civil à la qualité de docteurs en droit canon, & qui quelquefois même les établiſſent juges eccléſiaſtiques ; ce qu'il regarde comme une lourde mépriſe, prétendant qu'il n'y a qu'un homme entiérement verſé dans le droit canon, qui puiſſe exercer convenablement une pareille place.

XVI. Il indique, dans ſa ſeizieme & derniere lettre, le plan qu'il faut ſuivre pour établir des écoles, & en régler la conduite ; il trace en outre la maniere

theologiam usque, instituant juventutem cum operæ pretio. Incipit à grammatica, & docet, quid facere debeant & discipuli, & præceptores. Scholarum itidem numerum definit. Maxime vero commendat eis duo : ut præceptores non adolescentes, sed ætate atque studiis contritos eligant : itemque ut disputationes de grammatica, & philologia publicas faciant, & modum præscribit : ubi vitia, quæ in scholas Lusitanorum, non modo grammaticæ, sed rhetoricæ, & poetices, irrepserant, reprehendit.

Deinde de singulis disciplinis seorsum loquitur. In philosophia docet inter alia, qua ratione doctor experimentalem philosophiam tradere : experimentaque, ut aiunt, ab oculos ponere debet : mathematicus vero singulos auctores veteres inlustrare : qua eruditione Lusitani maxime carent. Tum de publicis disputationibus præscribit.

dont tous les professeurs, depuis la grammaire jusqu'à la théologie, doivent instruire la jeunesse, s'ils veulent que l'on retire quelque profit de leurs leçons. Il commence par la grammaire, & indique ce que doivent faire & les maîtres & les écoliers. Il fixe le nombre des classes, & recommande sur-tout deux choses: la premiere, que l'on ne prenne point pour professeurs de jeunes gens, mais des personnes âgées & rompues à l'étude; la seconde, qu'ils soient obligés de disputer en public, dans la forme qu'il prescrit, sur la grammaire & sur la philologie; & il remarque à cette occasion les mauvaises pratiques qui sont en usage en Portugal, non-seulement dans les écoles de grammaire, mais encore dans celles de poëtique & de rhétorique.

Il fait ensuite des remarques particulieres sur chaque science. Il indique surtout, en parlant de la philosophie, la maniere dont la physique expérimentale doit être enseignée, & comment il faut procéder aux expériences. Il exhorte le mathématicien à éclaircir tous les anciens auteurs, & à ne point imiter les Portugais qui ne se piquent guére de les connoître. Il prescrit ensuite la forme des disputes publiques.

Fusius de instituendo medico, & chirurgo disputat; atque exemplo Gallorum, & Italorum, quo modo, & in schola, & in hospitio ægrotorum se gerere debeat uterque, Lusitanorum commodo exponit: reprehenditque, non sine aliquo animi dolore, pravam consuetudinem, quæ apud eos magno suo malo inveteravit. Quod ipsum in jure civili, & pontificio præstat: ubi de antecessore juris Lusitani, institutionum criminalium, aliorumque, qui apud Lusitanos ne fama quidem cogniti sunt, diligenter præscribit.

Similiter in theologia. Ubi & quo pacto adolescentes, quo præsbyteri, ac parochi methodo illa, quæ Romæ obtinet, non illa prolixa & molesta, quam Lusitani sequuntur, facile & commode institui, polirique queant, enarrat. Quod maxime necessarium eis putat, declarans, nullam regionem sese Lustrasse, in qua sacerdotes seculares, uti vocant, tanta inscitia laborent, quanta apud Lusitanos. Præterea commendat, ut

Il s'étend davantage ſur les moyens de former le médecin & le chirurgien ; & il croit avantageux au Portugal que l'on s'y conforme à cet égard aux uſages de France & d'Italie, ſoit pendant les cours d'étude, ſoit pendant le temps de ſervice dans les hôpitaux : il ne peut même s'empêcher de déplorer les maux qui réſultent pour le Portugal des mauvais erremens que l'on y tient en médecine & en chirurgie. Il dit la même choſe du droit civil & du droit canon ; & il fait voir de quelle néceſſité il eſt pour ce royaume que l'on y ait un profeſſeur en droit national, & un autre pour les matieres criminelles ; choſes ſur leſquelles, ainſi que ſur beaucoup d'autres, les Portugais ne ſe doutent pas même qu'il ſoit beſoin d'être inſtruit.

Quant à la théologie, il croit convenable de ſuivre, dans l'inſtruction des prêtres & des curés, la méthode que l'on ſuit à Rome ; elle eſt facile & commode, tandis que celle de Portugal eſt longue & rebutante. Il croit la réformation à cet égard d'autant plus néceſſaire, qu'il aſſure n'avoir encore rencontré nulle part des prêtres auſſi ignorans que le ſont les prêtres ſéculiers Portugais. Il recommande

præceptores ſingulis annis poſt vacationes ; orationem habeant ad auditores, quibus eos ad ſtudia incendant : nam hoc modo & Latinæ linguæ munditia, & oratoria ars facile excoli poteſt, & in pretio haberi. Itemque deſiderat, ut collegia nobilium adoleſcentium ædificentur, in quibus & litteris, & artibus ingenuo dignis perpoliantur ipſi.

Ad extremum de inſtituendis feminis tum in re literaria, tum œconomica, quantum ſat eſt illis, qui rem domeſticam tueri debent, breviter ille, ſed docte, & accurate præcipit ; & ad Luſitanorum palatum accommodate admodum.

Habetis, viri ornatiſſimi, quæ homo quidem Italus, ſed rerum noſtrarum ſatis peritus, his ſexdecim epiſtolis noſtratium commodo lucubravit. Bene, an male de ſingulis diſciplinis diſputet, res ipſa declarat : idque vos, qui in omni varietate ſtudiorum de ſingulis libris judicium fertis, nullo admonitore cognoſcetis. Si mihi judicium detur, dicam, Capuccinum

aux professeurs d'exhorter tous les ans leurs écoliers à l'étude dans un discours Latin, prononcé immédiatement après les vacances; c'est un moyen sûr, selon lui, de s'entretenir dans la pureté du style, de s'exercer à l'éloquence, & d'en inspirer le goût. Il sembleroit desirer qu'on instituât des colléges pour la noblesse, où ils pussent tout à la fois être instruits dans les sciences, & apprendre les exercices convenables à un gentilhomme.

Il parle enfin en termes peu étendus, mais pleins de sens, de l'éducation qu'il conviendroit donner aux femmes. Destinées au soin des affaires domestiques, elles doivent être instruites, jusqu'à un certain point, dans les lettres & dans la morale économique. Ce qu'il dit là-dessus, est présenté de façon à ne point choquer les mœurs Portugaises.

Telles sont, illustres savans, les choses que contiennent les seize lettres de notre Capucin. Ces lettres, écrites en vue d'être utile à mes compatriotes, sont l'ouvrage d'un étranger, mais d'un étranger raisonnablement instruit de l'état où sont les choses en Portugal. L'ouvrage met

Capuccinum iſtum neſcio quem, neque enim cum de facie, nec de nomine noſco, & de methodo diſciplinarum recte judicare, & noſtratium vulnera bene cognita habere, eiſque veram medicinam parare. Quod idem doctiorum Luſitanorum, quique ad exterorum rationem privatim diſciplinis dant operam, judicium fuit. Contra vero plerique, maxime regulares, qui ex veteri methodo vel honorem, vel lucrum capiebant, eidem reſiſtere maxima animi contentione. Hinc nacta ſunt eriſtica ſcripta aliqua, quibus invidi illi, & pertinaces hominem de religione, de majeſtate, & neſcio quo alio crimine poſtularunt. Stomacharemini ſi dicerem, quot ineptiis, quot injuriis, immo vero quot contumeliis doctiſſimum hominem, & de Luſitanis præclare meritum, onerarint : andabatarum more cum anonymo ſcriptore pugnantes. Sed in caſſum hæc fuere nam Capuccini, & fautores, & amici tam bene reprehenſorum inſcitiam patefecerunt, petulantiamque totidem ſcriptis perfregerunt, ut doctorum ac prudentum judicio nihil ſupra fieri poſſit. Adeo gratulandum eſt eis, quod occaſio fuere cur ſingula in ſuo lumine poſita ſint : illorum inſcientia, & pervicacia, Capuccini vero & doctrina, &

lui-même à portée de prononcer ſur le cas que l'on doit faire des avis qu'il renferme ; &, accoutumés comme vous l'êtes, à juger ſainement des productions qui paroiſſent en tout genre dans la république des lettres, vous êtes, moins que perſonne, dans le cas qu'on vous donne là-deſſus des lumieres. Pour moi qui ne connois ni la perſonne, ni même le nom de ce Capucin, ſi j'avois un jugement à en porter, je ne balancerois pas à dire que la méthode qu'il indique, me paroît propre à hâter le progrès des ſciences ; j'avouerois de même qu'il connoît tous les défauts qui régnent dans celle que ſuivent mes compatriotes, & qu'il a indiqué les véritables moyens d'y remédier. C'eſt le jugement qu'en ont porté tous les Portugais éclairés, & qui s'appliquent aux ſciences de la maniere dont on s'y applique hors de chez eux. Mais beaucoup d'entr'eux, & les réguliers ſur-tout, ſe ſont élevés contre notre Capucin en faveur de leur vieille méthode, à laquelle eſt attachée la conſidération dont ils jouiſſent, & le profit qu'ils retirent. L'entêtement & l'envie ont préſidé à la compoſition de quelques critiques, où ils ſont

moderatio cognita fuerit. Sed his superſedendum puto. Quod ſi cognovero habere vos de iis certos fieri ſcribam. Interea, litteratiſſimi viri, doctorum commodo inſervire pergite: me amate, & valete. D. Ulyſippone. Idibus januarii CIↃIↃCCLXI.

FINIS.



allés jusqu'à accuser notre auteur d'impiété, de crime de lèse-majesté, & de quelque chose de pire, si cela est possible. Vous seriez indignés, si je vous rapportois toutes les sottises, les injures & les calomnies dont ils ont accablé ce savant personnage, au lieu de reconnoître le service essentiel qu'il rendoit au Portugal. C'étoit quelque chose de risible que de voir leur acharnement contre un anonyme; espéce de combat assez ressemblant avec celui de ces gladiateurs qui combattoient les yeux bandés. Leurs efforts ont été inutiles. Les amis & les partisans du Capucin ont si bien démontré l'ignorance & l'emportement passionné de ses critiques, qu'il n'est pas possible d'en douter. On leur a donc une sorte d'obligation, en ce qu'ils ont fourni l'occasion de mettre la vérité dans tout son jour. Au moyen de cette dispute, leur entêtement & leur impéritie sont devenus notoires, ainsi que la science & la modération du Capucin. Je n'entrerai point là-dessus dans un plus grand détail; si vous paroissez cependant désirer d'être instruits sur les circonstances de cette querelle littéraire, je vous en

instruirai. En attendant, illustres savans; continuez à procurer l'avancement des lettres; aimez-moi, & portez-vous bien.

A Lisbonne, ce 13 janvier 1761.

FIN.



Ce livre est coté 3 fr. 50 c. chez Aubry le 1er
Juin 1869 – Bulletin du bouquiniste.

